This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

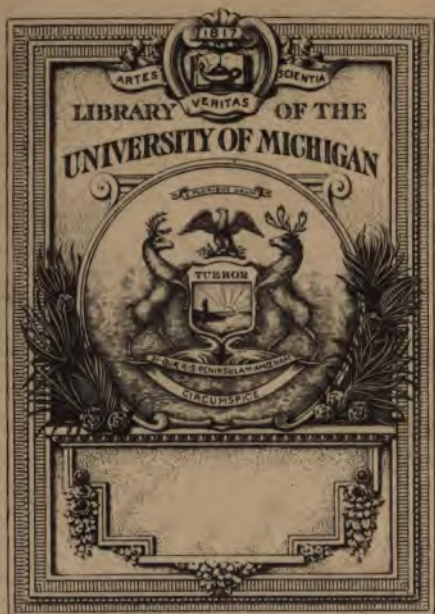
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B5
1

BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre P.

TOME XXXV.

Drama. 71.
Dépôt. des Pom. Langs
3-7 l. 3 E

LES

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE

Jean Baptiste

DE RACINE.

Dram. 71.
Dépôt. des Rom. Langues
3-7 38

LES

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE

Jean Baptiste

DE RACINE.

PERSONNAGES.

DANDIN, Juge.

LÉANDRE, fils de Dandin.

CHICANEAU, Bourgeois.

ISABELLE, fille de Chicaneau.

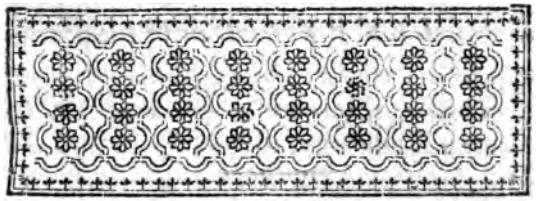
LA COMTESSE.

PETIT-JEAN, Portier.

L'INTIMÉ, Secrétaire.

LE SOUFFLEUR.

La Scène eſt dans une Ville de baſſe Normandie.



LES PLAIDEURS, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PETIT-JEAN *traînant un gros ſac de Procès.*

MA foi ſur l'avenir, bien fou qui ſe fiera :
Tel qui rit Vendredi, Dimanche pleurera.
Un Juge, l'an paſſé, me prit à ſon ſervice,
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être Suiſſe.
Tous ces Normands vouloient ſe divertir de nous ;
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étois, j'étois un bon Apôtre ;

Et je faiſois claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros Monſieurs me parloient chapeau bas.
Monſieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.
Mais, ſans argent, l'honneur n'eſt qu'une maladie.
Ma foi, j'étois un franc Portier de Comédie;
On avoit beau heurter & m'ôter ſon chapeau,
On n'entroit point chez nous, ſans graiſſer le marteau.
Point d'argent, point de Suiſſe; & ma porte étoit cloſe.
Il eſt vrai qu'à Monſieur j'en rendois quelque choſe.
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le ſoin
De fournir la maiſon de chandelle & de foin;
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurois ſur le marché fort bien fourni la paille.
C'eſt dommage. Il avoit le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux Plaids, & le dernier;
Et bien ſouvent, tout ſeul, ſi l'on l'eut voulu croire,
Il s'y ſeroit couché ſans manger & ſans boire.
Je lui diſois par fois: Monſieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin, ménage ſa monture;
Buvez, mangez, dormez, & faiſons feu qui dure:
Il n'en a tenu compte. Il a ſi bien veillé,
Et ſi bien fait, qu'on dit que ſon timbre eſt brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmote toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, malgré,
Ne ſe coucher qu'en robe, & qu'en bonnet quarré.

Il fit couper la tête à ſon coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
Il diſoit qu'un Plaideur dont l'affaire alloit mal,
Avoit graiſſé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel Arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne ſouffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour & nuit, & de près :
Autrement ſerviteur, & mon homme eſt aux Plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu ſait s'il eſt allègre.
Pour moi, je ne dors plus. Auſſi je deviens maigre,
C'eſt pitié. Je m'étends, & ne fais que bâiller.
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rue on n'offenſe perſonne.
Dormons.

(Il ſe couche par terre.)

SCÈNE II.

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

L'INTIMÉ.

HÉ, Petit-Jean, Petit-Jean.

PETIT-JEAN.

L'Intimé

Il a déja bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que Diable ! Si matin que fais-tu dans la rue ?

PETIT-JEAN.

Eſt-ce qu'il faut toujours faire le pied de gruë ?
Garder toujours un homme, & l'entendre crier ?
Quelle gueule ! Pour moi, je crois qu'il eſt ſorcier.

L'INTIMÉ.

Bon.

PETIT-JEAN.

Je lui diſois donc, en me grattant la tête,
Que je voulois dormir. Préſente ta Requête
Comme tu veux dormir, m'a-t-il dit gravement.
Je dors en te contant la choſe ſeulement.
Bon ſoir.

L'INTIMÉ.

Comment, bon ſoir ? Que le Diable m'emporte
Si.... Mais j'entends du bruit au-deſſus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN *à la fenêtre.*

PETIT-JEAN. L'Intimé.

L'INTIMÉ *à Petit-Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je ſuis ſeul ici.
Voilà mes Guicheriers en défaut, Dieu merci.
Si je leur donne tems, ils pourront comparoître:
Çà, pour nous élargir, ſautons par la fenêtre.
Hors de Cour.

L'INTIMÉ.

Comme il ſaute!

PETIT-JEAN.

Oh, Monſieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur, au voleur.

PETIT-JEAN.

Oh, nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte. L'on me tue.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

LÉANDRE.

Vite un flambeau, j'entends mon père dans la rue.
Mon père, ſi matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger? Tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi, je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de ſacs! il en a juſques aux jarretières.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maiſon.
De ſacs & de procès j'ai fait proviſion.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le Buvetier, je penſe.

LÉANDRE.

Mais, où dormirez-vous, mon père;

DANDIN.

A l'Audience.

LÉANDRE.

Non, mon père, il vaut mieux que vous ne ſortiez pas.
Dormez chez vous. Chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raiſon enfin vous perſuade;
Et pour votre ſanté....

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez vous du repos,
Vous n'avez tantôt plus que la peau ſur les os.

DANDIN.

Du repos? Ah! ſur toi tu veux régler ton père.
Crois-tu qu'un Juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de Galans;
Courir le Bal la nuit, & le jour les Brelans?
L'argent ne nous vient pas ſi vîte que l'on penſe.
Chacun de tes rubans me coûte une Sentence.
Ma robe vous fait honte, un fils de Juge! Ah, fi!
Tu fais le Gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,

Regarde dans ma chambre, & dans ma garderobe,
Les Portraits des Dandins. Tous ont porté la robe ;
Et c'eſt le bon parti. Compare, prix pour prix,
Les étrennes d'un Juge à celles d'un Marquis ;
Attends que nous ſoyons à la fin de Décembre.
Qu'eſt-ce qu'un Gentilhomme ? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vus, je dis des plus hupés,
A ſouffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau ſur le nez, ou la main dans la poche ;
Enfin pour ſe chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé, mon pauvre garçon,
De ta défunte mère eſt-ce là la leçon ?
La pauvre Babonnette ! Hélas ! lorſque j'y penſe,
Elle ne manquoit pas une ſeule Audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu ſait bien ſouvent ce qu'elle en rapporta :
Elle eût du Buvetier emporté les ſerviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes :
Et voilà comme on fait les bonnes maiſons. Va,
Tu ne ſeras qu'un ſot.

LÉANDRE.

Vous vous morfondez-là,
Mon père. Petit-Jean, remenez votre maître,
Couchez-le dans ſon lit ; fermez porte, fenêtre,
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud,

PETIT-JEAN.

Faites donc mettre au moins des gardes-fous là-haut.

DANDIN.

Quoi ? l'on me menera coucher ſans autre forme ?
Obtenez un Arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE.

Hé, par proviſion, mon père, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai, mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormirai point.

LÉANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCÈNE V.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

JE veux t'entretenir un moment ſans témoins.

L'INTIMÉ.

Quoi ? Vous faut-il garder ?

LÉANDRE.

J'en aurois bon beſoin.
J'ai ma folie, hélas, auſſi-bien que mon pere !

L'INTIMÉ.

Oh ! vous voulez juger ?

LÉANDRE *montrant le logis d'Iſabelle.*

Laiſſons-là le myſtère.
Tu connois ce logis.

L'INTIMÉ.

Je vous entends enfin.
Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler, ſans doute d'Iſabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle eſt ſage, elle eſt belle ;
Mais vous devez ſonger que Monſieur Chicaneau
De ſon bien en procès conſume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'Audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de ſon Juge il s'eſt venu loger ;
L'un pour plaider toujours, l'autre toujours juger.
Et c'eſt un grand haſard, s'il conclud votre affaire,
Sans plaider le Curé, le Gendre & le Notaire.

LÉANDRE.

Je le ſais comme toi. Mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Iſabelle.

L'INTIMÉ.

Hé bien, épouſez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'eſt une affaire prête.

LÉANDRE.

Hé, cela ne va pas ſi vîte que ta tête.
Son père eſt un ſauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'être Huiſſier, Sergent, ou Procureur,
On ne voit point ſa fille ; & la pauvre Iſabelle,
Inviſible & dolente, eſt en priſon chez elle.
Elle voit diſſiper ſa jeuneſſe en regrets,
Mon amour en fumée, & ſon bien en procès.
Il la ruinera ſi l'on le laiſſe faire.
Ne connoîtrois-tu pas quelque honnête fauſſaire
Qui ſervît ſes amis, en le payant, s'entend ;
Quelque Sergent zelé ?

L'INTIMÉ.

Bon, l'on en trouve tant.

LÉANDRE.

Mais encore.

L'INTIMÉ.

Ah ! Monſieur, ſi feu mon pauvre père
Étoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en ſix mois.
Ses rides ſur ſon front gravoient tous ſes exploits.
Il vous eût arrêté le carroſſe d'un Prince ;
Il vous l'eût pris lui-même : & ſi, dans la Province,
Il ſe donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père, pour ſa part, en embourſoit dix-neuf.
Mais de quoi s'agit-il ? Suis-je pas fils de maître ?

Je vous ſervirai.

LÉANDRE.

Toi ?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un Sergent peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterois au père un faux Exploit ?

L'INTIMÉ.

Hon, hon ?

LÉANDRE.

Tu rendrois à la fille un billet.

L'INTIMÉ.

Pourquoi non ?

Je ſuis des deux métiers.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie.

Allons à ce deſſein rêver ailleurs.

SCENE VI.

CHICANEAU, PETIT-JEAN.

CHICANEAU *allant & revenant.*

LA Brie,

Qu'on garde la maiſon, je reviendrai bientôt.

Qu'on ne laiſſe monter aucune ame là-haut.
Fais porter cette lettre à la poſte du Maine ;
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon Procureur porte-les ce matin.
Si ſon Clerc vient céans, fais-lui gouter mon vin.
Ah ! donne-lui ce ſac qui pend à ma fenêtre.
Eſt-ce tout ? Il viendra me demander peut être
Un grand homme ſec, là, qui me ſert de témoin,
Et qui jure pour moi lorſque j'en ai beſoin ;
Qu'il m'attende. Je crains que mon Juge ne ſorte.
Quatres heures vont ſonner. Mais frappons à ſa porte.

PETIT-JEAN *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là ?

CHICANEAU.

Peut-on voir Monſieur ?

PETIT-JEAN *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU *frappant à la porte.*

Pourroit on
Dire un mot à Monſieur ſon Secrétaire ?

PETIT-JEAN *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU *frappant à la porte.*

Et Monſieur ſon Portier.

PETIT-JEAN.

C'eſt moi-même.

CHICANEAU.

De grace,
Buvez à ma ſanté, Monſieur.

PETIT-JEAN *prenant l'argent.*

Grand bien vous faſſe.
(fermant la porte.)
Mais revenez demain.

CHICANEAU.

Hé, rendez donc l'argent.
Le monde eſt devenu, ſans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine;
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais, aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me ſuffiroit pas pour gagner un Portier.
Mais j'apperçois venir Madame la Comteſſe
De Pinbeſche. Elle vient pour affaire qui preſſe.

SCENE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.

MADAME, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit?
Sans mentir, mes Valets me font perdre l'eſprit.

Pour les faire lever, c'eſt en vain que je gronde ;
Il faut que, tous les jours, j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut abſolument qu'il ſe faſſe céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours, je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma Partie eſt puiſſante, & j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus ſe plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant, j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah ! Monſieur, quel Arrêt !

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous ſachiez, Monſieur, la perfidie....

CHICANEAU.

Ce n'eſt rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monſieur, que je vous die....

CHICANEAU.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré, certain ânon paſſa,
S'y vautra, non ſans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au Juge du Village.
Je fais ſaiſir l'ânon. Un Expert eſt nommé;
A deux bottes de foin le dégât eſtimé;
Enfin, au bout d'un an Sentence par laquelle
Nous ſommes renvoyés hors de Cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'Audience on pourſuit un Arrêt,
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'eſt pas une bête,
Obtient pour quelque argent un Arrêt ſur Requête;
Et je gagne ma cauſe. A cela que fait-on;
Mon Chicanneur s'oppoſe à l'exécution.
Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,
Ma Partie en mon pré laiſſe aller ſa volaille.
Ordonne qu'il ſera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poule en un jour.
Le tout joint au procès, enfin, & toute choſe
Demeurant en état, on appointe la cauſe.
Le cinquiémè ou ſixiéme Avril cinquante-ſix,
J'écris ſur nouveau frais. Je produits, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulſoires,
Rapports d'Experts, tranſports, trois interlocutoires,
Griefs & faits nouveaux, baux & procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, & je m'inſcris en faux.

Quatorze appointemens, trente exploits, ſix inſtances,
Six-vingt productions, vingt arrêts de défenſes,
Arrêt enfin. Je perds ma cauſe avec dépens,
Eſtimé environ cinq à ſix mille francs.
Eſt-ce là faire droit? Eſt-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans? Il me reſte un refuge,
La requête civile eſt ouverte pour moi,
Je ne ſuis pas rendu. Mais, vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je....

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à ſix mille livres!

LA COMTESSE.

Monſieur, tous mes procès alloient être finis:
Il ne m'en reſtoit plus quatre ou cinq petits;
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père
Et contre mes enfans. Ah, Monſieur, la miſere?
Je ne ſais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue & nourrie,
On me défend, Monſieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider !

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait eſt noir.
J'en ſuis ſurpris.

LA COMTESSE.

Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir.

CHICANEAU.

Comment, lier les mains aux gens de votre ſorte ?
Mais cette penſion, Madame, eſt-elle forte ?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monſieur, que trop honnêtement.
Mais vivre, ſans plaider, eſt-ce contentement ?

CHICANEAU.

Des Chicanneurs viendront nous manger juſqu'à l'ame,
Et nous ne dirons mot ? Mais, s'il vous plaît, Madame,
Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE.

Il ne m'en ſouvient pas.
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'eſt pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon viſage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque ſoixante ans.

CHICANEAU.

Comment! C'eſt le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laiſſez faire, ils ne ſont pas au bout.
J'y vendrai ma chemiſe; & je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESE.

Oui, Monſieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon Juge.

LA COMTESSÉ.

Oh, oui, Monſieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jetter à ſes pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai.
Je l'ai bien réſolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la choſe ainſi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, Madame?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois ſans façon,
Trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Hélas, que ce Monſieur eſt bon.

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taiſe.

LA COMTESSE.

Ah, que vous m'obligez! je ne me ſens pas d'aiſe.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon Juge. & lui dirois....

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi!
Et lui dirois, Monſieur....

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur.

CHICANEAU.

Liez-moi.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne la ſerai point.

CHICANEAU.

Quel humeur eſt la vôtre!

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne ſavez pas, Madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, Monſieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

M ais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, Monſieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a ſa folie....

LA COMTESSE.

Fou, vous-même.

CHICANEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier ?

CHICANEAU.

Madame....

LA COMTESSE.

Voyez-vous ? Il ſe rend familier.

CHICANEAU.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Un craſſeux qui n'a que ſa chicane,
Veut donner des avis.

CHICANEAU.

Madame.

LA COMTESSE.

Avec ſon âne.

CHICANEAU.

Vous me pouſſez.

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le ſot.

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins !

SCENE VIII.

SCÈNE VIII.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

VOYEZ, le beau ſabbat qu'ils font à notre porte! Meſſieurs, allez plus loin tempêter de la ſorte.

CHICANEAU.

Monſieur, ſoyez témoin....

LA COMTESSE.

Que Monſieur eſt un ſot!

CHICANEAU.

Monſieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN *à la Comteſſe.*

Ah, vous ne deviez pas lâcher cette parole!

LA COMTESSE.

Vraiment, c'eſt bien à lui de me traiter de folle!

PETIT-JEAN.

Folle?

(A Chicaneau.)

Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN.

Oh! Monsieur.

CHICANEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT-JEAN.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Qui, moi, souffrir qu'on me quere

CHICANEAU.

Une crieuse.

PETIT-JEAN.

Hé, paix.

LA COMTESSE.

Un chicaneur.

PETIT-JEAN.

Holà!

CHICANEAU.

Qui n'ose plus plaider.

LA COMTESSE.

Que t'importe cela ?
Qu'eſt-ce qui t'en revient, fauſſaire abominable ?
Brouillon, voleur !

CHICANEAU.

Et bon, & bon, de par le Diable ;
Un Sergent, un Sergent.

LA COMTESSE.

Un Huiſſier, un Huiſſier.

PETIT-JEAN *ſeul.*

Ma foi, uge & Plaideurs, il faudroit tout lier.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire,
Puiſque je fais l'Huiſſier, faites le Commiſſaire.
En robe, ſur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces Plaideurs ſongent-ils que vous ſoyez au monde?
Hé! lorſqu'à votre père ils vont faire leur cour,
A peine ſeulement ſavez-vous s'il eſt jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne Comteſſe,
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adreſſe?
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour Monſieur Chicaneau?
Et le fait aſſigner pour certaine parole,
Diſant qu'il la voudroit faire paſſer pour folle.
Je dis folle à lier, & pour d'autres excès,
Et blaſphêmes, toujours l'ornement des procès?

Mais vous ne dites rien de tout mon équipage ?
Ai-je bien d'un Sergent le port & le viſage ?

LÉANDRE.

Ah, fort bien!

L'INTIMÉ.

Je ne ſais, mais je me ſens enfin
L'ame & le dos ſix fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en ſoit, voici l'exploit & votre lettre ;
Iſabelle l'aura, j'oſe vous le promettre.
Mais pour faire ſigner le contrat que voici,
Il faut que ſur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer ſur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en préſence du père.

LÉANDRE.

Mais ne vas pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ.

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(L'Intimé va frapper à la porte d'Iſabelle.)

SCENE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE.

QUi frappe ?

L'INTIMÉ *à part.*

Ami. C'eſt la voix d'Iſabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monſieur ?

L'INTIMÉ.

Mademoiſelle,
C'eſt un petit exploit, que j'oſe vous prier
De m'accorder l'honneur de vous ſignifier.

ISABELLE.

Monſieur, excuſez-moi, je n'y puis rien comprendre ;
Mon père va venir qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'eſt donc pas ici, Mademoiſelle ?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, Mademoiſelle, eſt mis ſous votre nom.

ISABELLE.

Monſieur, vous me prenez pour une autre, ſans doute :
Sans avoir de procès, je ſais ce qu'il en coûte ;
Et ſi l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez....

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'eſt pas un exploit ?

ISABELLE.

Chanſon.

L'INTIMÉ.

C'eſt une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais liſez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'eſt de Monſieur....

SCENE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE.

QUi frappe ?

L'INTIMÉ *à part.*

Ami. C'eſt la voix d'Iſabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monſieur ?

L'INTIMÉ.

Mademoiſelle,
C'eſt un petit exploit, que j'oſe vous prier
De m'accorder l'honneur de vous ſignifier.

ISABELLE.

Monſieur, excuſez moi, je n'y puis rien comprendre ;
Mon père va venir qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'eſt donc pas ici, Mademoiſelle ?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, Mademoiſelle, eſt mis ſous votre nom.

ISABELLE.

Monſieur, vous me prenez pour une autre, ſans doute :
Sans avoir de procès, je ſais ce qu'il en coûte ;
Et ſi l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez....

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'eſt pas un exploit ?

ISABELLE.

Chanſon.

L'INTIMÉ.

C'eſt une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais liſez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'eſt de Monſieur....

Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE *appercevant Chicaneau.*

C'eſt mon père.

(A l'Intimé.)

Vraiment vous leur pouvez apprendre ;
Que ſi l'on nous pourſuit, nous ſaurons nous défendre.
(Déchirant le billet.)
Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU.

Comment ! C'eſt un exploit que ma fille liſoit !
Ah, tu ſeras un jour l'honneur de ta famille !
Tu défendras ton bien. Viens, mon ſang, viens ma fille
Va, je t'acheterai le Praticien François.
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE *à l'Intimé.*

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère ;
Ils me feront plaiſir ; je les mets à pis faire.

CHICANEAU.

Hé, ne te fâche point.

ISABELLE *à l'Intimé.*

Adieu, Monſieur.

SCÈNE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ *ſe mettant en état d'écrire.*

Or çà,
Verbaliſons.

CHICANEAU.

Monſieur, de grace, excuſez-la.
Elle n'eſt pas inſtruite; & puis, ſi bon vous ſemble,
En voici les morceaux que je vais mettre enſemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne ſuis pas méchant.
J'en ai ſur moi copie.

CHICANEAU.

Ah, le trait eſt touchant!
Mais je ne ſais pourquoi, plus je vous enviſage,
Et moins je me remets, Monſieur, votre viſage.
Je connois force Huiſſiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi,
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU.

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'INTIMÉ.

Pour une brave Dame,
Monsieur, qui vous honore ; &, de toute son ame,
Voudroit que vous vinssiez, à ma sommation,
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU.

De réparation ! Je n'ai blessé personne.

L'INTIMÉ.

Je le crois ; vous avez, Monsieur, l'ame trop bonne.

CHICANEAU.

Que demandez-vous donc ?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, Monsieur,
Que devant des témoins, vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, & point extravagante.

CHICANEAU.

Parbleu, c'est ma Comtesse.

L'INTIMÉ.

Elle est votre servante.

CHICANEAU.

Je ſuis ſon ſerviteur.

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligeant, Monſieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvez l'aſſurer qu'un Sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc ? les battus, ma foi, paieront l'amende.
Voyons ce qu'elle chante. Hon.... *Sixième Janvier,*
Pour avoir fauſſement dit qu'il falloit lier,
Étant à ce porté par eſprit de chicane,
Haute & puiſſante Dame Yolande Cuideſne,
Comteſſe de Pinbeſche, Orbeſché, & cætera.
Il ſoit dit que ſur l'heure il ſe tranſportera
Au logis de la Dame, & là, d'une voix claire,
Devant quatre Témoins, aſſiſté d'un Notaire,
Zeſte ; ledit Hiérome avouera hautement,
Qu'il la tient pour ſenſée & de bon jugement.
Le Bon. C'eſt donc le nom de votre Seigneurie ?

L'INTIMÉ.

Pour vous ſervir,

(*à part.*)

Il faut payer d'effronterie.

CHICANNEAU.

Le Bon ? jamais exploit ne fut ſigné *le Bon*
Monſieur *le Bon.*

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme,

CHICANEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi payer? En soufflets.

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête.
Vous me le paierez bien.

CHICANEAU.

Oh, tu me romps la tête.
Tien, voilà ton paiement.

L'INTIMÉ.

Un soufflet! Ecrivons.
Lequel Hiérôme, après plusieurs rebellions,
Auroit atteint, frappé moi Sergent à la joue,

Et fait tomber, d'un coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'eſt de l'argent comptant;
J'en avois bien beſoin. *Et, de ce, non contents,*
Auroit avec le pied réitéré. Courage.
Outre plus, le ſuſdit ſeroit venu de rage,
Pour lacérer ledit préſent Procès-verbal.
Allons, mon cher Monſieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANEAU.

Coquin.

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaiſe,
Quelques coups de bâton, & je ſuis à mon aiſe.

CHICANEAU *tenant un bâton.*

Oui-dà. Je verrai bien s'il eſt Sergent.

L'INTIMÉ *en poſture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez. J'ai quatre enfans à nourrir.

CHICANEAU.

Ah, pardon!
Monſieur, pour un Sergent je ne pouvois vous prendre;
Mais le plus habile homme enfin peut ſe méprendre.

Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes Sergent, Monsieur, & très-Sergent.
Touchez-là. Vos pareils sont gens que je revère :
Et j'ai toujours été nourri par feu mon père,
Dans la crainte de Dieu, Monsieur, & des Sergens.

L'INTIMÉ.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monsieur, point de procès.

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace,
Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !

CHICANEAU.

De grace,
Rendez-les moi plutôt.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient reçus,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.

SCENE V.

LÉANDRE, *en robe de Commiſſaire*, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

VOICI fort à propos Monſieur le Commiſſaire.
Monſieur, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Tel que vous me voyez, Monſieur ici préſent,
M'a, d'un fort grand ſoufflet, fait un petit préſent.

LÉANDRE.

A vous, Monſieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma perſonne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monſieur, tâtez plutôt;
Le ſoufflet ſur ma joue eſt encore tout chaud.

LÉANDRE.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU.

Foin de moi.

L'INTIMÉ.

Plus, ſa fille, au moins ſoit-diſant telle,
A mis un mien papier en morceaux; proteſtant
Qu'on lui feroit plaiſir, & que d'un œil content
Elle nous défioit.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Faites venir la fille;
L'eſprit de contumace eſt dans cette famille.

CHICANEAU *à part.*

Il faut abſolument qu'on m'ait enſorcelé.
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.

LÉANDRE.

Comment, battre un Huiſſier? Mais voici la rebelle.

SCENE VI.

ISABELLE, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ *à Iſabelle.*

VOus le reconnoiſſez.

LÉANDRE.

Eh bien, Mademoiſelle,
C'eſt donc vous qui tantôt braviez notre Officier,

Et qui, ſi hautement, oſez nous défier ?
Votre nom ?

ISABELLE.

Iſabelle.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Ecrivez. Et votre âge ?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU.

Elle en a quelque peu davantage,
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Etes-vous en pouvoir de mari ?

ISABELLE.

Non, Monſieur.

LÉANDRE.

Vous riez ? Ecrivez qu'elle a ri.

CHICANEAU.

Monſieur, ne parlons point de maris à des filles ;
Voyez-vous, ce ſont-là des ſecrets de familles.

LÉANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU.

Hé, je n'y penſois pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aise.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçu de l'Huissier que voilà,
Certain papier tantôt?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

CHICANEAU.

Bon cela.

LEANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANEAU.

Bon.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Continuez d'écrire.

(*à Isabelle.*)

Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit ?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris, ni colère.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son père ;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les Gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe toujours m'avoit choqué la vue ;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant ! Va, va, je te marierai bien ;
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE.

A la Justice donc vous voulez satisfaire ?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE.

Dans des occaſions
Soutiendrez-vous, au moins, vos dépoſitions ?

ISABELLE.

Monſieur, aſſurez-vous qu'Iſabelle eſt conſtante.

LÉANDRE.

Signez. Cela va bien, la Juſtice eſt contente.
Ça, ne ſignez-vous pas, Monſieur ?

CHICANEAU.

Oui-dà, gaiement
A tout ce qu'elle a dit, je ſigne aveuglément.

LÉANDRE *bas à Iſabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le ſuccès eſt conforme ;
Il ſigne un bon contrat écrit en bonne forme,
Et ſera condamné tantôt ſur ſon écrit.

CHICANEAU *à part.*

Que lui dit-il ? Il eſt charmé de ſon eſprit.

LÉANDRE.

Adieu, ſoyez toujours auſſi ſage que belle,
Tout ira bien. Huiſſier, remettez-la chez elle ;
Et vous, Monſieur, Marchez.

CHICANEAU.

Où Monſieur ?

LÉANDRE.

Suivez-moi.

CHICANEAU.

Où donc.

LÉANDRE.

Vous le ſaurez. Marchez de par le Roi.

CHICANEAU.

Comment ?

SCENE VII.

LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

HOLA, quelqu'un n'a-t-il point vu mon Maître? Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre ?

LÉANDRE.

A l'autre.

PETIT-JEAN.

Je ne ſais qu'eſt devenu ſon fils ;
Et pour le père, il eſt où le Diable l'a mis.
Il me redemandoit ſans ceſſe ſes épices ;
Et j'ai, tout bonnement, couru dans les offices
Chercher la boëte au poivre ; & lui, pendant cela,
Eſt diſparu.

SCENE VIII.

DANDIN, *à une fenêtre*, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN.

PAix, paix, que l'on ſe taiſe-là.

LÉANDRE.

Hé, grand Dieu!

PETIT-JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les goutières.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles ſont vos affaires?
Qui ſont ces gens en robe? Êtes-vous Avocats?
Ça parlez.

PETIT-JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eu le ſoin de voir mon Secrétaire?
Allez lui demander ſi je ſais votre affaire.

LÉANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.

Sur

Sur votre prisonnier, Huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN.

Ho, ho, Monsieur.

LÉANDRE.

Tais-toi sur les yeux de ta tête,
Et fais-moi.

SCENE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

DANDIN.

Dépeschez, donnez votre requête.

CHICANEAU.

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé, mon Dieu, j'apperçois Monsieur dans son grenier
Que fait-il là?

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience.
Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU.

On me fait violence,

Monſieur, on m'injurie, & je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monſieur, je viens me plaindre auſſi.

CHICANEAU & LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon adverſe Partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu, je veux me mettre auſſi de la partie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Monſieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU.

Hé, Meſſieurs, tour à tour expoſons notre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit ſont autant d'impoſtures.

DANDIN.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ.

Outre un ſoufflet, Monſieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU.

Monſieur, je ſuis couſin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monſieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monſieur, je ſuis bâtard de votre Apothicaire.

DANDIN.

Vos qualités?

LA COMTESSE.

Je ſuis Comteſſe.

L'INTIMÉ.

Huiſſier.

CHICANEAU.

Bourgeois.

Meſſieurs....

DANDIN *ſe retirant de la fenêtre.*

Parlez toujours je vous entends tous trois!

CHICANEAU.

Monſieur....

L'INTIMÉ.

Bon, le voilà qui fauſſe compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Hé quoi, déja l'audience eſt finie!
Je n'ai pas eu le tems de lui dire deux mots.

SCENE X.

LÉANDRE *ſans robe*, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

MESSIEURS, voulez-vous bien nous laiſſer en repos.

CHICANEAU.

Monſieur, peut-on entrer?

LÉANDRE.

Non, Monſieur, ou je meure.

CHICANEAU.

Hé, pourquoi? J'aurai fait en une petite heure,
En deux heures, au plus.

LÉANDRE.

On n'entre point, Monſieur.

LA COMTESSE.

C'eſt bien fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi...

LÉANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, Monſieur, j'entrerai.

LÉANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en ſuis ſûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc.

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer juſqu'au ſoir.

SCENE XI.

DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN *à Léandre.*

ON ne l'entendra pas, quelque choſe qu'il faſſe.
Parbleu, je l'ai fouré dans notre ſalle baſſe,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE.

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon père.

CHICANEAU.

Hé bien donc. Si, pourtant,
Sur tout cette affaire il faut que je le voie.

(*Dandin paroît par le ſoupirail.*)

Mais, que vois-je? Ah! c'eſt lui que le Ciel nous renvoie.

LÉANDRE.

Quoi, par le ſoupirail?

PETIT-JEAN.

Il a le Diable au corps.

CHICANEAU.

Monſieur....

DANDIN.

L'impertinent! Sans lui j'étois dehors.

CHICANEAU.

Monſieur....

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU.

Monſieur, voulez-vous bien....

DANDIN.

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU.

Monſieur, j'ai commandé....

DANDIN.

Taiſez-vous, vous dit-on,

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous....

DANDIN.

Qu'on le mène en priſon.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé, je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'eſt de très-bon muſcat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monſieur, il va vous dire autant de fauſſetés.

CHICANEAU.

Monſieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laiſſez-la dire.

LA COMTESSE.

Monſieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je reſpire.

CHICANEAU.

Monſieur....

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN.

Elle m'étrangle. Ay, ay.

CHICANEAU.

Vous m'entraînez, ma foi.
Prenez garde, je tombe.

PETIT-JEAN.

Ils ſont, ſur ma parole,
L'un & l'autre encavés.

LÉANDRE.

Vîte, que l'on y vole;
Courez à leur ſecours. Mais, au moins, je prétends
Que Monſieur Chicanneau, puiſqu'il eſt là-dedans,

N'en ſorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le ſoupirail.

LÉANDRE.

Va vîte, je le garde.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE.

MISÉRABLE, il s'en va lui prévenir l'eſprit.

(*Par le ſoupirail.*)

Monſieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit;
Il n'a point de témoins. C'eſt un menteur.

LÉANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous là? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, Monſieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE.

Ho, non, perſonne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, Monſieur, le vin muſcat opère
Auſſi-bien ſur le fils que ſur l'eſprit du père.
Patience, je vais proteſter, comme il faut,
Contre Monſieur le Juge, & contre le quartaut.

LÉANDRE.

Allez donc, & ceſſez de nous rompre la tête.
(*ſeul.*)
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCENE XIII.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, où courez-vous ? C'eſt vous mettre en dang
Et vous boittez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon père ? Allons, permettez qu'on vous pa
Vîte un Chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'Audience.

LÉANDRE.

Hé, mon père, arrêtez....

DANDIN.

Oh, je vois ce que c'eſt!
Tu prétends faire ici de moi ce qui te plaît,
Tu ne gardes pour moi reſpect, ni complaiſance:
Je ne puis prononcer une ſeule ſentence.
Acheve, prends ce ſac, prends vîte.

LÉANDRE.

Hé doucement;
Mon pere! il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, ſans juger la vie eſt un ſupplice;
Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice,
Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous,
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magiſtrature.
Vois-tu? Je ne veux point être un Juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous ſerez au contraire un Juge ſans appel,
Et Juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences;
Tout vous ſera chez vous matiere de ſentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amende; ou, s'il le caſſe, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe. Encor paſſe quand on raiſonne :
Et mes vacations, qui les payera ? Perſonne ?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment.

LÉANDRE.

Contre un de vos voiſins....

SCENE XIV.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

ARREST, arrête, attrape.

LÉANDRE *à l'Intimé.*

Ah ! c'eſt mon priſonnier, ſans doute qui s'échappe.

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN.

Tout eſt perdu... Citron....
Votre chien.... vient là-bas de manger un chapon :

Rien n'eſt sûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte.

LÉANDRE.

Bon, voila pour mon père une cauſe. Main-forte.
Qu'on ſe mette après lui. Courrez tous.

DANDIN.

Point de bruit
Tout doux. Un amené ſans ſcandale ſuffit.

LÉANDRE.

Ça, mon père, il faut faire un exemple authentique.
Jugez ſévérement ce voleur domeſtique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la choſe avec éclat.
Il faut, de part & d'autre, avoir un Avocat ;
Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE.

Hé bien, il en faut faire.
Voilà votre Portier, & votre Secrétaire ;
Vous en ferez, je crois, d'excellens Avocats ;
Ils ſont fort ignorans.

L'INTIMÉ.

Non pas, Monſieur, non pas.
J'endormirai Monſieur tout auſſi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN.

Pour moi, je ne ſais rien, n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE.

C'eſt ta premiere cauſe, & l'on te la fera.

PETIT-JEAN.

Mais je ne ſais pas lire.

LÉANDRE.

Hé, l'on te ſoufflera.

DANDIN.

Allons nous préparer. Ça, Meſſieurs, point d'intrigues.
Fermons l'œil aux préſens, & l'oreille à la brigue.
Vous, Maître Petit-Jean, ſerez le Demandeur;
Vous, Maître l'Intimé, ſoyez le Défendeur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHICANEAU, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANEAU.

OUI, Monſieur c'eſt ainſi qu'ils ont conduit l'affaire;
L'Huiſſier m'eſt inconnu, comme le Commiſſaire.
Je ne ments pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela;
Mais, ſi vous m'en croyez, vous les laiſſerez là.
En vain vous prétendez les pouſſer l'un & l'autre.
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens ſont déja dépenſés
A faire enfler des ſacs l'un ſur l'autre entaſſés;
Et dans une pourſuite à vous-même contraire....

CHICANEAU.

Vraiment vous me donnez un conſeil ſalutaire;
Et devant qu'il ſoit peu, je veux en profiter:
Mais je vous prie, au moins, de bien ſolliciter.

Puiſque Monſieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence ;
On peut l'interroger, elle eſt de bonne foi ;
Et même elle ſaura mieux répondre que moi.

LÉANDRE.

Allez & revenez, l'on vous fera juſtice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme !

SCÈNE II.

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

LÉANDRE.

JE me ſers d'un étrange artifice.
Mais mon père eſt un homme à ſe déſeſpérer ;
Et d'une cauſe en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ai mon deſſein, & je veux qu'il condamne
Ce fou, qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent ſur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ & PETIT-JEAN *en robe*, LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Ça, qu'êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Ce ſont les Avocats.

DANDIN *au Souffleur.*

Vous ?

LE SOUFFLEUR.

Je viens ſecourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

Je vous entends. Et vous ?

LÉANDRE.

Moi ? Je ſuis l'aſſemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Meſſieurs.

PETIT-JEAN.

Ho, prenez-le plus bas ;

Si vous ſoufflez ſi haut, l'on ne m'entendra pas.
Meſſieurs....

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN.

Oh ! Meſ...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT-JEAN.

Oh, Monſieur, je ſais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvres donc pas.

PETIT-JEAN *ſe couvrant.*

Meſſieurs....
(au Souffleur.) Vous, doucement.
Ce que je ſais le mieux, c'eſt mon commencement.
Meſſieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconſtance du monde & ſa viciſſitude ;
Lorſque je vois, parmi tant d'hommes différens,
Pas une Étoile fixe, & tant d'Aſtres errans ;
Quand je vois les Céſars, quand je vois leur fortune ;
Quand je vois le Soleil, & quand je vois la Lune ;
(Babyloniens.)
Quand je vois les Erats des Babyboniens

(*Perſans*,) (*Macédoniens*,)
Transférés des Serpens aux Nacédoniens;
(*Romains*,) (*Deſpotique*,)
Quand je vois les Lorains, de l'état Dépotique,
(*Démocratique*,)
Paſſer au Démocrite, & puis au Monarchique;
Quand je vois le Japon....

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vu?

PETIT-JEAN.

Oh, pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode!
Que ne lui laiſſiez vous finir ſa période?
Je ſuois ſang & eau, pour voir ſi du Japon
Il viendroit à bon port au fait de ſon chapon;
Et vous l'interrompez par un diſcours frivole.
Parlez donc, Avocat.

PETIT-JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE.

Acheve, Petit-Jean, c'eſt fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendans à ton côté?
Te voilà ſur tes pieds droit comme une ſtatue.

Dégourdis-toi. Courage ; allons qu'on s'évertue.

PETIT-JEAN *remuant les bras.*

Quand.... je vois.... Quand.... je vois....

LEANDRE.

Dis donc ce que tu vo

PETIT-JEAN.

Oh, dame! On ne court pas deux liévres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit....

PETIT-JEAN.

On lit....

LE SOUFFLEUR.

Dans la....

PETIT-JEAN.

Dans la....

LE SOUFFLEUR.

Métamorpho

PETIT-JEAN.

Comment?

LE SOUFFLEUR.

Que la Métem....

PETIT-JEAN.

Que la Métem....

LE SOUFFLEUR.

Psyc

PETIT-JEAN.

:oſe,

LE SOUFFLEUR.

Hé, le cheval!

PETIT-JEAN.

Hé, le cheval!

LE SOUFFLEUR.

Encor?

PETIT-JEAN.

cor?

LE SOUFFLEUR

Le chien!

PETIT-JEAN.

Le chien!

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT-JEAN.

Le butor!

LE SOUFFLEUR.

:ſte de l'Avocat!

PETIT-JEAN,

Ah, peſte de toi-même!

'oyez cet autre avec ſa face de carême.

'a-t-en au Diable.

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait.

PETIT-JEAN.

Hé, faut-il tant tourner au tour du pot?
Ils me font dire auſſi des mots longs d'une toiſe,
De grands mots qui tiendroient d'ici juſqu'à Pontoiſe.
Pour moi, je ne ſais point tant faire de façon.
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon,
Tant y a qu'il n'eſt rien que votre chien ne prenne,
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la première fois que je l'y trouverai,
Son procès eſt tout fait, & je l'aſſommerai.

LÉANDRE.

Belle concluſion, & digne de l'exorde!

PETIT-JEAN.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les Témoins.

LÉANDRE.

C'eſt bien dit, s'il le peut.
Les Témoins ſont fort chers, & n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN.

Nous en avons pourtant, & qui ſont ſans reproche.

DANDIN.

s-les donc venir.

PETIT-JEAN.

Je les ai dans ma poche;

ez, voilà la tête & les pieds du chapon;

z-les; & jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuſe.

DANDIN.

Bon!

quoi les récuſer?

L'INTIMÉ.

Monſieur, ils ſont du Maine,

DANDIN.

t vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ.

ſieurs....

DANDIN.

Serez-vous long, Avocat, dites-moi,

L'INTIMÉ.

ıe réponds de rien.

DANDIN.

Il eſt de bonne foi.

L'INTIMÉ *d'un ton finiſſant en fauſſet.*

Meſſieurs, tout ce qui peut étonner un coupable ;
Tout ce que les Mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être aſſemblé contre nous par haſard,
Je veux dire la brigue & l'éloquence. Car,
D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante,
Et de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De Maître Petit-Jean m'éblouit.

DANDIN.

Avocat,
De votre ton vous-même adouciſſez l'éclat.

L'INTIMÉ, *du beau ton.*

Oui-dà, j'en ai pluſieurs. Mais quelque défiance,
Que nous doive donner la ſuſdite éloquence,
Et le ſuſdit crédit ; ce néanmoins, Meſſieurs,
L'ancre de vos bontés nous raſſure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence hardie.
Oui, devant ce Caton de baſſe Normandie,
Ce ſoleil d'équité qui n'eſt jamais terni,
Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

DANDIN.

Vraiment, il plaide bien.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune choſe,
Je prends donc la parole, & je viens à ma cauſe.
Ariſtote,

, *primò* , peri politicon....
t bien....

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
point d'Ariſtote & de ſa politique.

L'INTIMÉ.

nais l'autorité du Péripathétique
roit que le bien & le mal....

DANDIN.

Je prétends
ſtote n'a point d'autorité céans.

L'INTIMÉ.

Pauſanias en ſes Corinthiaques....

DANDIN.

L'INTIMÉ.

Rebuffe....

DANDIN.

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques....

DANDIN.

, au fait, au fait.

L'INTIMÉ.

Armenopul in prompt....

DANDIN.

Oh, je te vais juger.

L'INTIMÉ.

Oh, vous êtes si prompt!
Voici le fait.
(vite.) Un chien vient dans une cuisine,
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or celui pour lequel je parle est affamé.
Celui contre lequel je parle *autem* plumé.
Et celui pour lequel je suis, prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrette.
On le prend. Avocat pour & contre appellé.
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire,
Il dit fort pausément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LÉANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, Meſſieurs? On vient. Comment vient-on?
On pourſuit ma Partie. On force une maiſon.
Quelle maiſon? Maiſon de notre propre Juge.
On briſe le cellier qui nous ſert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accuſateurs,
A Maître Petit-Jean, Meſſieurs. Je vous atteſte:
Qui ne ſait que la Loi, *Si quis canis*, digeſte
De vi, *paragrapho*, Meſſieurs, *caponibus*,
Eſt manifeſtement contraire à cet abus?
Et quand il ſeroit vrai que Citron ma Partie,
Auroit mangé, Meſſieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon. Qu'on mette en compenſation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma Partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maiſon a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin, trois Procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pièces.
Pour nous juſtifier, voulez-vous d'autres pièces?

PETIT-JEAN.

Maître Adam....

L'INTIMÉ.

Laiſſez nous.

PETIT-JEAN.

L'Intimé....

L'INTIMÉ.

Laiſſez-nous.

PETIT-JEAN.

S'enrcue.

L'INTIMÉ.

Hé, laiſſez-nous. Euh, euh.

DANDIN.

Repoſez-vous,

Et concluez.

L'INTIMÉ *d'un ton peſant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, & qu'on nous défend de nous étendre,
Je vais, ſans rien omettre, & ſans prévariquer,
Compendieuſement énoncer, expliquer,
Expoſer à vos yeux l'idée univerſelle
De ma cauſe & des faits renfermés en icelle.

DANDIN.

Il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou, qui que tu ſois,
Diable, conclus, ou bien que le Ciel te confonde.

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naiſſance du monde....

DANDIN *baillant.*

Avocat, ah! paſſons au déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naiſſance du monde & ſa création,
Le monde, l'univers, tout, la Nature entière
Étoit enſevelie au fond de la matière.
Les Élémens, le Feu, l'Air, & la Terre & l'Eau,
Enfoncés, entaſſés, ne faiſoient qu'un monceau,
Une confuſion, une maſſe ſans forme,
Un déſordre, un cahos, une cohue énorme.
Unus erat toto Naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere cahos, rudis indigeſtaque moles.

(Dandin endormi ſe laiſſe tomber.)

LÉANDRE.

Quelle chûte! Mon père?

PETIT-JEAN.

Ah, Monſieur! Comme il dort!

LÉANDRE.

Mon père, éveillez-vous.

PETIT-JEAN.

Monſieur, êtes-vous mort?

LÉANDRE.

Mon père.

DANDIN.

Hé bien, hé bien? Quoi! Qu'eſt-ce? Ah, ah, quel homme
Certes, je n'ai jamais dormi d'un ſi bon ſomme.

LÉANDRE.

Mon père, il faut juger.

DANDIN.

Aux galères.

LÉANDRE.

Un chien

Aux galères?

DANDIN.

Ma foi, je n'y connois plus rien.
De monde, de cahos, j'ai la tête troublée.
Hé, concluez.

L'INTIMÉ *lui préſentant des petits Chiens.*

Venez, famille déſolée;
Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos eſprits enfantins.
Oui, Meſſieurs, vous voyez ici notre miſere.
Nous ſommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père, par qui nous fûmes engendrés,
Notre père, qui nous....

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ.

Notre père, Meſſieurs....

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes.
Ils ont piſſé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monſieur, voyez nos larmes.

DANDIN.

Ouf. Je me ſens déja pris de compaſſion.
Ce que c'eſt qu'à propos toucher la paſſion !
Je ſuis bien empêché. La vérité me preſſe.
Le crime eſt avéré, lui-même il le confeſſe.
Mais, s'il eſt condamné, l'embarras eſt égal ;
Voilà bien des enfans réduits à l'hôpital.
(*Entendant du bruit.*)
Mais.... Je ſuis occupé, je ne veux voir perſonne.

SCÈNE DERNIERE.

DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

CHICANEAU.

MONSIEUR....

DANDIN.

Oui, pour vous ſeuls l'audience ſe donne.
Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel eſt cet enfant-là ?

CHICANEAU.

C'eſt ma fille, Monſieur.

DANDIN.

Hé, tôt rappellez-la.

ISABELLE.

Vous êtes occupé.

DANDIN.

Moi, je n'ai point d'affaire.

(*à Chicaneau.*)

Que ne me diſiez-vous que vous étiez ſon père?

CHICANEAU.

Monſieur....

DANDIN.

Elle ſait mieux votre affaire que vous.

Dites. Qu'elle eſt jolie, & qu'elle a les yeux doux:

Ce n'eſt pas tout, ma fille, il faut de la ſageſſe.

Je ſuis tout réjoui de voir cette jeuneſſe.

Savez-vous que j'étois un compère autrefois?

On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah, Monſieur, je vous crois.

DANDIN.

Dis-nous, à qui veux-tu faire perdre la cauſe?

ISABELLE.

A perſonne.

DANDIN.

Pour toi je ferai toute choſe.

Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vu donner la queſtion ?

ISABELLE.

Non, & ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire paſſer l'envie.

ISABELLE.

Hé ! Monſieur, peut-on voir ſouffrir des malheureux ?

DANDIN.

Bon, cela fait toujours paſſer une heure ou deux.

CHICANEAU.

Monſieur, je viens ici pour vous dire....

LÉANDRE.

Mon père,
Je vous vais, en deux mots, dire toute l'affaire.
C'eſt pour un mariage ; & vous ſaurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, & que tout eſt d'accord.
La fille le veut bien. Son amant le reſpire ;
Ce que la fille veut, le père le deſire.
C'eſt à vous de juger.

DANDIN *ſe r'aſſeyant.*

Mariez au plutôt.

Dès demain, ſi l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE.

Mademoiſelle, allons, voilà votre beau père; Saluez-le.

CHICANEAU.

Comment?

DANDIN.

Quel eſt donc ce myſtère?

LÉANDRE.

Ce que vous avez dit ſe fait de point en point.

DANDIN.

Puiſque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU.

Mais on ne donne pas une fille ſans elle.

LÉANDRE.

Sans doute; & j'en croirai la charmante Iſabelle.

CHICANEAU.

Es-tu muette? Allons. C'eſt à toi de parler. Parle.

ISABELLE.

Je n'oſe pas, mon père, en appeller.

CHICANEAU.

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appellerez pas de votre ſignature.

CHICANEAU.

Plaît-il ?

DANDIN.

C'eſt un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a ſurpris ; mais j'en aurai raiſon.
De plus de vingt procès ceci ſera la ſource.
On a la fille, ſoit. On n'aura pas la bourſe.

LÉANDRE.

Hé, Monſieur, qui vous dit qu'on vous demande rien ?
Laiſſez-nous votre fille, & gardez votre bien.

CHICANEAU.

Ah !

LÉANDRE.

Mon père, êtes vous content de l'audience ?

DANDIN.

Oui-dà. Que les procès viennent en abondance,
Et je paſſe avec vous le reſte de mes jours.
Mais que les Avocats ſoient déſormais plus courts.
Et notre Criminel ?

LÉANDRE.

Ne parlons que de joie ;
Grace, grace, mon père.

DANDIN

Hé bien, qu'on le renvoie,
C'eſt en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais;
Allons nous délaſſer à voir d'autres procès.

FIN.

Boindin, Nicolas

LE PORT
DE MER,
COMÉDIE
EN PROSE ET EN UN ACTE,
SUIVIE D'UN DIVERTISSEMENT.

Représentée pour la premiere fois, le Jeudi 29 Mai 1704.

ACTEURS.

M. SABATIN, Marchand Juif.
BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.
MARINE, Suivante de Benjamine.
M. DOUTREMER, Armateur.
LÉANDRE, Neveu de M. Doutrémer.
LA SALINE, Valet de Léandre.
HALI, Galérien Turc.
BRIGANTIN, Galérien François.
QUATRE MATELOTS.
DEUX CANTARINES.
DEUX BARCAROLLES.
DEUX AUSTRALIENNES.
UN SINGE.

La Scene eſt à Livourne.

LE PORT
DE MER,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

DE l'amour tant qu'il vous plaira, M. de la Saline; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main, du moins.

MARINE.

Pas ſeulement le bout du doigt. Que ne te dépêches-tu d'aſſurer le bonheur de ma Maîtreſſe ? le mariage nous mettroit d'accord ; je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine ? il me ſemble que juſqu'ici nous y avons été aſſez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi & mon Maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta Maîtreſſe. On nous apprend que M. Sabatin, ſon pere, la deſtine à un Pirate qui la rendra malheureuſe. Auſſi-tôt, par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal-là : ſoins, périls, dépenſes, rien ne nous coûte. Vous nous aimez enfin ; il y en auroit qui s'en tiendroient-là ; mais nous ſommes honnêtes gens, nous voulons épouſer.

MARINE.

Que ne ſonges-tu donc à en venir à bout?

LA SALINE.

Je ne ſonge à autre choſe depuis trois

ſemaines que je me ſuis fait courtier de M. Sabatin; & je me creuſe nuit & jour la cervelle pour aſſortir mes fourberies à ſon humeur & à ſes affaires.

MARINE.

Eh bien! qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine; M. Sabatin deſtine un Pirate à Benjamine. Il eſt bien aiſe de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour ſa dot: nous attendons des Eſclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégoûter le Pirate du mariage que nous craignons: je prétends profiter de la banqueroute pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des Eſclaves, je compte....

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte; voilà de beaux projets; mais l'exécution....

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi; j'y viens. Je me ſuis déjà aſſuré d'un bon nombre de perſonnes pour certain ſtratagême que je médite; le magaſin du Juif ſuffira de reſte aux déguiſemens néceſſaires; & il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'eſt une bagatelle eſſentielle, vraiment: mais n'importe; il ne te doit pas manquer ici: caiſſe, comptoir, écrin, coffre fort, tout eſt ſous ta main; il ne te faut que de l'adreſſe & du courage.

LA SALINE.

Oui-dà, oui-dà, Marine; mais la Juſtice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien; la Juſtice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh! non, par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoye.

MARINE.

Vraiment, voilà de belles molleſſes! Oh! il faut qu'un Amant ait plus de fermeté. Enfin je te laiſſe; fais comme tu l'entendras; mais ſonge à m'obtenir tandis que je t'aime: on n'a pas toujours le vent en pouppe.

LA SALINE.

Peſte ſoit de l'amour! Cette friponne-là me fera faire quelque ſottiſe.

SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite!

LA SALINE.

Mais que vois-je? Voici une rencontre de mauvaiſe augure!

BRIGANTIN.

Ah, ah! j'ai quelque idée d'avoir vu cette tête-là ſur un autre corps!

LA SALINE.

Je crois que c'eſt ... oui parbleu, c'eſt lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus... eh! c'eſt toi, mon cher la Saline!

LA SALINE.

Quoi! c'eſt toi, mon cher Brigantin? Que veux donc dire cet équipage?

BRIGANTIN.

C'eſt un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me ſuis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Eh! depuis quand donc es-tu dans la Marine?

BRIGANTIN.

Je ſuis de la derniere promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'eſt le zele que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment?

BRIGANTIN.

Tu ſçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles. Je m'étois dévoué de tous tems à y maintenir la paix & le ſilence; & pour cela, j'allois régulierement à la Comédie, où le plus diſcrétement qu'il m'étoit poſſible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatieres pour prévenir les éternumens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai ſervice au public.

BRIGANTIN.

Je m'en ſerois aſſez bien trouvé, ſans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur?

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiere repréſentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit

BRIGANTIN.

Ah, ah! j'ai quelque idée d'avoir vu cette tête-là ſur un autre corps!

LA SALINE.

Je crois que c'eſt ... oui parbleu, c'eſt lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus... eh! c'eſt toi, mon cher la Saline!

LA SALINE.

Quoi! c'eſt toi, mon cher Brigantin? Que veux donc dire cet équipage?

BRIGANTIN.

C'eſt un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me ſuis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Eh! depuis quand donc es-tu dans la Marine?

BRIGANTIN.

Je ſuis de la derniere promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'eſt le zele que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment?

BRIGANTIN.

Tu ſçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles. Je m'étois dévoué de tous tems à y maintenir la paix & le ſilence; & pour cela, j'allois régulierement à la Comédie, où le plus diſcrétement qu'il m'étoit poſſible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatieres pour prévenir les éternumens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai ſervice au public.

BRIGANTIN.

Je m'en ſerois aſſez bien trouvé, ſans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur?

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiere repréſentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit

intérêt que ce jour-là le Spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers, & avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Collier de l'Ordre, & venir faire mes Caravannes sur ces Côtes.

Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste?

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable! les Spectacles font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela?

LA SALINE.

Bon ! ai-je jamais eû de réſerve pour toi? Et peux-tu douter que je ne ſois toujours le même? L'amitié s'altére-t-elle quand la vertu en eſt le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous mocquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah! mon enfant, les honnêtes gens ſont maudits de la fortune! Le zèle du bien public t'a perdu : une tendreſſe de conſcience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendreſſe de conſcience!

LA SALINE.

Oui ; je tenois une Caiſſe à Paris, dont je faiſois valoir l'argent un peut vigoureuſement. Cette chienne de conſcience ſe ſouleva contre moi. Je luttai quelque-tems contre elle ; mais enfin elle m'atteéra : j'eus horreur de moi-même : & pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreuſement de mon pays. Il

eſt vrai que j'emportai, ſans y penſer, le fond de la Caiſſe.

BRIGANTIN.

On ne peut pas ſonger à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer, l'avare Mer a tout englouti ; & je n'ai ſauvé du naufrage, que mes ſcrupules & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'eſt le principal. Que fais-tu donc à préſent?

LA SALINE.

Je ſuis réduit à ſervir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la beſogne ; & cet équipage n'eſt qu'un déguiſement pour ſervir ſa paſſion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton Maître ici?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me ſuis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom?

LA SALINE.

Je n'en ai pû encore retenir que la moitié; Hazaël-Raxa-Nimbrod-Iſcarioh-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine? la fille de M. Sabatin !

LA SALINE.

C'eſt cela même.

BRIGANTIN.

Diable ! la jolie fille, & le vilain pere !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'uſure, la dureté, la défiance, la fraude, & le parjure, avec quelques régles d'Arithmétique n'eſt-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

LA SALINE.

Juſtement. Mais en récompenſe, la généroſité, la tendreſſe, la franchiſe, & la conſtance, avec une taille divine, le viſage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus

traits, c'eſt ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

Peſte ! quelle pâte de fille !

LA SALINE.

Cette fille-là, comme tu vois, mérite aſſez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le ſien, qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne ſouffrons point cette injuſte alliance ; & que le ſort ne nous ait pas raſſemblés en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déjà courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon Maître ; & pour peu que tu me ſecondes....

BRIGANTIN.

Volontiers ; je ſuis tout à toi. Qu'y a-il à gagner ?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi ſecouer la tête ? Si nous ſervons utilement mon Maître, crois-tu qu'il manque de crédit ou d'argent pour l'obtenir ?

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc ?

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te diſe ? j'ai pris mon parti : je commence à me faire au ſervice ; & d'ailleurs il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied-là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel ! c'eſt Léandre !

SCENE III.

LÉANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN.

LA SALINE.

MOnſieur, voilà une Virtuoſe que je vous préſente.

LÉANDRE.

Eh ! c'eſt ce coquin de valet que j'avois à Paris !

BRIGANTIN.

Fort à votre ſervice, Monſieur.

LÉANDRE.

Ah ! Monſieur le fripon, vous me payerez, au moins de vos deux oreilles, le Diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment Diable ! un Diamant ?

BRIGANTIN.

Ah ! Monſieur, je vous demande pardon. (*Il ſe jette à genoux.*) Vous me voyez

au déſeſpoir.... de la ſurpriſe.... que le remords... de l'impuiſſance où je ſuis...

LÉANDRE, *lui ſurprenant la main dans ſa poche.*

Comment, effronté ! que cherches-tu là ?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monſieur, pour eſſuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude...

LÉANDRE.

Je ne ſçais qui me tient...

LA SALINE.

Tout beau, Monſieur, ce bona Voglie nous eſt plus néceſſaire que vous ne penſez. Je l'avois déjà mis dans nos intérêts ; & il va vous reſtituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN, *en ſe relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LÉANDRE.

Ah ! mon pauvre la Saline, je n'ai ja-

mais eû plus beſoin de ſecours. Tout ſemble conjurer contre ma flamme : mon Oncle eſt ici.

LA SALINE.

Monſieur Salomin ?

LEANDRE.

Oui, M. Salomin. Les gens de mon équipage l'ont vû. Comment faire ?

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monſieur, & prendre le large.

LÉANDRE.

Abandonner Benjamine ?

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monſieur ? Soutiendrons-nous la préſence de votre Oncle ? Il n'y a que ſix mois que vous lui enlevâtes ſes pierreries. Nous avons été obligés de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'auteur du déſordre : vous me l'avez peint brutal. De grace, Monſieur, évitons l'orage, & ne m'allez pas briſer contre ce rocher-là.

LÉANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y réſoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? Vous m'avez déjà fait affronter mille écueils, depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; & votre amour eſt furieuſement orageux.

BRIGANTIN.

Laiſſez-moi faire, Monſieur : je veux vous ſervir, moi, contre vent & marée.

LÉANDRE.

Ah ! tu me rends la vie, mon cher Brigantin ! Seconde ſon zele, mon cher la Saline !

LA SALINE.

Il ne riſque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant pis : c'eſt un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monſieur, l'émulation me gagne. Il faut ſe ſacrifier pour vous. J'imagine déjà un moyen de vous dérober à la

vue de votre oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maîtreſſe.

LÉANDRE.

Chez M. Sabatin ?

LA SALINE.

Oui. Le bon homme m'a confié ſes affaires ; & je prétends . . Mais je l'apperçois. Allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur-là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

SCENE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

AH! Monſieur, je vous trouve à propos. Je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Eſclaves.

M. SABATIN.

C'eſt bien fait. Mais as-tu ſongé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oui, vraiment, Monſieur ; toutes nos meſures ſont priſes. J'eſpere la conduire heureuſement à terme, pour peu qu'Hali me ſeconde.

HALI.

Mi volir, Signor, mi volir, ma ſtar una petita difficulta.

M. SABATIN.

Comment donc ! quelle difficulté ?

HALI.

Habir qualchi ſcrupuli, e volir ſapir cheſtar gambarutta ?

M. SABATIN.

Ce que c'eſt qu'une banqueroute ? Bon ! c'eſt la fin du commerce ; tu n'y entendrois rien.

HALI.

Oh ! dirmi, Signor, non povir far niente, ſe non ſapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? C'eſt une maniere honnête de profiter de la confiance des gens, & de

M. SABATIN.

Aſsûrément. C'eſt un brave Pirate, d'un abord un peu bruſque, à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans ſon art, & qui ſçait ſa mer par cœur.

MARINE.

Mais, au moins, devriez-vous conſulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer a ma parole, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi ! je ne lui conſeillerois pas de s'embarquer à l'étourdie. Le mariage eſt une mer bien dangéreuſe, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me ſacrifiera point à des vues d'intérêts ; & la nature...

M. SABATIN.

La nature eſt une bête, ma fille ; quand elle s'oppoſe à des établiſſemens ſolides.

MARINE

MARINE.

Oui, vraiment, voilà un établiſſement bien ſolide qu'un époux flottant!

SCENE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER, *fumant.*

SErviteur, beau-pere, me voici arrivé. Epouſons au plus vîte : le Port m'ennuye déjà.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, ſaluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe & nos affaires : à quand la nôce?

M. SABATIN.

A demain, ſi vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon pere!

M. DOUTREMER.

Elle a raiſon : pourquoi pas aujourd'hui?

BENJAMINE.

Ah ! de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choſes ; accordez-moi quelque tems pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me ſacrifie à vos ordres, laiſſez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiſelle, les vents entendent bien toutes ces raiſons-là. Ils ſoufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout ſeul : pour moi qui ne ſuis point faite à la mer....

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiſelle, & je vous en garantis ; quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

Oh ! parbleu ! nous verrons : votre pere m'a promis ce mariage-là, & je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'eſt comme ſi les Notaires y avoient paſſé.

MARINE.

Pas tout-à-fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalités & à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela ; mais je me charge du reſte.

MARINE.

Plaiſante maniere de faire l'amour!

M. DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine, ce n'eſt pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouſer ?

M. DOUTREMER.

C'eſt autre choſe.

MARINE.

Diſtinction du Corſaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'eſt pas que je renonce à aimer ta Maîtreſſe, non, & ſi elle vouloit m'aimer un peu.....

BENJAMINE, *le repouſſant.*

Ah ! vous m'empeſtez !

M. DOUTREMER.

Quoi ! ces délicateſſes ſur un Port ! Quand vous ſeriez en pleine terre.....

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

M. DOUTREMER.

Bagatelle ! Je veux qu'en moins d'un mois elle ſçache fumer comme un Janiſſaire ; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde enſemble..... Touchez-là.

MARINE, *lui tendant la main.*

Tenez, Monſieur, c'eſt comme ſi c'étoit ma Maîtreſſe. Vous pouvez compter ſur une averſion invincible : & que plutôt que de vous épouſer, nous nous jetterons toutes deux dans la mer, une pierre au col. Vous nous pêcherez ſi vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes un inſolente.....

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ce ſont mes ſentimens, & je vous laiſſe le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre ſervante.

SCENE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRanchement, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet eſprit-là.

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine : je ſçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner ſi la mer & vos manieres l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beau-pere, je ne changerai pourtant ni de manieres, ni d'élémens ; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y faſſe.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y diſpoſer. Je m'en vais faire un tour à mon bord, & je reviens ſur le champ.

M. SABATIN.

Allez : vous pouvez compter ſur elle; je vous réponds encore de ſa perſonne, au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu ! qu'il vienne ou non ; je l'en quitte. Eſt-ce qu'on regarde les filles par là.

M. SABATIN.

Vous avez raiſon ; le cœur n'eſt qu'un zéro dans un mariage bien ſenſé.

SCENE VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE *en Marchand d'Eſclaves, avec* LÉANDRE *en More*, BRIGANTIN *en Eſclavone, & d'autres Eſclaves.*

MARINE.

MOnſieur, voilà une maniere de Turc, avec des façons d'eſclaves qui vous cherchent.

LA SALINE.

Ah! Monſieur, ſoyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monſieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'eſt de la part de votre correſpondant de Smyrne, qui vous envoye ces Eſclaves que vous devez vendre à la foire, & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh! pour cette marchandiſe-là, je défie qu'on ſoit mieux aſſorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils ſçavent faire. Allons, cette Forlanne: je ne fais point de montre; vous allez voir.

(*Les Eſclaves danſent.*)

LA SALINE.

Eh bien! à quoi penſez-vous?

M. SABATIN.

Je ſonge à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raiſon: on peut tenir bon ſur cette marchandiſe-là. Mais, écoutez un peu celle-ci; elle chante jolimeht.

(*Une Eſclave chante.*)

O Felice ſchiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder ſempre dev'il ſuo cor;
Nella leggiadra juventù,
Menò giova la liberta,
Che l'amoroſa ſervitù.

M. SABATIN.

Fort bien!

LA SALINE.

Ma foi! vous y ferez votre compte, ſur ma parole; il n'y a rien qui renchériſſe les filles comme ces petits talens-là.

MARINE, *s'approchant du More.*

Ce viſage-là me revient aſſez, il eſt d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi eſt-il bon? Chante-t-il, danſe-t-il?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danſe; mais il ne laiſſe pas d'avoir ſon talent : tout More qu'il eſt, ce Maraut-là a de l'eſprit comme un ſinge, & c'eſt un animal à changer du noir au blanc dans l'occaſion.

M. SABATIN.

Et cette autre Eſclave, d'où eſt-elle?

BRIGANTIN.

D'Eſclavonie, Monſieur.

LA SALINE.

Elle eſt jolie femme, oui!

BRIGANTIN.

Fi donc, fi donc, vous me faites rou-

gir. Il eſt vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je tombai, me deſtina ſur ma mine au Sérail du grand Seigneur ; mais il ſe trouva un petit obſtacle. On n'entre point là qu'on ne ſoit fille, exactement fille ; &, par malheur, j'étois mariée depuis trois mois. Trois mois plutôt, j'étois en paſſe d'être Sultane favorite.

M. SABATIN.

Elle eſt réjouiſſante.

LA SALINE.

Et utile de plus. Tenez, donnez-lui votre main, elle vous dira la bonne aventure à livre ouvert.

M. SABATIN, *lui donnant ſa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc ?

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas la peine : j'apperçois déjà à travers votre gant les apprêts de certaine banqueroute.

M SABATIN.

Paix, paix, paſſons cet article. Peſte ! quel Linx !

BRIGANTIN.

Ah ! voici qui ne dit rien de bien. Vous avez des vues pour votre fille, que ſes inclinations ne ſecondent point du tout.

M. SABATIN.

Il eſt vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur ; mais laiſſez-moi faire ; je ne veux que manier ſon eſprit un moment ; je lui inſinuerai des réſolutions convenables, & je veux la rendre heureuſe en dépit de cette main-là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela ſe trouve le mieux du monde. Mon maître m'a chargé de vous les préſenter de ſa part, en reconnoiſſance de ſoins que vous prendrez du reſte.

M. SABATIN.

Je lui ſuis vraiment fort obligé, & je

les veux garder pour l'amour de lui. Mais vous plaît-il d'entrer ?

LA SALINE.

Non ; je m'en retourne à la rade ; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur.

(*Il rentre avec Léandre & Brigantin.*)

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE, *en quittant ſon habit de Turc.*

EH bien ! Marine, ne m'en ſuis-je pas bien tiré ?

MARINE.

A merveille ; mais à quoi cela nous mene-t-il ?

LA SALINE.

A donner le tems à Léandre de s'expliquer avec Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer Monſieur Doutremer.

LCENE X.

M. SABATIN, LASALINE. MARINE.

M. SABATIN.

AH! je ſuis perdu! je ſuis ruiné!

LA SALINE.

Comment donc, Monſieur, qu'eſt-il arrivé?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries? Ah! je ſuis volé!

MARINE.

Ne perdez point de tems; courez vîte au Port, de peur qu'il n'échape.

SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

EH bien! ma pauvre Marine, comment nous déferons-nous de ce Monſieur Doutremer?

MARINE.

Ma foi, Mademoiſelle, je ne ſçais pas. Votre pere veut que vous épouſiez ce Pirate-là: franchement, nous ſommes mal: il a le vent ſur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrémité.

MARINE.

Léandre vous abandonne!

BENJAMINE.

Qu'il eſt cruel! Marine, Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ſes nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous? Je croyois tout

perdu. Quoi ! pour quelques momens employés ſans doute à chercher des remedes eſſentiels, vous allez d'abord aux invectives ! Fi, Mademoiſelle, faut-il avoir le cœur ſi ombrageux ?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Léandre, & par cet amour, comprends toute mon averſion pour ſon rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille ; mais je ne vois pas par où en ſortir.

BENJAMINE.

Mais quelque dureté que mon pere affecte, crois-tu qu'au fond il ne conſerve pas encore aſſez de tendreſſe ? . . . .

MARINE.

Que parlez-vous de tendreſſe ? Je ne vous connois qu'un pere Juif : je n'en ſçache point d'autre. . . .

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du déſeſpoir où ſa réſolution me jette. . . .

MARINE.

Il n'en démordroit pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, & en a fait la preuve ; il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuſe !

MARINE.

Mais, en récompenſe, il vous deſtine pour préſent de nôces, les deux plus aimables eſclaves.

BENJAMINE.

Ah ! ne me parle de rien qui ai rapport à ce mariage-là !

MARINE.

Patience ; ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre Amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages !

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Eſclavone qui vous ſera bonne à mille choſes ; & le joli petit More..... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN, *en Eſclavone.*

BRIGANTIN, *à part.*

NE pourrai-je point trouver la fille de notre Juif?

MARINE.

Tenez, voici l'Eſclavone.

BRIGANTIN.

Ah! Mademoiſelle, je mourois d'impatience de vous rendre mes reſpects; & je ſçais bon gré à l'Eſclavage..... que le ſort.... dont l'agrément m'offre l'occaſion.... Je ſuis votre très-humble ſervante, Mademoiſelle.

MARINE.

Le compliment eſt bien trouſſé.

BRIGANTIN *à Marine dans ſa voix naturelle.*

N'eſt-ce pas? (*reprenant ſa voix de femme.*) Mais Mademoiſelle eſt toute à ſes chagrins, & il ne lui reſte plus guere

d'attention pour mon zele.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon ! Mademoiſelle, je lis dans les cœurs tout couramment. Demandez ſi je n'ai pas lû tantôt tout votre pere, dès la premiere vue ?

MARINE.

Juſqu'à la derniere ſillabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus liſible, vous. Tenez, horreur d'un mariage qui vous menace ; impatiente de voir un Amant que vous craignez de perdre ; murmure contre un pere qui vous ſacrifie à ſon avarice ; n'eſt-ce pas là l'abrégé de votre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez !

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous ſervir. Je

ſçais ce qu'il en coûte à notre ſexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On ſouffre diablement.

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois; vous pouvez croire qu'on n'a pas déplû; des monſtres d'épouſeurs ſont venus à la traverſe : j'ai tant juré contre ces chiens de parens.

BENJAMINE.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien cruels.

BRIGANTIN.

Cruels! ce ſont de vrais Turcs : il ſemble qu'ils nous faſſent exprès, là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaiſir !

BRIGANTIN.

Que ne nous laiſſent-t-ils le ſoin de nous pourvoir ! Ne ſçavons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le ſçait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choſes ſont ſi mal réglées ; l'amour ſouffle à droit, le mariage ſouffle à gauche ; le courant de la nature nous emporte, la raiſon à beau ramer..... L'orage ſe déclare.... On perd la tramontane..... Je ne ſçais ſi je m'explique ; mais vous voyez bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'eſt ſans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade, il va vous confirmer tout cela.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN, *en femme Eſclavone.* LÉANDRE, *en More.*

LÉANDRE.

EH ! qui pourroit, Mademoiſelle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins ? Mais ce n'eſt pas aſſez de les plaindre, il faut vous en affranchir. Trop heureux ſi notre zele....

BRIGANTIN, *bas à Léandre.*

Autant de perdu ; vous l'effarouchez.

LÉANDRE.

Ah ! charmante perſonne, honorez-moi du moins d'un de vos regards ; & faites grace à ma couleur en faveur de mes ſentimens.

MARINE, *à Benjamine.*

Il n'eſt pas ſi diable qu'il eſt noir.

BENJAMINE.

Laiſſez-moi, je vous prie, c'eſt la ſeule

preuve que j'exige de votre affection.

LÉANDRE.

L'heureux Léandre ſans doute eſt l'objet de cette inquiétude ?

BENJAMINE.

Que dites-vous de Léandre ?

LÉANDRE.

Je ſçais, Mademoiſelle, toute la part qu'il a dans votre cœur ; & c'eſt en ſa faveur que je vous prie d'agréer mes ſervices. J'entre dans tous les tranſports que lui doit cauſer votre tendreſſe, & j'oſe même vous remercier à vos genoux....

(Il lui baiſe la main & ſe découvre.)

BENJAMINE.

Inſolent.... Ah ! Léandre !

LÉANDRE.

Ah ! Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joye ! je tremble ; cachez-vous vîte, crainte qu'on ne vous ſurprenne.... Que je vous voye encore une fois!... Par quelle aventure êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Votre pere attendoit des Eſclaves de Smyrne : la Saline les a prévenus, nous a ſuppoſés. Je vous vois enfin, que nous importe le reſte ?

BENJAMINE.

Vous ſçavez que Monſieur Doutremer eſt arrivé ?

LÉANDRE.

Eh bien ! à quoi êtes-vous réſolue ?

BENJAMINE.

Je ne ſçavois pas bien encore ; mais votre préſence me détermine ; & j'aimerois mieux mourir que de me ſouffrir à un autre.

BRIGANTIN.

Vous ne mourrez point, Mademoiſelle : c'eſt moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, ſur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'eſt point une femme ?

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LÉANDRE.

C'eſt un de mes anciens valets que j'ai trouvé ici, & qui doit vous ſervir auprès de votre pere, ſous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon! Ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi?

LÉANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laiſſez, laiſſez, Monſieur; cela n'eſt pas inutile: en cas de fourberie, on ne ſçauroit prendre ſon tems trop juſte.

MARINE.

Ciel! Voici votre pere!

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

MARINE.

EH bien! Monſieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc?

M. SABATIN.

Pas encore; mais je viens d'envoyer des Sbyres après. Ah, ah! ma fille, que faites-vous ici? Ne vous avois-je pas défendu de prendre l'air qu'à traver vos jalouſies?

BRIGANTIN.

Je lui contois, en nous promenant, la maniere dont je ſuis tombé dans l'eſclavage.

M. SABATIN.

Ce n'eſt pas pour vous que je parle; je ſuis ravi que vous l'entreteniez. Oui, Benjamine, écoutez cette femme-là: elle eſt de bon conſeil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN, *feignant de continuer ſon Hiſtoire, & ſe mettant toujours devant Monſieur Sabatin, pendant que Léandre parle à Benjamine.*

Sur ce port donc, où je vous diſois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de mer qui me vit auſſi; il fut touché de la délicateſſe de mes traits; je fus charmé de ſon air marin, de ſa voix bruſque, & de la plus belle mouſtache du Levant.

M. SABATIN.

Bon !

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela : mais vous ſçavez que c'eſt le défaut des belles. Bref..... Ecoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes. Mes parens me deſtinoient un époux de terre ferme; mais néant, mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait, ſi fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épouſai le Corſaire, & nous ne fûmes pas plutôt mariés, que nous nous embarquâmes. Me ſuivez-vous?

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous réſoudre à aller là?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime; mais le perfide....

MARINE.

Eh bien?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur ſi ſerré quand j'y ſonge!..

M. SABATIN.

Que fit-il donc?

BRIGANTIN.

Le traître commença ſon voyage par m'aller vendre à un Bacha avec qui il avoit fait marché pour toutes ſes femmes.

J'étois la treizieme malheureuſe qu'il achetoit de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treizieme !

BRIGANTIN.

Hélas ! plût au ciel que je fuſſe la derniere ! J'ai encore appris en arrivant ici, que mon bourreau jettoit ſes plombs ſur la fille d'un riche Marchand du pays, pour en faire ſans doute le même uſage.

MARINE.

Monſieur, un Corſaire ! La fille d'un riche Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'eſt-ce donc que ce Corſaire ?

BENJAMINE.

C'eſt un homme qui rode de port en port : un certain Doutremer. . . .

M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monſieur !

BENJAMINE.

Mon pere !

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces ſurpriſes ? Connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'eſt juſtement celui que Monſieur vouloit faire épouſer à ſa fille.

BENJAMINE.

Moi, Je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne ſçauroit être : je connois celui que je vous deſtine ; & je vous répons qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle, eſt un homme tirant ſur le matelot, qui a, comme je vous ai dit, l'air marin, la voix bruſque & le tein ſalé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'eſt-lui-même.

M. SABATIN.

Seroit-il poſſible ?

BRIGANTIN.

Le ſcélérat ! je voudrois le tenir ici, je le déviſagerois de bon cœur.

SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

POur le coup, beau pere, vous ſerez content de moi; & je défie Mademoiſelle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée. Je ſuis, morbleu! galant, quand je m'y mets.

LÉANDRE, *à part.*

Ciel! c'eſt mon Oncle!

M. SABATIN.

Vraiment, Monſieur, j'apprends ici de belles nouvelles!

M. DOUTREMER.

Qu'eſt-ce à dire de belles nouvelles?

MARINE, *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN, *bas.*

Il eſt tout perdu.

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces ſurpriſes ? Connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'eſt juſtement celui que Monſieur vouloit faire épouſer à ſa fille.

BENJAMINE.

Moi, Je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne ſçauroit être : je connois celui que je vous deſtine ; & je vous répons qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle, eſt un homme tirant ſur le matelot, qui a, comme je vous ai dit, l'air marin, la voix bruſque & le tein ſalé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'eſt-lui-même.

M. SABATIN.

Seroit-il poſſible ?

BRIGANTIN.

Le ſcélérat ! je voudrois le tenir ici, je le déviſagerois de bon cœur.

SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

POur le coup, beau pere, vous ſerez content de moi; & je défie Mademoiſelle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée. Je ſuis, morbleu! galant, quand je m'y mets.

LÉANDRE, *à part.*

Ciel! c'eſt mon Oncle!

M. SABATIN.

Vraiment, Monſieur, j'apprends ici de belles nouvelles!

M. DOUTREMER.

Qu'eſt-ce à dire de belles nouvelles?

MARINE, *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN, *bas.*

Il eſt tout perdu.

M. SABATIN, *à M. Doutremer.*

Falloit-il penſer à ma fille pour de ſemblables perfidies?

M. DOUTREMER.

Comment donc? des perfidies! je ne ne m'attendois pas à cette bouraſque-là. Que voulez-vous dire?

M. SABATIN.

Que c'eſt être bien inhumain que d'épouſer ainſi de jeunes filles, pour les aller vendre à des Bachas.

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé ſi j'y comprens rien. Débrouillons un peu ceci, beau-pere; orientons-nous.

BRIGANTIN, *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas, c'eſt un brutal.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître: & cette Eſclave.....

BRIGANTIN, *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Eh bien! cette Eſclave?

M. SABATIN.

N'eſt-elle pas la treizieme de vos femmes que vous avez vendues ?

M. DOUTREMER.

Qui oſe donc vous ſoutenir ces impoſtures ?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment ? impudente !

BRIGANTIN.

Des injures ! Ah ! j'aime mieux me retirer.

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu ! vous ne m'échaperez pas, fourbe que vous êtes : & je vais vous mettre à feu & à ſang, ſi vous ne changez de langage.

BRIGANTIN, *dans ſa voix naturelle.*

Ah ! Monſieur, quartier ! je vous prenois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah parbleu ! Monſieur le fripon, vous ne vous en aurez pas impoſé impunément.

BRIGANTIN, *ouvrant ſon habit de femme, & faiſant voir celui de Galerien.*

Tout-beau! Meſſieurs; je ſuis un fripon privilégié : voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh! je penſe que c'eſt ce maraut de Brigantin?

BRIGANTIN.

C'eſt moi-même.

M. SABATIN.

Le More eſt ſans doute du complot? il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui, par la ſembleu! vous parlerez, ou point de quartier, je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LÉANDRE, *ſe démaſquant.*

Eh bien! il faut donc ſe découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel! c'eſt Léandre!

LÉANDRE.

Oui, mon Oncle; vous voyez à vos genoux un rival & un neveu. C'eſt à vous

de voir ce que vous voulez être à mon égard ; mais au moins ne me laiſſez pas la vie, ſi vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh quoi ! Monſieur Doutremer, ſeroit-ce là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille ?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joie, Monſieur, de la joie! voilà votre Turc qu'on vous amene.

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon-là eſt encore de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, Maraut.....

LA SALINE.

Qu'eſt-ce donc, Meſſieurs? Fripon d'un côté, Maraut de l'autre! Que veut donc dire tout ceci?

LÉANDRE.

Que tout eſt découvert, mon pauvre la Saline, & que mon bonheur ou mon malheur dépend à préſend de mon Oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monſieur Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi : je ne ſuis Salomin qu'à Marſeille, & je ſuis ici Doutremer. Je change de nom & de pavillon ſelon mes intérêts.

LA SALINE.

Excuſez-moi donc, Monſieur Doutremer, de ce que je vous ai traité comme le rival de mon Maître.

M. SABATIN.

Trêve d'éclairciſſement. Quelle eſt votre réſolution? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. DOUMREMER.

Je n'héſiterois pas à les rendre heureux, ſans certaines pierreries que j'ai toujours ſur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarraſſe point; nous les avions confiées à Monſieur, & voilà le fripon qui nous les a volées.

SCENE XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE, HALI.

HALI.

NO, no, mi non ſtar fripone : mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment? que veux-tu dire avec ta gambarutta?

HALI.

Si, ſi, Signor, mi ſtar un pauvero Turca, che far gambarutta in conſcienza.

M. SABATIN.

Oh parbleu! je te ferai pendre avec ta conſcience.

HALI.

Hò! la juſticia non impicar! mi ſapir la regula.

M. DOUTREMER, *lui arrachant des mains les pierreries.*

Eh ! donne, maraut, & va te faire pendre ailleurs.

HALI.

A la forza, juſtitia ! juſtitia !

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monſieur. C'en eſt fait, Léandre, j'oublie tout ; & j'en paſſerai par où Monſieur Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LÉANDRE.

Quel bonheur ! Benjamine.

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne ſoit qu'un ſonge !

MARINE.

Peſte ! que je connois de filles qui voudroient rêver de même !

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monſieur que tu n'en ayes le plaiſir. *à M. Sabatin.* Je vous ſers depuis trois ſemaines ; donnez-moi mon congé, & Marine pour récompenſe.

M. SABATIN.

Volontiers, nous voilà tous contens.

M. DOUTREMER

Il n'y a que ce pauvre Brigantin pour qui nous ne ſçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine ; je ne ſuis pas le plus à plaindre. On ſe fait aux galeres, & on ſe laſſe du mariage : tout cela revient au même. Que je ſois ſeulement de la nôce, & ne ſongeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons, commencez donc votre petite manœuvre.

FÊTE MARINE.

Quatre Matelots avec deux Barcarolles, & deux Auſtraliennes ſuivies d'un Singe qui leur porte un Paraſol, forment une Marche, & commencent la Fête.

LA SALINE, *s'approchant des Auſtraliennes après qu'elles ont danſé.*

VOilà vraiment de fort jolies danſeuſes! Mais d'où ſont celles-ci?

M. DOUTREMER.

Ce ſont des Auſtraliennes dont je voulois faire préſent à Benjamine.

MARINE.

Et ce Singe-là qui leur ſert de Page?

M. DOUTREMER.

C'en eſt un qui entend la langue de leur pays.

MARINE.

Comment! Elles ne parlent donc pas François?

M. DOUTREMER.

Si fait vraiment : je ne fus pas plutôt ſur leurs terres, que tout le monde l'apprit, juſqu'aux Perroquets ; & cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! Ces Peuples-là n'ont pas la mémoire courte apparemment.

M. DOUTREMER.

Si fait : mais leurs jours ſont longs, ils dure ſix mois.

LA SALINE.

Des jours ſix mois ! Par ma foi ! Monſieur Doutremer, le monde eſt une plaiſante machine !

M. DOUTREMER.

Tu es un vrai badaut, toi : tu n'a jamais vû que ton Continent. Mais laiſſons continuer la Fête.

UN MATELOT.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE.

Embarquez-vous dans vos beaux jours ;
C'eſt perdre tems que de s'en défendre.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, &c.

UN MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours :
Veillez toujours pour les ſurprendre.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE.

L'Hymen après de vains détours,
Eſt le port où l'on doit ſe rendre.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, &c.

(*Un Matelot & une Barcarolle danſent enſemble.*)

M. DOUTREMER chante enſuite.

Plus de commerce, amour : Bacchus fait mon deſtin,
Ton flambeau me plaît moins que ma Pipe allumée.
Mettre en fumant, toujours ma bouteille à ſa fin ;
C'eſt l'unique plaiſir dont mon ame eſt charmée.

Avec du Tabac & du Vin,
Mes chagrins s'en vont en fumée.

(*Un Matelot danſe ſeul.*)

BRIGANTIN.

Pour moi, je reviens toujours à nos Auſtraliennes. Celle-ci eſt toute jeune: je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. DOUTREMER.

Bon!

BENJAMINE.

Quinze jours de leurs pays, s'entend.

M. DOUTREMER.

Te mocques-tu? La plus jeune a ſes ſoixante ans paſſés.

BRIGANTIN.

Elles ne paroiſſent pas, ma foi, leur âge.

LA SALINE, *s'adreſſant à une des Auſtraliennes.*

Si cette petite vieille-là vouloit s'établir ici, & qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi, qu'en penſez-vous? . . Mais, morbleu! pourquoi nous tromper? Vous nous dites que ce ſont des femmes, & elles ne parlent point.

M. DOUTREMER.

C'eſt le défaut des femmes de leur climat; on ne ſçauroit leur arracher une parole. Ce n'eſt pas qu'elles n'ayent la voix jolie. Je veux vous en donner le plaiſir ; écoutez.

(L'une des Auſtraliennes commence.)

Notre bouche eſt toujours muette ;
Mais nos yeux ſont de grands parleurs ;
Leur feu ſincere eſt l'interprete
De celui qui brûle nos cœurs.

LA SALINE *répond.*

Ici la bouche eſt moins diſcrete ;
Et les yeux ſont plus grands menteurs.

(L'autre Auſtralienne continue.)

Notre beauté toujours nouvelle,
A ſoixante ans fait des jaloux.
La Jeuneſſe ici dure-t-elle
Auſſi long-tems que parmi nous ?

LA SALINE.

On s'y dit jeune, on s'y fait belle,
Auſſi long-tems qu'on l'eſt chez vous.

(La premiere Auſtralienne reprend.)

On n'a point chez nous de méthode

Pour bien arranger ſes attraits :
La Jeuneſſe les accommode,
Et la Nature en fait les frais.

LA SALINE.

Rien n'eſt ici moins à la mode,
Que les viſages ſans apprêts.

Les deux Auſtraliennes danſent enſuite avec le Singe ſur un Air Chinois.

UNE BALCAROLLE *chante.*

Sopra'l mare d'amor,
Voga, voga, mio cor;
Dell' Amante in proceila,
La ſua face è la ſtella :
Solpra'l mare d'amor,
Voga, voga, mio cor.

Les Matelots & les Barcarolles danſent le branle ſur lequel on chante les Couplets ſuivans.

LA SALINE.

Que ſans craindre le naufrage,
Chacun s'embarque en ce jour.
On fait toujours bon voyage,
Quand on vogue avec l'Amour.
Mais qui cherche un heureux ſort,
Sans l'avoir pour ſoi, riſque fort
De faire naufrage au port.

UNE BARCAROLLE.

Que ſous l'amoureuſe étoile,
Vos cœurs ſuivent leurs deſirs;
Faites tous force de voile,
Vous touchez preſqu'aux plaiſirs:
Mais redoublez votre effort:
Un Amant perd tout, s'il s'endort,
Ne vous repoſez qu'au port.

BRIGANTIN.

On dit que le Mariage
Eſt le ſeul port de l'Amour:
Pour y finir ſon voyage,
Ce Dieu rame nuit & jour;
Mais par un bizarre ſort,
Souvent après tout ſon effort,
L'Amour fait naufrage au port.

M. DOUTREMER.

Avec le Dieu de la Tonne
Il vaut bien mieux s'embarquer.
L'Amour du gros tems s'étonne,
Et Bacchus aime à riſquer:
Mais en buvant à plein bord,
La raiſon trouve un plus doux ſort
Dans le naufrage, qu'au port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galeres,
On n'aime point à riſquer;
Il eſt certaines affaires
Où l'on n'oſe s'embarquer:
Mais je ne crains plus le ſort;
Je défie Archers & Recors:
Ma chaîne eſt mon paſſeport.

LA SALINE, *au Parterre.*

La Piéce a fait bon voyage:
Laiſſez-nous le croire ainſi;
Le vent de votre ſuffrage
L'a conduite juſqu'ici:
Mais hélas! nous craignons fort;
Si vous n'en aſsûrez le ſort,
De faire naufrage au port.

FIN.

MONSIEUR DE *POURCEAUGNAC*,

COMÉDIE-BALLET,

Faite à Chambord pour le divertiſſement du Roi, au mois de Septembre 1669.

Par J. B. P. DE MOLIERE;

Et repréſentée en Public à Paris, pour la premiere fois, ſur le Théâtre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année 1669.

Par la Troupe du Roi.

L'OUVERTURE ſe fait par Éraſte, qui conduit un grand Concert de voix & d'inſtrumens, pour une Serenade, dont les paroles chantées par trois voix en maniere de dialogue, ſont faites ſur le ſujet de la Comedie, & expriment les ſentimens de deux Amans, qui étant bien enſemble, ſont traverſés par le caprice des Parens.

ÉRASTE, *aux Muſiciens.*

Suivez les ordres que je vous ai donné pour la Serenade; pour moi je me retire, & ne veux point paroître ici.

Premiere Voix.

Répands, charmante nuit, répands ſur nous tes voiles,
De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour ſoumet à ſa puiſſance;
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

Deuxième Voix.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables penchans notre cœur nous diſpoſe,
Mais on a des Tyrans à qui l'on doit le jour;
Que ſoupirer d'amour

Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe !

Troiſième Voix.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour, ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

Les trois Voix enſemble.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle ;
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidele :
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'eſt rien.

La Sérenade eſt ſuivie d'une danſe de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de ſpectacles ayant pris querelle enſemble, mettent l'épée à la main. Après un aſſez agréable combat, ils ſont ſéparés par deux Suiſſes, qui les ayant mis d'accord danſent avec eux, au ſon de tous les Inſtrumens.

PERSONNAGES.

Mr. DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, Fille d'Oronte.
NERINE, Femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gaſconne.
ERASTE, Amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
L'APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANE.
PREMIER MUSICIEN.
SECOND MUSICIEN.
PREMIER AVOCAT.
SECOND AVOCAT.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
Pluſieurs Muſiciens, Joueurs d'Inſtruments, & Danſeurs.

La Scène eſt à Paris.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE.

MON Dieu, Éraſte, gardons d'être ſurpris; je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu, après la défenſe que l'on m'a faite.

ÉRASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE.

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine, & prens bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NÉRINE.

Repoſez-vous ſur moi, & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour nôtre affaire quelque choſe de favorable? croyez-vous, Éraſte, pouvoir venir à bout de detourner ce fâcheux Mariage, que mon pere s'eſt mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement: & déja nous avons preparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NÉRINE.

Par ma foi voilà votre pere!

JULIE.

Ah! ſéparons-nous vîte.

NÉRINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nérine, que tu es ſotte, de nous donner de ces frayeurs.

ÉRASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines, & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertiſſement; & comme aux Comédies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion, & que l'ingénieuſe Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Aſſurément. Votre pere ſe moque-t-il de vouloir vous anger de ſon Avocat de Limoges, Monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de ſa vie, & qui vient par le Coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, ſur la parole de votre oncle, lui faſſent rejetter un amant qui vous agrée? & une perſonne comme vous, eſt-elle faite pour un Limoſin? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il une Limoſine, & ne laiſſe-t-il en repos les Chrétiens? Le ſeul nom de Monſieur de Pourceaugnac m'a mis dans un colere effroyable. J'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom là, Monſieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, où je romprai ce mariage, & vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! Cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſçaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE.

Voici notre ſubtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE II.

SBRIGANI, JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

SBRIGANI.

MONSIEUR, votre homme arrive, je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche, & dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne groſſe demi-heure, & je le ſçai déja par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la Nature l'a déſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut: mais pour ſon eſprit, je vous avertis par avance qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent; que nous trouvons en lui une matière tout-à-fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui preſentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, ſi je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illuſtre, votre affaire ne pouvoit être miſe en de meilleures mains, & c'eſt le Héros de notre ſiècle pour les exploits dont il s'agit : Un homme qui vingt fois en ſa vie, pour ſervir ſes amis, a genereuſement affronté les Galeres ; qui au péril de ſes bras & ſes épaules, ſait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, eſt exilé de ſon pays pour je ne ſçai combien d'actions honorables qu'il a généreuſement entrepriſes.

SBRIGANI.

Je ſuis confus des louanges dont vous m'honorez ; & je pourrois vous en donner avec plus de juſtice ſur les merveilles de votre vie ; & principalement ſur la gloire que vous acquites, lors qu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorſque vous fîtes galamment ce faux contrat, qui ruina toute une famille : lorſqu'avec tant de grandeur d'ame vous ſçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; & que ſi généreuſement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux perſonnes qui ne l'avoient pas merité.

NÉRINE.

Ce ſont de petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modeſtie, laiſſons cela ; & pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre provincial, tandis que de votre côté

vous nous tiendrez prêts au beſoin les autres acteurs de la Comédie.

ÉRASTE.

Au moins, Madame, ſouvenez-vous de votre rôle; & pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des réſolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merveilles.

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réuſſir?

JULIE.

Je declarerai à mon pere mes véritables ſentimens.

ÉRASTE.

Et ſi contre vos ſentimens il s'obſtinoit à ſon deſſein?

JULIE.

Je le menacerai de me jetter dans un couvent.

ÉRASTE.

Mais ſi malgré tout cela il vouloit vous forcer à ce Mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous diſe?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi !

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre, & que malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Éraſte, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter ſur l'avenir les réſolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propoſitions d'une fâcheuſe extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas beſoin ; & s'il y faut venir, ſouffrez au moins que j'y ſois entraînée par la ſuite des choſes.

ÉRASTE.

Et bien....

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, ſongeons à nous.

NÉRINE.

Ah ! comme il eſt bâti !

SCENE III.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *ſe tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le ſuivent,* SBRIGANI.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

HÉ bien, quoi? qu'eſt-ce? qu'y a-t-il? Au diantre ſoit la ſotte ville, & les ſottes gens qui y ſont: ne pouvoir faire un pas ſans trouver des nigauts qui vous regardent & ſe mettent à rire! Eh, Meſſieurs les Badauts, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me donne au Diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? faut il ſe mocquer ainſi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raiſonnable celui-là.

SBRIGANI.

Quel procedé eſt le vôtre? & qu'avez-vous à rire

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Eſt il autrement que les autres?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu.

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vrai.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme de Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre Ville.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

Mr. DE POUCEAUGNAC.

Aſſurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis fâché, Monſieur, de voir recevoir de la ſorte une perſonne comme vous ; & je vous demande pardon pour la ville.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeuné, & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; & comme je ſçais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je ſuis bien-aiſe de vous avoir trouvé,

pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée ; & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas par fois pour les honnêtes gens, toute la conſidération qu'il faudroit.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déja dit ; du moment que je vous ai vu, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phyſionomie m'a plû.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque choſe d'honnête.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De gracieux.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De doux.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De majeſtueux.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De franc.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Et de cordial.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Je vous aſſure que je ſuis tout à vous.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincere.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit, qui n'eſt pas fait comme les autres: mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, j'ai voulu conſerver un peu la maniere de s'habiller, & la ſincerité de mon pays.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait: pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtiſans.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon tailleur; l'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez vous pas au Louvre?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma Cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois chercher un.

SBRIGANI.

Je ſerai bien aiſe d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

SCENE IV.

ÉRASTE, SBRIGANI, Mr. DE POURCEAUGNAC.

ÉRASTE.

AH, qu'eſt-ceci! que vois-je, quelle heureuſe rencontre! Monſieur de Pourceaugnac? que je ſuis ravi de vous voir! Comment? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ÉRASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent été de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la Famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi, (*A Sbrigani.*) Ma foi, je ne ſçai qui il eſt.

ÉRASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges, que je ne connoiſſe depuis le plus grand juſques au plus petit : je ne fréquentrois qu'eux dans le temps que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçu, Monſieur.

ÉRASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Si-fait, (*A Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ÉRASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu l'honneur de boire je ne ſais combien de fois avec vous.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi. (*A Sbrigani.*) Je ne ſçais ce que c'eſt.

ÉRASTE.

Comment appellez-vous ce Traiteur de Limoges, qui fait faire ſi bonne chere ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean.

ÉRASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous rejouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe promene ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetiere des Arenes.

ÉRASTE.

Juſtement ; c'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte, ſi je m'en ſouviens.

SBRIGANI.

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

ÉRASTE.

Embraſſez-moi donc, je vous prie, & reſſerrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment ſe porte Monſieur votre. . . la. . . . qui eſt ſi honnête homme ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Conſul.

ÉRASTE.

Oui.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ÉRASTE.

Certes, j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur ? la. . . . Monſieur vôtre. . . .

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'Aſſeſſeur ?

ÉRASTE.

Juſtement.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ÉRASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monſieur votre oncle ? Le. . . . .

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps-là...

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Non, rien qu'une tante.

ÉRASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame votre tante, comment ſe porte-t-elle ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ÉRASTE.

Hélas ! la pauvre femme ; elle étoit ſi bonne perſonne.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le Chanoine, qui a penſé de mourir de la petite verole.

ÉRASTE.

Quel dommage ç'auroit été.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez vous auſſi ?

ÉRASTE.

Vraiment, ſi je le connois ! un grand garçon bien fait.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ÉRASTE.

Non, mais de taille bien prise.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Eh, oui.

ÉRASTE.

Qui eſt votre neveu....

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ÉRASTE.

Fils de votre frere ou votre ſœur.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ÉRASTE.

Chanoine de l'Egliſe de.... Comment l'appellez vous?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Étienne.

ÉRASTE.

Le voilà, je ne connois autre.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous croyez.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré longtems dans notre Ville.

ÉRASTE.

Deux ans entiers.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'Eleu fit tenir son enfant à Monsieur notre Gouverneur.

ÉRASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ÉRASTE.

Très-galant, oui.

Mr. DE POURCEAGNAC.

C'étoit un répas bien trouſſé.

ÉRASTE.

Sans doute.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc auſſi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Perigordin?

ÉRASTE.

Oui.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ÉRASTE.

Ah, ah.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un ſoufflet : mais je lui dis bien ſon fait.

ÉRASTE.

Aſſurément. Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ÉRASTE.

Vous moquez-vous? Je ne ſouffrirai point du tout que mon meilleur ami ſoit autre part que dans ma maiſon.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſeroit vous.....

ÉRASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI.

Puiſqu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

ÉRASTE.

Où ſont vos hardes?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laiſſées avec mon Valet où je ſuis deſcendu.

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fuſſe moi-même, de peur de quelque ſourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce païs-ci eſt un peu ſujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'eſprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monſieur, & le rameneral où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui, je ſerai bien-aiſe de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maiſon-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

ÉRASTE.

Je vous attends avec impatience.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une connoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête-homme.

ÉRASTE, *seul.*

Ma foi, Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choſes ſont préparées, & je n'ai qu'à frapper.

SCENE V.

L'APOTICAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

HOLA ? je crois, Monſieur, que vous êtes le Medecin, à qui l'on eſt venu parler de ma part.

L'APOTICAIRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas moi qui ſuis le Medecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne ſuis qu'Apoticaire, Apoticaire indigne, pour vous ſervir.

ÉRASTE.

Et Monſieur le Medecin eſt-il à la maiſon.

L'APOTICAIRE.

Oui, il eſt là embarraſſé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non, ne bougez, j'attendrai qu'il ait fait ; c'eſt pour lui mettre entre les mains certain Parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui ſe trouve attaqué de quelque folie, que nous ſerions bien-aiſe qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTICAIRE.

Je ſçais ce que c'eſt, je ſçais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Medecin plus habile; c'eſt un homme qui ſçait la Medecine à fond, comme je ſçais ma Croix-de-Pardieu; & qui, quand on devroit rêver, ne démordroit pas d'un *iota*, des regles des Anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir gueri une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien, un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y conſente.

L'APOTICAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle, mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guerir de ceux d'un autre: car quoi qui puiſſe arriver, on eſt aſſuré que les choſes ſont toujours dans l'ordre; & quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTICAIRE.

Aſſurément; on eſt bien-aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Medecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes mala-

des ; & quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTICAIRE.

Cela eſt vrai, à quoi bon tant barguigner & tant tourner autour du pot ? il faut ſçavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui entre les mains d'un autre auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTICAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens ; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien ; & le plus ſouvent quand je reviens de la Ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ÉRASTE.

Voilà des ſoins les plus obligeans du monde.

L'APOTICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VI.

PREMIER MEDECIN, UN PAYSAN UNE PAYSANNE, ÉRASTE, L'APOTICAIRE.

LE PAYSAN.

MONSIEUR, il n'en peut plus, & il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

1. MÉDECIN.

Le malade eſt un ſot, d'autant plus que dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la tête, ſelon Galien; mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

1. MÉDECIN.

Bon, c'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours : mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'eſt pas de la civilité, qu'un Médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE.

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

1. MÉDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute, je lui donne des remedes, que ne guerit-il ? Combien a-t-il été ſaigné de fois ?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

1. MÉDECIN.

Quinze fois ſaigné ?

LA PAYSANNE.

Oui.

1. MÉDECIN.

Et il ne guérit point !

LA PAYSANNE.

Non Monſieur.

1. MÉDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs ; & ſi rien ne nous réuſſit, nous l'envoyerons aux Bains.

L'APOTICAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Medecine.

ÉRASTE.

C'eſt moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés pour un parent un peu trouble d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit vu de moins de monde.

1. MÉDECIN.

Oui, Monſieur, j'ai déja diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici fort à propos.

1. MÉDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe ; & j'ai ici un Ancien de mes amis, avec lequel je ſerai bien-aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE VII.

Mr. DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, 1. MEDECIN, L'APOTICAIRE.

ÉRASTE, *à Mr. de Pourceaugnac.*

UNE petite affaire m'eſt ſurvenue, qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà une perſonne entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

1. MÉDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige, & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ſon maître d'hôtel, ſans doute ; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

1. MÉDECIN.

Oui, je vous aſſure que je traiterai Monſieur methodiquement, & dans toutes les regularités de notre Art.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de cérémonies, & je ne viens pas ici pour incommoder.

1. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que la joie.

ÉRASTE.

Voilà toujours deux piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entens pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien achéter pour moi.

ÉRASTE.

Mon Dieu, laiſſez faire, ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE.

C'eſt ce que je veux faire. (*Bas au Médecin*) Je vous recommande ſur tout de ne le point laiſſer ſortir de vos mains, car par fois il veut s'échapper.

1. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, *à Mr. Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, & c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

1. MÉDECIN, 2. MÉDECIN, Mr, DE POURCEAUGNAC, L'APOTICAIRE.

1. MÉDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

1. MÉDECIN.

Voici un habile-homme, mon Confrere, avec lequel je vais conſulter la maniere dont nous vous traiterons.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point de façons, vous dis-je, & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

1. MÉDECIN.

Allons, des ſiéges.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

1. MÉDECIN.

Allons, Monſieur, prenez votre place, Monſieur.

Lorſqu'ils ſont aſſis, les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le poulx.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *préſentant ſes mains.*

Votre très-humble valet. (*Voyant qu'ils lui tâtent le poulx.*) Que veut dire cela ?

1. MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui, & bois encore mieux.

1. MÉDECIN.

Tant pis ; cette grande appetition du froid & de l'humide, eſt une indication de la chaleur & de ſechereſſe qui eſt au-dedans. Dormez-vous fort.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien ſoupé.

1. MÉDECIN.

Faites-vous des ſonges ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

1. MÉDECIN.

De quelle nature ſont-ils ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle Diable de converſation eſt-ce-là.

1. MÉDECIN.

Vos déjections comment ſont-elles.

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fuſſe moi-même, de peur de quelque ſourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce païs-ci eſt un peu ſujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'eſprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monſieur, & le rameneral où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui, je ſerai bien-aiſe de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maiſon-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

ÉRASTE.

Je vous attends avec impatience.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une connoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête-homme.

ÉRASTE, *seul.*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper.

SCENE V.

L'APOTICAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

HOLA ? je crois, Monsieur, que vous êtes le Medecin, à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTICAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Medecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'Apoticaire, Apoticaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE.

Et Monsieur le Medecin est-il à la maison.

L'APOTICAIRE.

Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non, ne bougez, j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain Parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien-aise qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTICAIRE.

Je ſçais ce que c'eſt, je ſçais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Medecin plus habile; c'eſt un homme qui ſçait la Medecine à fond, comme je ſçais ma Croix-de-Pardieu; & qui, quand on devroit rêver, ne démordroit pas d'un *iota*, des regles des Anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir gueri une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien, un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y conſente.

L'APOTICAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle, mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guerir de ceux d'un autre: car quoi qui puiſſe arriver, on eſt aſſuré que les choſes ſont toujours dans l'ordre; & quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTICAIRE.

Aſſurément; on eſt bien-aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Medecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes mala-

des ; & quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTICAIRE.

Cela eſt vrai, à quoi bon tant barguigner & tant tourner autour du pot ? il faut ſçavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui entre les mains d'un autre auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTICAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens ; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien ; & le plus ſouvent quand je reviens de la Ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ÉRASTE.

Voilà des ſoins les plus obligeans du monde.

L'APOTICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VI.

PREMIER MEDECIN, UN PAYSAN UNE PAYSANNE, ÉRASTE, L'APOTICAIRE.

LE PAYSAN.

MONSIEUR, il n'en peut plus, & il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

1. MÉDECIN.

Le malade eſt un ſot, d'autant plus que dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la tête, ſelon Galien; mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

1. MÉDECIN.

Bon, c'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours: mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'eſt pas de la civilité, qu'un Médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE.

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

1. MÉDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute, je lui donne des remedes, que ne guerit-il ? Combien a-t-il été ſaigné de fois ?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

1. MÉDECIN.

Quinze fois ſaigné ?

LA PAYSANNE.

Oui.

1. MÉDECIN.

Et il ne guérit point !

LA PAYSANNE.

Non Monſieur.

1. MÉDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs ; & ſi rien ne nous réuſſit, nous l'envoyerons aux Bains.

L'APOTICAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Medecine.

ÉRASTE.

C'eſt moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés pour un parent un peu trouble d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit vu de moins de monde.

1. MÉDECIN.

Oui, Monſieur, j'ai déja diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici fort à propos.

1. MÉDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe ; & j'ai ici un Ancien de mes amis, avec lequel je ſerai bien-aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE VII.

Mr. DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, 1. MEDECIN, L'APOTICAIRE.

ÉRASTE, *à Mr. de Pourceaugnac.*

UNE petite affaire m'eſt ſurvenue, qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà une perſonne entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

1. MÉDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige, & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ſon maître d'hôtel, ſans doute ; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

1. MÉDECIN.

Oui, je vous aſſure que je traiterai Monſieur methodiquement, & dans toutes les regularités de notre Art.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de cérémonies, & je ne viens pas ici pour incommoder.

1. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que la joie.

ÉRASTE.

Voilà toujours deux piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entens pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE.

Mon Dieu, laiſſez faire, ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE.

C'eſt ce que je veux faire. (*Bas au Médecin*) Je vous recommande ſur tout de ne le point laiſſer ſortir de vos mains, car par fois il veut s'échapper.

1. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, *à Mr. Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, & c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

1. MÉDECIN, 2. MÉDECIN, Mr, DE POURCEAUGNAC, L'APOTICAIRE.

1. MÉDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

1. MÉDECIN.

Voici un habile-homme, mon Confrere, avec lequel je vais conſulter la maniere dont nous vous traiterons.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point de façons, vous dis-je, & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

1. MÉDECIN.

Allons, des ſiéges.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

1. MÉDECIN.

Allons, Monſieur, prenez votre place, Monſieur.

Lorſqu'ils ſont aſſis, les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le poulx.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *préſentant ſes mains.*

Votre très-humble valet. (*Voyant qu'ils lui tâtent le poulx.*) Que veut dire cela ?

1. MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui, & bois encore mieux.

1. MÉDECIN.

Tant pis ; cette grande appetition du froid & de l'humide, eſt une indication de la chaleur & de ſechereſſe qui eſt au-dedans. Dormez-vous fort.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien ſoupé.

1. MÉDECIN.

Faites-vous des ſonges ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

1. MÉDECIN.

De quelle nature ſont-ils ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle Diable de converſation eſt-ce-là.

1. MÉDECIN.

Vos déjections comment ſont-elles.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprens rien à toutes ces queſtions, & je veux plutôt boire un coup.

I. MÉDECIN.

Un peu de patience, nous allons raiſonner ſur votre affaire devant vous, & nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?

I. MÉDECIN.

Comme ainſi ſoit on ne puiſſe guérir une maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement ; & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoître, ſans en bien établir l'idée particuliere, & la veritable eſpece par ſes ſignes diagnoſtiques & prognoſtiques ; vous me permettrez, Monſieur notre ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec votre permiſſion, que notre malade ici préſent, eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſedé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque, eſpece de folie très-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous ; » conſommé dans notre art ; vous, dis-je, » qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains de » toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocon» driaque, pour la diſtinguer des deux autres ; car » le celebre Galien établit doctement à ſon ordinaire, » trois eſpeces de cette maladie, que nous nommons

» mélancolie, ainſi appellée non-ſeulement par les
» Latins ; mais encore par les Grecs ; ce qui eſt bien à
» remarquer pour notre affaire. La premiere, qui
» vient du propre vice du cerveau. La ſeconde, qui
» vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire. La
» troiſième, appellée hypocondriaque, qui eſt la
» nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie
» du bas-ventre, & de la région inférieure : mais
» particulierement de la ratte, dont la chaleur & l'in-
» flammation porte au cerveau de notre malade beau-
» coup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur
» noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions
» de la faculté princeſſe, & fait la maladie dont par
» notre raiſonnement il eſt manifeſtement atteint &
» convaincu". Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique in-conteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſi-derer ce grand ſerieux que vous voyez ; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hypocrate ; cette phyſionomie, ſes yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire & velue, leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédant du vice des hypocondres ; laquelle maladie, par laps de tems naturaliſée, envieillie, habituée, & ayant par droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer, ou en manie, ou en phrénſie, ou en apoplexie, ou même en fine phrénéſie & fureur. Tous ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connue eſt à demi guerie, car *ignoti nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monſieur. Premierement, pour remédier à cette pletore obturante, & à cette cachoni-

nie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit phlébotomiſé liberalement ; c'eſt-à-dire que les ſaignées ſoient fréquentes & plantureuſes : En premier lieu de la baſilique, puis de-la cephalique, & même ſi le mal eſt opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture ſoit large, afin que le gros ſang puiſſe ſortir ; & en même tems, de le purger, déſopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables ; c'eſt-à-dire par cholagogues, melanogogues, *& cætera* : & comme la véritable ſource de tout le mal, eſt ou une humeur craſſe & féculente, ou une vapeur noire & groſſiere qui obſcurcit, infecte & ſalit les eſprits animaux ; il eſt à propos enſuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur craſſe, & éclaircir par le lait-clair la noirceur de cette vapeur ; mais avant toute choſe, je trouve qu'il eſt bon de le réjouir par agréables converſations, chants & inſtrumens de Muſique, à quoi il n'y a pas d'inconvenient de joindre des Danſeurs, afin que leurs mouvemens, diſpoſitions & agilité puiſſent exciter & réveiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang, d'où procede la maladie. Voila les remedes que j'imagine, auſquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monſieur notre maître & ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumiere & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſe dans notre Art. *Dixi.*

2. MÉDECIN.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire, vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les

ſimptômes & les cauſes de la maladie de Monſieur, le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement connu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour le diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie, & il ne me reſte rien ici, que de feliciter Monſieur, d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez ſi judicieuſement propoſez; je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *Numero Deus impari gaudet*: de prendre de lait-clair avant le bain; de lui compoſer un fronteau, où il entre du ſel; le ſel eſt le ſymbole de la ſageſſe, de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténebres de ſes eſprits. *Album eſt diſgregativum viſus*, & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remedes, Monſieur, qui ſont les vôtres, reuſſiſſent au malade ſelon notre intention.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une Comédie?

1. MÉDECIN.

Non, Monſieur, nous ne jouons point.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci? & que voulez-vous dire avec votre galimatias & vos ſottiſes?

1. MÉDECIN.

Bon, dire des injures. Voila un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal, & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis ici?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

1. MÉDECIN.

Autre diagnoſtique, La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'ici.

1. MÉDECIN.

Autre encore; l'inquiétude de changer de place.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

1. MÉDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Me guerir.

1. MÉDECIN.

Oui.

Mr. DE POUCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade.

1. MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent point ſon mal.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

1. MÉDECIN.

Nous ſavons mieux que vous, comment vous vous portez; & nous ſommes Médecins, qui voyons clair dans votre conſtitution.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous & je me moque de la Médecine.

1. MÉDICIN.

Hon, hon, voici un homme plus fou que nous ne penſons.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remedes, & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

1. MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé. Allons, procedons à la curation & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflâmer.

SCENE IX.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *ſeul.*

QUE Diable eſt cela ? Les gens de ce pays-ci ſont-ils Inſenſés ? Je n'ai jamais rien vu de tel & je n'y comprens rien.

SCENE X.

DEUX MUSICIENS *Italiens, en Médecins croteſques, ſuivis de* HUIT MATASSINS, *chantent ces paroles ſoûtenues de la Symphonie d'un mélange d'inſtrumens.*

Les deux Muſiciens.

BON di, bon di, bon di,
Non vi laſciate uccidere
D'al dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico.

Sol per guarirvi
Siamo venunti qui
Bon di, bon di, bon di.

1. *Muſicien.*

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è diſparato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. *Muſicien.*

Sû, cantate, ballate, ridete
Et ſe far meglio volete,
Quando ſentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un po po di tabac.
Alegramente Monſu Pourceaugnac.

SCENE XI.

Mr. DE POURCEAUGNAC, L'APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

MONSIEUR, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Comment ? je n'ai que faire de cela.

L'APOTICAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, que de bruit?

L'APOTICAIRE.

Prenez le, Monsieur, prenez-le. Il ne vous fera point de mal, il vous ne fera point de mal.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah.

L'APOTICAIRE.

C'eſt un petit Cliſtere, un petit Cliſtere, benin, benin; il eſt benin, benin, là prenez, prenez, Monſieur; c'eſt pour deſterger, pour deſterger, deſterger.....

Les deux Muſiciens accompagnés des Mataſſins & des Inſtrumens, danſent à l'entour de Monſieur de Pourceaugnac, & s'arrêtant devant lui chantent:

Piglia-lo ſû
Signor Monſu,
Piglia-lo, pigliâ-lo, pigliâ-lo ſû,
Che non ti fara male;
Piglia-lo ſû queſto ſerviciale,
Piglia-lo ſu
Signor Monſu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo, ſû.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *fuyant.*

Allez-vous-en au diable.

L'Apoticaire, les deux Muſiciens, & les Mataſſins le ſuivent, tous une Seringue à la main.

Monſieur de Pourceaugnac revient ſur le Théatre pourſuivie par tous ſes gens qui tous ont la Seringue en

SBRIGANI.

Non vraiment, qu'eſt-ce que c'eſt.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être regalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

Mr. DE POURCEAUGN-AC.

Je vous laiſſe entre les mains Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le poulx. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jeuſnes. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta : Ta, ra, ta, ta. *Allegramente Monſu Pourceaugnac.* Apoticaire. Lavement. Prenez, Monſieur, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin ; benin. C'eſt pour déterger, déterger, déterger. *Piglia-lo ſù, Signor, Monſu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo ſù.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute, ils étoient une douzaine de poſſedés après mes chauſſes ; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pates.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SBRIGANI, PREMIER MEDECIN.

1. MÉDECIN.

IL a forcé tous les obſtacles que j'avois mis : & s'eſt dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemie de ſoi-même, que de fuir des remedes auſſi ſalutaires que les vôtres.

1. MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

1. MÉDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes, qu'il vous fait perdre.

1. MÉDECIN.

Non, Monſieur, nous ne jouons point.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci? & que voulez-vous dire avec votre galimatias & vos ſottiſes?

1. MÉDECIN.

Bon, dire des injures. Voila un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal, & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis ici?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

1. MÉDECIN.

Autre diagnoſtique, La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'ici.

1. MÉDECIN.

Autre encore; l'inquiétude de changer de place.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire; & que me voulez-vous?

1. MÉDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Me guerir.

1. MÉDECIN.

Oui.

Mr. DE POUCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade.

1. MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent point ſon mal.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

1. MÉDECIN.

Nous ſavons mieux que vous, comment vous vous portez; & nous ſommes Médecins, qui voyons clair dans votre conſtitution.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous & je me moque de la Médecine.

1. MÉDICIN.

Hon, hon, voici un homme plus fou que nous ne penſons.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remedes, & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

1. MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé. Allons, procedons à la curation & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflâmer.

SCENE IX.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *ſeul.*

QUE Diable eſt cela ? Les gens de ce pays-ci ſont-ils inſenſés ? Je n'ai jamais rien vu de tel & je n'y comprens rien.

SCENE X.

DEUX MUSICIENS *Italiens, en Médecins croteſques, ſuivis de* HUIT MATASSINS, *chantent ces paroles ſoutenues de la Symphonie d'un mélange d'inſtrumens.*

Les deux Muſiciens.

BON di, bon di, bon di,
Non vi laſciate uccidere
D'al dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico.

Sol per guarirvi
Siamo venunti qui
Bon di, bon di, bon di.

1. *Muſicien.*

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è diſparato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. *Muſicien.*

Sû, cantate, ballate, ridete
Et ſe far meglio volete;
Quando ſentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un po po di tabac.
Alegramente Monſu Pourceaugnac.

SCENE XI.

Mr. DE POURCEAUGNAC, L'APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

MONSIEUR, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Comment ? je n'ai que faire de cela.

L'APOTICAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, que de bruit ?

L'APOTICAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le. Il ne vous fera point de mal, il vous ne fera point de mal.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah.

L'APOTICAIRE.

C'eſt un petit Cliſtere, un petit Cliſtere, benin, benin; il eſt benin, benin, là prenez, prenez, Monſieur; c'eſt pour deſterger, pour deſterger, deſterger.....

Les deux Muſiciens accompagnés des Mataſſins & des Inſtrumens, danſent à l'entour de Monſieur de Pourceaugnac, & s'arrêtant devant lui chantent:

Piglia-lo ſû
Signor Monſu,
Piglia-lo, pigliâ-lo, pigliâ-lo ſû,
Che non ti fara male;
Piglia-lo ſû queſto ſerviziale,
Piglia-lo ſu
Signor Monſu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo, ſû.

Mr. DE POURCEAUGNAC, *fuyant.*

Allez-vous-en au diable.

L'Apoticaire, les deux Muſiciens, & les Mataſſins le ſuivent, tous une Seringue à la main.

Monſieur de Pourceaugnac revient ſur le Théatre pourſuivie par tous ſes gens qui tous ont la Seringue en

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt un ſotte, qui ne ſçait pas les choſes.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous lui plaiſons !

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer.

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me mariez avec Monſieur.

ORONTE.

Jamais ; & tu ne ſeras point pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puis que vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble en dépit tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, notre beau-pere prétendu, ne vous fi-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SBRIGANI, PREMIER MEDECIN.

1. MÉDECIN.

IL a forcé tous les obſtacles que j'avois mis : & s'eſt dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemie de ſoi-même, que de fuir des remedes auſſi ſalutaires que les vôtres.

1. MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

1. MÉDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes, qu'il vous fait perdre.

1. MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétens le guérir en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes remedes, & je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, comme deſerteur de la Médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon, vos remedes étoient un coup ſûr & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

1. MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte, aſſurément, dont il vient épouſer la fille, & qui ne ſçachant rien de l'infirmité de ſon gendre futur, voudra peut-être ſe hâter de conclure le mariage.

1. MÉDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

1. MÉDECIN.

Il eſt hypotequé à mes conſultations; & un malade ne ſe moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous; & ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez penſé tout votre ſaoul.

1. MÉDECIN.

Laiſſez-moi faire.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

Je vais de mon côté dreſſer une autre batterie, & le beau-pere eſt auſſi dupe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, 1. MÉDECIN.

1. MÉDECIN.

VOUS avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

ORONTE.

Oui, je l'attens de Limoges, & il devoit être arrivé.

1. MÉDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en fuit de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défens, de la part de la Médecine, de proceder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye duement préparé pour cela, & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc

1. MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade. Sa maladie, qu'on m'a donné à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre

mes effets ; & je vous déclare que je ne prétens point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, & ſubi les remedes que je lui ai ordonner.

ORONTE.

Il a quelque mal ?

I. MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît ?

I. MÉDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Eſt-ce quelque mal.... ?

I. MÉDECIN.

Les Médecins ſont obligés au ſecret. Il ſuffit que je vous ordonne, à vous, à votre fille, de ne point célebrer, ſans mon conſentement, vos nôces avec lui, ſur peine d'encourir la diſgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, ſi cela eſt de faire ce mariage.

I. MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il eſt obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

1. MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par Arrêt à ſe faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y conſens.

1. MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guériſſe.

ORONTE.

Je le veux bien.

1. MÉDECIN.

Et ſi je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & je vous guérirai au lieu de lui.

ORONTE.

Je me porte bien.

1. MÉDECIN.

Il n'importe, il me faut un malade, & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne ſera pas moi. Voyez un peu la belle raiſon.

SCENE III.

SBRIGANI, *en Marchand Flamand,* ORONTE.

SBRIGANI.

MONTSIR, avec le foſtre permiſſion, je ſuiſſe un Trancher Marchand Flamane, qui ſoudroit bienne ſous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monſieur?

SBRIGANI.

Mettez le ſotre chapeau ſur le tête, Montſir, ſi ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monſieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montſir, ſi vous le mettez pas le chapeau ſur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur.

SBRIGANI.

Vous connoître point en ſti fille un certe Montſir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſt-ile, Monſir, ſi ve plait ?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous demande, Monſir, s'il eſt un homme riche, qui a du bienne.

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Monſir.

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en ſuis aiſe beaucoup, Monſir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela.

SBRIGANI.

L'eſt, Monſir, pour un petit raiſonne de conſequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi ?

SBRIGANI.

L'eſt, Monſir, que ſti Monſir Oronte donne ſon fille en Mariage à un certe Monſir de Pourceaugnac.

ORONTE.

Hé bien ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des petits fils de putains.

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nou fios pas dins la darniere confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & deferma l'oreillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperas pas, infame, yeu te boli ſeguy per tout, & te reproucha ton crime juſquos a tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt peniat, coqui, te boli fairé peniat.

NÉRINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain? Tu ne te ſauveras mie de mes patres, & en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je fis ta femme, & je te peindre.

Les Enfans tous enſemble.

Mon Papa, mon Papa, mon Papa.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours, où fuirai-je, je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE IX.

SCENE IX.

SBRIGANI, *ſeul.*

JE conduis de l'œil toutes choſes, & tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCENE X.

Mr. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

AH, je ſuis aſſommé! Quelle peine, quelle maudite ville! Aſſaſſiné de tous côtés.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, eſt-il encore arrivé quelque choſe?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des levemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouïneuſes me ſont venu accuſer de les avoir épouſé toutes deux, & me menacent de la Juſtice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire, & la juſtice en ce pays-cy eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Oui: mais quand il y auroit information, Ajournement, Decret & Jugement obtenu par ſurpriſe, Defaut & Contumace, j'ai la voye de conflit de Juriſdiction pour temporiſer & venir aux moyens de nullité qui ſeront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monſieur, que vous êtes du métier.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Moi? point du tout, je ſuis un Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez étu-dié la Pratique.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Point, ce n'eſt que le ſens commun qui me faît juger que je ſerai toujours reçu à mes faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſçauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un recolement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent ſans que je les ſçache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du droit & de l'ordre de la Juſtice : mais non pas à ſçavoir les vrais termes de la chicane.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les Romans.

SBRIGANI.

Ah, fort bien.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & je vais vous conduire chez deux hommes fort habiles : mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniere de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour de la muſique tout ce qu'ils vous diront.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me diſent ce que je veux ſçavoir.

SCENE XI.

SBRIGANI, Mr. DE POURCEAUGNAC, DEUX AVOCATS, *Muſiciens, dont l'un parle fort lentement, & l'autre fort vîte, accompagnés de deux* PROCUREURS, *& de deux* SERGENS.

L'AVOCAT, *traînant ſes paroles.*

LA Poligamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

L'AVOCAT, *bredouillent.*

Votre fait
Eſt clair & net.
Et tout le droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit
Si vous conſultez nos Auteurs,
Légiſſateurs & Gloſſateurs,
Juſtinian, Papinian,
Ulpian, Tribonian.
Fernand, Rebuffe, Jean Imole.
Paul Caſtre, Julian, Barthole.

Jaſon, Alciat & Cujas,
Ce grand homme ſi capable.
La Poligamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

Tous les Peuples policés,
Et bien ſenſés;
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugais, Eſpagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent Loi ſemblable,
Et l'affaire eſt ſans embarras.
La Poligamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

Monſieur de Pourceaugnac les bat. Deux Pi reurs & deux Sergens danſent une entrée, qui l'Acte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI, les choſes s'acheminent où nous voulons ; & comme ſes lumieres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la Juſtice de ce pays, & des apprêts qu'on faiſoit déja pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite ; & pour ſe derober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la Ville, il s'eſt reſolu à ſe déguiſer, & le déguiſement qu'il a pris eſt l'habit d'une femme.

ÉRASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la Comédie ; & tandis que je jouerai mes Scènes avec lui, allez-vous-en : *Il lui parle à l'oreille*, vous entendez bien ?

ÉRASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurois mis où je veux. . . .

ÉRASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi. . .

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Damoiſelle, allez vîte, qu'il ne nous voye enſemble.

SCENE II.

Mr. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

POUR moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître, & vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne; qu'en ce pays-ci les formes de la Juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déja dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis il lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une Juſtice bien injuſte.

SBRIGANI.

Elle eſt ſévère comme tous les diables, particulierement ſur ces ſortes de crimes.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent.

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; & puis ils ont en cette Ville une haîne effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne ſont point plus ravis que de voir pendre un Limoſin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que les Limoſins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du mérite des autres Villes. Pour moi, je vous avoue que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à être pendu.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il eſt fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu, & qu'une preuve comme celle-là ſeroit tort à nos titres de Nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon, on vous conteſteroit après cela le titre d'Écuyer. Au reſte, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage, & toutes les manieres d'une perſonne de qualité.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſez-moi, faire j'ai vu des perſonnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. Bon.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carroſſe ; où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe ? mon Dieu, qu'on eſt miſérable d'avoir des gens comme cela ! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carroſſe ?

SBRIGANI.

Fort bien.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Hola ho, cocher, petit laquais. Ah petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! petit laquais, petit laquais ? où eſt-ce donc qu'eſt ce petit laquais ? ce petit laquais ne ſe trouvera-t-il point ? ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Eſt-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde.

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveilles ! mais je remarque une choſe ; cette coëffe eſt un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaiſſe pour vous mieux cacher le viſage, en cas de quelque rencontre.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je ſuis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

SCENE III.

DEUX SUISSES, Mr. DE POURCEAUGNAC.

1. SUISSE.

ALLONS, dépêchons, Camarade, ly faut allair vous deux nous à la Crève pour regarter un peu chouſticier ſti Monſir de Porcegnac, qui l'a été contané par Ortonnance à l'être pendu par ſon cou.

2. SUISSE.

Ly faut nous louer une fenêtre pour ſoir ſti Chouſtice.

1. SUISSE.

Ly diſent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve, pour ly accrocher ſti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly ſira, mon foi, un grand plaiſir d'y regarter pendre ſti Limoſin.

1. SUISSE.

Oui, te ly voir gambiller les pieds en haut teſant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly eſt un playçan o le ; oui : ly diſent que s'être marié trois fois.

1. SUISSE.

Si tiable ly vouloit trois femmes à ly tout ſ ly eſt bien aſſez t'une.

2. SUISSE.

Ah pont chour, Mameſelle.

1. SUISSE.

Que faire ſous-là tout ſeul ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes gens, Meſſieurs.

2. SUISSE.

Ly eſt belle par mon foi.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meſſieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mameſelle, fouloir finir réchouir fous Creve, nous faire voir à fous un petit pendon bien choli.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rens grace.

2. SUISSE.

L'eſt un Gentilhomme Limoſin, qui ſera pe chantiment à un grand potence.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

2. SUISSE.

Ly eſt là un petit teton qui l'eſt trôle.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair bien afec fous?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, c'en eſt trop, & ſes ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laiſſe-toi, l'eſt moi qui le veut couchair afec elle pour mon piſtole.

1. SUISSE.

Moi ne fouloir pas laiſſer.

2. SUISSE.

Moi li fouloir, moi.

1. SUISSE.

Ils le tirent avec violence.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi l'afoir menti.

1. SUISSE.

Parti, toi l'afoir menti toi-même.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, à la force.

1. SUISSE.

Sti tiable ly vouloit trois femmes à ly tout ſeul ; ly eſt bien aſſez t'une.

2. SUISSE.

Ah pont chour, Mameſelle.

1. SUISSE.

Que faire fous-là tout ſeul ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes gehs, Meſſieurs.

2. SUISSE.

Ly eſt belle par mon foi.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meſſieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mameſelle, fouloir finir réchouir fous à la Creve, nous faire voir à fous un petit pendement bien choli.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rens grace.

2. SUISSE.

L'eſt un Gentilhomme Limoſin, qui ſera pendu chantiment à un grand potence.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

1. SUISSE.

Ly eſt là un petit teton qui l'eſt trôle.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair bien afec fous?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, c'en eſt trop, & ſes ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laiſſe-toi, l'eſt moi qui le veut couchair afec elle pour mon piſtole.

1. SUISSE.

Moi ne fouloir pas laiſſer.

2. SUISSE.

Moi li fouloir, moi.

1. SUISSE.

Ils le tirent avec violence.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi l'afoir menti.

1. SUISSE.

Parti, toi l'afoir menti toi-même.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, à la force.

SCENE IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, 1 & 2. SUISSES, Mr. DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT.

QU'EST-ce? quelle violence eſt-ce-là? & que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on ſorte de là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon?

1. SUISSE.

Parti pon, toi ne l'aſoir point.

2. SUISSE.

Parti pon auſſi, toi ne l'aſoir point encore.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis bien obligée, Monſieur, de m'avoir délivrée de ces inſolens.

L'EXEMPT.

Ouai, voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'eſt-ce que cela veut dire....

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſçais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites vous cela ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose, & je vous arrête prisonnier.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Eh, Monsieur, de grace.

L'EXEMPT.

Non, non, à votre mine, & à vos discours, il faut que vous soyez Monsieur de Pourceaugnac, que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte, & vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Hélas.

SCENE V.

L'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

AH! Ciel, que veut dire cela ?

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI.

Eh, Monſieur, pour l'amour de moi; vous ſçavez que nous ſommes amis il y a longtems; je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement; n'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles?

L'EXEMPT, *à ſes Archers.*

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI, *à Mr. de Pourceaugnac.*

Il faut lui donner de l'argent, pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah, maudite Ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre eſt trop exprès.

SBRIGANI.

Mon Dieu, attendez. (*à M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaiſir, quand vous ſeriez pendu.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que je m'enfuye avec lui ; car il n'y auroit point ici de ſûreté pour moi. Laiſſez-le moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand ſoin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de ſûreté.

Mr. DE POURCEAUGNAC.

Adieu. Voilà le ſeul honnête homme que j'ai trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps ? je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déja bien loin. Que le Ciel te conduiſe ! par ma foi, voilà une grande dupe. Mais voici....

SCENE VI.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

AH, quelle étrange avanture! quelle fâcheuſe nouvelle pour un pere! pauvre Oronte, que je te plains? que diras-tu? & de quelle façon pourras-tu ſupporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'eſt-ce? quel malheur me preſages-tu?

SBRIGANI.

Ah, Monſieur, ce perfide de Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac vous enleve votre fille.

ORONTE.

Il m'enleve ma fille.

SBRIGANI.

Oui, elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un Caractere pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la Juſtice. Des Archers après eux.

SCENE VII.

ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

ÉRASTE.

ALLONS, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere.

Tenez, Monſieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit, non pas pour l'amour d'elle; mais pour votre ſeule conſidération: car après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer, & me guérir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

JULIE.

Ah! infâme que tu es.

ÉRASTE.

Comment? me traîter de la ſorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données. Je ne vous blâme point de vous être ſoumiſe aux volontés de Monſieur votre pere; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait, & je ne me plains point de lui de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On lui a fait accroire que cet autre eſt plus riche que moi de quatre ou cinq mille Écus; & quatre ou cinq mille Écus eſt un denier conſidérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole: mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer d'abord enflamer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement ſans le conſentement de Monſieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'eſt un choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien oui, j'ai conçû de l'amour pour lui; & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoique vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous. Vous êtes une impertinente, & je ſçais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont ſans doute des pièces qu'on lui fait, & c'eſt peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE.

Moi, je ſerois capable de cela ?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous êtes une ſotte.

ÉRASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de detourner ce mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre pere; & je n'ai pû ſouffrir qu'un honnête homme comme lui fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, Seigneur Éraſte, infiniment obligé.

ÉRASTE.

Adieu, Monſieur, j'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance: j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de vénération où

votre perſonne m'oblige ; & ſi je n'ai pû être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Éraſte, votre procedé me touche l'ame, & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux moi tout-à-l'heure que tu prennes le Seigneur Éraſte. Ça la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ÉRASTE.

Non, non, Monſieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéir, & je ſçais me montrer le maître.

ÉRASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? & voulez-vous que je poſſede un corps, dont un autre poſſede le cœur

ORONTE.

C'eſt un ſortilége qu'il lui a donné, & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez moi votre main. Allons.

JULIE.

ORONTE.

Ah, que de bruit ? ça, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah.

ÉRASTE.

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'eſt que de Monſieur votre pere dont je ſuis amoureux, & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé, & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrat.

ÉRASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la faiſon, & faire entrer les Maſques que le bruit des nôces de Monſieur de Pourceaugnac a attiré ici de tous les endroits de la Ville.

SCÈNE VIII, & DERNIÈRE.

PLUSIEURS MASQUES *de toutes les manieres, dont les uns occupent pluſieurs Balcons, & les autres ſont dans la Place, qui par pluſieurs Chanſons & diverſes Danſes & Jeux, cherchent à ſe donner des plaiſirs innocens.*

UNE ÉGYPTIENNE.

SORTEZ, ſortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & triſteſſe,

Venez, venez ris & jeux,
Plaiſirs, amour & tendreſſe,
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

Chœur des Muſiciens.

Ne ſongeons qu'à nous rejouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me ſuivre tous ici
Votre ardeur eſt non commune,
Et vous êtes en ſouci
De votre bonne fortune;
Soyez toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

UN ÉGYPTIEN.

Aimons juſques au trépas,
La raiſon nous y convie:
Hélas! ſi l'on n'aimoit pas
Que ſeroit-ce de la vie?
Ah! perdons plutôt le jour,
Que de perdre notre amour.

(*Tous deux en Dialogue.*)

L'ÉGYPTIEN.

Les biens.

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire.

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs

L'ÉGYPTIENNE.

Les Sceptres qui ſont tant d'envie.

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'eſt rien . ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'eſt point , ſans l'amour , de plaiſir dans la vie.

(*Tous deux enſemble.*)

Soyons toujours amoureux ,
C'eſt le moyen d'être heureux.

Le petit Chœur chante après ces deux derniers Vers:

Sus , ſus , chantons tous enſemble ,
Danſons , ſautons , jouons-nous.

Un Muſicien ſeul habillé en Noble Vénitien.

Lorſque pour rire on s'aſſemble ,
Les plus ſages , ce me ſemble ,
Sont ceux qui ſont les plus foux.

(*Tous enſemble.*)

Ne ſongeons qu'à nous réjouir ,
La grande affaire eſt le plaiſir.

Entrée de Ballet compoſée de deux Vieilles , deux Scaramouches , deux Pantalons , deux Docteurs , & deux Arlequins.

F I N.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE

En un Acte, en Proſe,

Jean Baptiste Poquelin

PAR M. MOLIERE:

Repréſentée pour la premiere fois à Paris ſur le Théâtre du petit Bourbon, le 18 *Novembre* 1659.

PRÉFACE.

C'EST une choſe étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de ſi injuſte, & je pardonnerois toute autre violence, plutôt que celle-là.

Ce n'eſt pas que je veuille faire ici l'Auteur modeſte, & mépriſer par honneur ma Comédie. J'offenſerois mal-à-propos tout Paris, ſi je l'accuſois d'avoir pu applaudir à une ſottiſe. Comme le public eſt le Juge abſolu de ces ſortes d'Ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir ; & quand j'aurois eu la plus mauvaiſe opinion du monde de mes Précieuſes Ridicules *avant leur repréſentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque choſe, puiſque tant de gens enſemble en ont dit du bien : mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées dépendent de l'action & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, & je trouvois que le ſuccès qu'elles avoient eu dans la repréſentation étoit aſſez beau pour en demeurer là. J'avois réſolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le Proverbe ; & je ne voulois pas qu'elles ſautaſſent du Théâtre de Bourbon dans la Galerie du Pa-*

lais. Cependant je n'ai pu l'éviter, & je ſuis tombé dans la diſgrace de voir une copie dérobée de ma Piéce entre les mains des Libraires, accompagnée d'un Privilége obtenu par ſurpriſe. J'ai eu beau crier : O tems ! ô mœurs ! on m'a fait voir une néceſſité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; & le dernier mal eſt encore pis que le premier. Il faut donc ſe laiſſer aller à la deſtinée, & conſentir à une choſe qu'on ne laiſſeroit pas de faire ſans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un Livre à mettre au jour ! & qu'un Auteur eſt neuf la premiere fois qu'on l'imprime ! Encore ſi l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pu mieux ſonger à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que Meſſieurs les Auteurs, à préſent mes confreres, ont coutume de prendre en ſemblables occaſions. Outre quelque grand Seigneur, que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon Ouvrage, & dont j'aurois tenté la libéralité par une Epitre dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle & docte Préface ; & je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de ſavant ſur la Tragédie & la Comédie ; l'Etymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reſte. J'aurois parlé auſſi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma Piéce, ne m'auroient pas refuſé ou des vers François, ou des vers La-

tins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec, & l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec eſt d'une merveilleuſe efficace à la tête d'un Livre. Mais on me met au jour ſans me donner le loiſir de me reconnoître, & je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots, pour juſtifier mes intentions ſur le ſujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle ſe tient par-tout dans les bornes de la ſatyre honnête & permiſe: que les plus excellentes choſes ſont ſujettes à être copiées par de mauvais Singes, qui méritent à être bernés: que ces vicieuſes imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matiere de la Comédie, & que, par la même raiſon, les véritables Savans & les vrais Braves, ne ſe ſont point encore aviſés de s'offenſer du Docteur de la Comédie & du Capitan, non plus que les Juges, les Princes & les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre ſur le Théâtre, faire ridiculement le Juge, le Prince ou le Roi: auſſi les véritables Précieuſes auroient tort de ſe piquer lorſqu'on joue les Ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laiſſe pas le tems de reſpirer, & Monſieur de Luynes veut m'aller relier de ce pas. A la bonne heure, puiſque Dieu l'a voulu.

PERSONNAGES.

LA GRANGE, } *Amans rebutés.*
DU CROISI, }

GORGIBUS, bon Bourgeois.

MAGDELON, fille de Gorgibus, } *Précieuſes ridicules.*
CATHOS, Niéce de Gorgibus, }

MAROTTE, Servante des Précieuſes Ridicules.

ALMANZOR, Laquais des Précieuſes Ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, Valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, Valet de du Croiſi.

DEUX PORTEURS de Chaiſe.

VOISINES.

VIOLONS.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.

SEigneur la Grange.

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISI.

Regardez-moi un peu ſans rire.

LA GRANGE.

Eh bien!

DU CROISI.

Que dites-vous de notre viſite? en êtes-vous fort ſatisfait?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous ſujet de l'être tous deux?

DU CROISI.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi je vous avoue que j'en ſuis tout ſcandaliſé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux Pecques Provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu ſe réſoudre a nous faire donner des ſiéges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant ſe frotter les yeux, & demander tant de fois quelle heure eſt-il ? Ont-elles répondu que oui & non à tout ce que nous avons pu leur dire ? & ne m'avouerez-vous pas enfin, que quand nous aurions été les dernieres perſonnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISI.

Il me ſemble que vous prenez la choſe fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends ; & de telle façon, que je veux me venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriſer. L'air précieux n'a pas ſeulement infecté Paris, il s'eſt auſſi répandu dans les Provinces, & nos Donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'eſt un ambigu de Précieuſe &. de Coquette que leur perſonne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; & ſi vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une piéce, qui leur fera voir leur ſottiſe, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

Et comment, encore ?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Maſcarille, qui paſſe, au ſentiment de beaucoup de gens, pour une maniere de bel-eſprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-eſprit, maintenant. C'eſt un extravagant, qui s'eſt mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il ſe pique ordinairement de galanterie & de vers, & dédaigne les autres valets juſqu'à les appeller brutaux.

DU CROISI.

Eh bien! qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? il faut... mais ſortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

EH bien! vous avez vu ma niéce & ma fille, les affaires iront-elles bien? quel eſt le réſultat de cette viſite?

LA GRANGE.

C'eſt une choſe que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'eſt que nous vous rendons graces de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles ſerviteurs.

GORGIBUS.

Ouais, il ſemble qu'ils ſortent mal ſatisfaits d'ici; d'où pourroit venir leur mécontentement? il faut ſavoir un peu ce que c'eſt. Hola.

SCENE III.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE.

QUE desirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos Maitresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les levres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par-tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins; & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de moutons qu'elles employent.

SCENE IV.

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL eſt bien néceſſaire, vraiment, de faire tant de dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Meſſieurs, que je les vois ſortir avec tant de froideur. Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je vous voulois donner pour maris?

MAGDELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous faſſions du procédé irrégulier de ces gens-là.

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommoder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MAGDELON.

La belle galanterie que la leur! quoi! débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'il débutent, par le concubinage? n'eſt-ce pas un procédé, dont vous avez ſujet de vous louer toutes deux, auſſi-bien que moi? eſt-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de leurs intentions?

MAGDELON.

Ah! mon pere! ce que vous dites-là eſt du der-

nier Bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la ſorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire, ni d'air, ni de chanſon. Je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, & que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MAGDELON.

Mon Dieu! que ſi tout le monde vous reſſembloit, un Roman ſeroit bientôt fini: la belle choſe que ce ſeroit, ſi d'abord Cyrus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie.

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MAGDELON.

Mon pere, voilà ma voiſine, qui vous dira, auſſi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un Amant pour être agréable, ſache débiter les beaux ſentimens, pouſſer le doux, le tendre, & le paſſionné, & que ſa recherche ſoit dans les formes. Premierement, il doit voir au Temple ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la perſonne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle, par un parent ou un ami, & ſortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems ſa paſſion à l'objet aimé, & cependant lui rend pluſieurs viſites; où l'on ne manque jamais de mettre ſur le tapis une queſtion galante, qui exerce les eſprits de l'aſſemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui ſe doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'eſt un peu éloignée; & cette déclaration eſt ſuivie d'un prompt courroux, qui paroit à notre rougeur, & qui, pour

un tems, bannit l'Amant de notre préſence. Enſuite, il trouve moyen de nous appaiſer, de nous accoutumer inſenſiblement au diſcours de ſa paſſion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures; les Rivaux qui ſe jettent à la traverſe d'une inclination établie, les perſécutions des Peres, les jalouſies conçues ſur de fauſſes apparences, les plaintes, les déſeſpoirs, les enlevemens, & ce qui s'enſuit. Voilà comme les choſes ſe traitent dans les belles manieres; & ce ſont des regles dont, en bonne galanterie, on ne ſauroit ſe diſpenſer: mais en venir de but en blanc à l'union conjugale! ne faire l'amour qu'en faiſant le contrat du mariage! & prendre juſtement le Roman par la queue! Encore un coup, mon pere, il ne ſe peut rien de plus Marchand que ce procédé; & j'ai mal au cœur de la ſeule viſion que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? voici bien du haut ſtyle.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma couſine donne dans le vrai de la choſe. Le moyen de bien recevoir des gens qui ſont tout-à-fait incongrus en galanteries? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la Carte de Tendre; & que billets-doux, petits ſoins, billets galants & jolis Vers, ſont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur perſonne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en viſite amoureuſe avec une jambe toute unie; un chapeau déſarmé de plumes, une tête irréguliere en cheveux, & un habit qui ſouffre une indigence de rubans; mon Dieu! quels Amans ſont-ce là! quelle frugalité d'ajuſtement, & quelle ſechereſſe

de converſation ! on n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne ſont pas de la bonne faiſeuſe, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs hauts-de-chauſſes ne ſoient aſſez larges.

GORGIBUS.

Je penſe qu'elles ſont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragoin. Cathos & vous Magdelon.

MAGDELON.

Eh ! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges ? ne ſont-ce pas vos noms de Baptême ;

MAGDELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! pour moi, un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pu faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau ſtyle, de Cathos ni de Magdelon ? & ne m'avouerez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde ?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate patit furieuſement à entendre prononcer ces mots-là ; & le nom de Polixene, que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminthe, que je me ſuis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Écoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & marraines ; & pour ces Meſſieurs, dont il eſt queſtion,

je connois leurs familles & leurs biens, & je veux réſolument que vous vous diſpoſiez à les recevoir pour maris. Je me laſſe de vous avoir ſur les bras; & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop peſante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je trouve le mariage une choſe tout-à-fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſouffrir la penſée de coucher contre un homme vraiment nud?

MAGDELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faiſons que d'arriver. Laiſſez-nous faire à loiſir le tiſſu de notre Roman, & n'en preſſez point tant la concluſion.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter, elles ſont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être Maitre abſolu; & pour trancher toutes ſortes de diſcours, ou vous ſerez mariées toutes deux, avant qu'il ſoit peu, ou, ma foi, vous ſerez Religieuſes, j'en fais un bon ſerment.

SCÉNE V.

CATHOS, MAGDELON.

CATHOS.

MON Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere! que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MAGDELON.

Que veux-tu, ma chere, j'en ſuis en confuſion pour lui. J'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille; & je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui, il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde auſſi....

SCENE VI.

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

VOILA un Laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que ſon Maître vous veut venir voir.

MAGDELON.

Apprenez, ſotte, à vous énoncer moins vulgai-

rement. Dites, voilà un néceſſaire qui demande ſi vous êtes en commodité d'être viſibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la philoſophie dans le Cyre.

MAGDELON.

L'impertinente! le moyen de ſouffrir cela! & qui eſt-il le Maître de ce Laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Maſcarille.

MAGDELON.

Ah! ma chere! un Marquis. Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'eſt, ſans doute, un bel-eſprit, qui auroit ouï parler de nous.

CATHOS.

Aſſurément, ma chere.

MAGDELON.

Il faut le recevoir dans cette ſalle baſſe, plutôt qu'en notre chambre, ajuſtons un peu nos cheveux, au moins, & ſoutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſais point quelle bête c'eſt-là, il faut parler Chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes; & gardez-vous bien d'en ſalir la glace, par la communication de votre image.

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOLA, porteurs, hola. Là, là, là, là, là, là. Je penſe que ces marauds-là ont deſſein de me briſer, à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'eſt que la porte eſt étroite. Vous avez voulu auſſi que nous ſoyons entrés juſqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'expoſaſſe l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la ſaiſon pluvieuſe; & que j'allaſſe imprimer mes ſouliers en boue? allez, ôtez votre Chaiſe d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monſieur.

MASCARILLE.

Hem?

2. PORTEUR.

Je dis, Monſieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un ſoufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une perſonne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Eſt-ce ainſi qu'on paye les pauvres gens? & votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'oſent jouer à moi.

1. PORTEUR, *prenant un des bâtons de ſa Chaiſe.*

Çà, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi?

1. PORTEUR.

Je dis, que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il eſt raiſonnable.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre eſt un coquin, qui ne ſait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content; vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &c....

MASCARILLE.

Doucement; tiens, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi, quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt, pour aller au Louvre au petit coucher.

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MONSIEUR, voilà mes Maîtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MARCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE IX.

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir ſalué.*

MESDAMES, vous ſerez ſurpriſes, ſans doute, de l'audace de ma viſite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours partout après lui.

MAGDELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inſcris en faux contre vos paroles. La renommée accuſe juſte, en contant ce que vous valez, & vous allez faire pic, repic & capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAGDELON.

Votre complaiſance pouſſe un peu trop avant la libéralité de ſes louanges, & vous n'avons garde, ma couſine & moi, de donner de notre ſérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des ſiéges.

MAGDELON.

Hola, Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MAGDELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la converſation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il ſûreté ici pour moi?

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque aſſaſſinat de ma franchiſe. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire inſulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à More. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils ſe mettent ſur leur garde meurtriere? Ah! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoiſe, qu'ils ne me feront point de mal.

MAGDELON.

Ma chere, c'eſt le caractere enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'eſt un Amilcar.

MAGDELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais deſſeins, & votre cœur peut dormir en aſſurance ſur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE, *après s'être peigné & avoir ajuſté ſes Canons.*

Eh bien! Meſdames, que dites-vous de Paris?

MAGDELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit

être l'antipode de la raiſon, pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel-eſprit & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'eſt une vérité inconteſtable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu croté; mais nous avons la Chaiſe.

MAGDELON.

Il eſt vrai que la Chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la boue & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de viſites? Quel bel-eſprit eſt des vôtres?

MAGDELON.

Hélas! nous ne ſommes pas encore connues; mais nous ſommes en paſſe de l'être, & nous avons une mie particuliere, qui nous a promis d'amener ici tous ces Meſſieurs du Récueil des Piéces choiſies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés auſſi, pour être les arbitres ſouverains des belles choſes.

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne; ils me rendent tous viſite, & je puis dire que je ne me leve jamais ſans une demi-douzaine de beaux-eſprits.

MAGDELON.

MAGDELON.

Eh ! mon Dieu, nous vous ſerons obligées de la derniere obligation, ſi vous nous faites cette amitié : car enfin, il faut avoir la connoiſſance de tous ces Meſſieurs-là, ſi l'on veut être du beau monde. Ce ſont ceux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; & vous ſavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la ſeule fréquentation pour vous donner bruit de connoiſſeuſe, quand il n'y auroit rien autre choſe que cela. Mais pour moi, ce que je conſidere particulierement, c'eſt que par le moyen de ces viſites ſpirituelles, on eſt inſtruit de cent choſes qu'il faut ſavoir de néceſſité, & qui ſont de l'eſſence d'un bel-eſprit. On apprend par-là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de Proſe ou de Vers. On ſait à point nommé, un tel a compoſé la plus jolie piéce du monde ſur un tel ſujet ; une telle a faite des paroles ſur un tel air ; celui-ci a fait un Madrigal ſur une jouiſſance ; celui-là a compoſé des Stances ſur une infidélité ; Monſieur un tel écrivit hier au ſoir un Sixain à Mademoiſelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures ; un tel Auteur a fait un tel deſſein ; celui-là eſt à la troiſiéme Partie de ſon Roman ; cet autre met ſes Ouvrages ſous la Preſſe. C'eſt-là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; & ſi l'on ignore ces choſes, je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt renchérir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit, & ne ſache pas juſqu'au moindre petit Quatrain qui ſe fait chaque jour : & pour moi j'aurois toutes les

hontes du monde, s'il falloit qu'on vint a me demander ſi j'aurois vu quelque choſe de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il eſt vrai qu'il eſt honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui ſe fait; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une Académie de beaux-eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de Vers dans Paris, que vous ne ſachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en eſcrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles Ruelles de Paris, deux cens Chanſons, autant de Sonnets, quatre cens Épigrammes, & plus de mille Madrigaux, ſans compter les Énigmes & les Portraits.

MAGDELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les Portraits; je ne vois rien de ſi galant que cela.

MASCARILLE.

Les Portraits ſont difficiles, & demandent un eſprit profond. Vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les Énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit; & j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAGDELON.

Les Madrigaux ſont agréables, quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en Madrigaux toute l'Hiſtoire Romaine.

MAGDELON.

Ah! certes, cela ſera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire, au moins, ſi vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela eſt au-deſſous de ma condition; mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux Libraires, qui me perſécutent.

MAGDELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais, à propos, il faut que je vous diſe un Impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les Impromptus.

CATHOS.

L'Impromptu eſt juſtement la pierre-de-touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MAGDELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenois pas garde,
Tandis que ſans ſonger à mal je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah! mon Dieu! voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne ſent point le Pedant.

MAGDELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh! oh!* voilà qui eſt extraordinaire, *oh! oh!* Comment un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh! oh!* La ſurpriſe, *oh! oh!*

MAGDELON.

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, que dites-vous? ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MAGDELON.

Sans doute; & j'aimerois mieux avoir fait, *oh! oh!* qu'un Poëme Épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon.

MAGDELON.

Eh! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'apperçevois pas de cela; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que ſans ſonger à mal.* Tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton. *Je vous regarde;* c'eſt-à-dire, je m'amuſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous contemple. *Votre œil en tapinois.....* Que vous ſemble de ce mot, *tapinois?* n'eſt-il pas bien choiſi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette ; il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre une ſouris. *Tapinois.*

MAGDELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur ; me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter : *au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MAGDELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait deſſus.

CATHOS.

Vous avez appris la muſique ?

MASCARILLE.

Moi ? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela ſe peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſavent tout, ſans avoir jamais rien appris.

MAGDELON.

Aſſurément, ma chere.

MASCARILLE.

Écoutez, ſi vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la ſaiſon a furieuſement outragé la délicateſſe de ma voix ; mais il n'importe, c'eſt à la Cavaliere.

Il chante. *Oh ! oh ! je n'y prenois pas...*

CATHOS.

Ah ! que voilà un air qui eſt paſſionné ! Eſt-ce qu'on n'en meurt point ?

MAGDELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la penſée bien exprimée dans le chant? *au voleur*..... Et puis comme ſi l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au, au voleur.* Et tout d'un coup comme une perſonne eſſouflée, *au voleur.*

MAGDELON.

C'eſt-là ſavoir la fin des choſes, le grand fin, le fin du fin. Tout eſt merveilleux, je vous aſſure; je ſuis enthouſiaſmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement; c'eſt ſans étude.

MAGDELON.

La nature vous a traité en vraie mere paſſionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc paſſez-vous le tems?

CATHOS.

A rien du tout.

MAGDELON.

Nous avons été juſqu'ici dans un jeûne effroyable de divertiſſemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, ſi vous voulez; auſſi-bien on en doit jouer une nouvelle, que je ſerai bien-aiſe que nous voyions enſemble.

MAGDELON.

Cela n'eſt pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il

faut quand nous ſerons-là ; car je me ſuis engagé de faire valoir la Piéce, & l'Auteur m'en eſt venu prier encore ce matin. C'eſt la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les Auteurs viennent lire leurs Piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation ; & je vous laiſſe à penſer, ſi, quand nous diſons quelque choſe, le Parterre oſe nous contredire. Pour moi, j'y ſuis fort exact ; & quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui eſt beau, devant que les chandelles ſoient allumées.

MAGDELON.

Ne m'en parlez point, c'eſt un admirable lieu que Paris ; il s'y paſſe cent choſes tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque ſpirituelle qu'on puiſſe être.

CATHOS.

C'eſt aſſez, puiſque nous ſommes inſtruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut, ſur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais vous avez toujours la mine d'avoir fait quelque Comédie.

MAGDELON.

Eh ! il pourroit être quelque choſe de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai compoſé une que je veux faire repréſenter.

CATHOS.

Hé ! à quels Comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux grands Comédiens ; il n'y a qu'eux qui ſoient capables de faire valoir les

choſes ; les autres ſont des ignorans, qui récitent comme l'on parle : ils ne ſavent pas faire ronfler les Vers, & s'arrêter au bel endroit ; & le moyen de connoitre où eſt le beau Vers, ſi le Comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brou-haha.

CATHOS.

En effet, il y a maniere de faire ſentir aux Auditeurs les beautés d'un Ouvrage, & les choſes ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous ſemble de ma petite oie ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en eſt bien choiſi.

MAGDELON.

Furieuſement bien : c'eſt perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MAGDELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter, au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MAGDELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter ſi haut l'élégance de l'ajuſtement.

MASCARILLE.

Attachez un peu ſur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAGDELON.

Ils ſentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais reſpiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ?

MAGDELON.

Elle eſt tout-à-fait de qualité ; le ſublime en eſt touché délicieuſement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes ; comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un Louis d'or ? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement ſur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON.

Je vous aſſure que nous ſympathiſons vous & moi : j'ai une délicateſſe furieuſe pour tout ce que je porte ; & juſqu'à mes chauſſettes, je ne puis rien ſouffrir qui ne ſoit de la bonne ouvriere.

MASCARILLE, *s'écriant bruſquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement ; Dieu me damne, Meſdames, c'eſt fort mal en uſer ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'eſt pas honnête.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur, en même tems, m'attaquant à droit & à gauche : ah! c'eſt contre le droit des gens ; la partie n'eſt pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une maniere particuliere.

MAGDELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable! il eſt écorché depuis la tête juſqu'aux pieds.

SCENE X.

MAROTTE, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

MADAME, on demande à vous voir.

MAGDELON.

Qui?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous?

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MAGDELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous ſommes vus, & je ſuis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCENE XI.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE.

MASCARILLE.

AH! Vicomte!

JODELET, *s'embraſſant l'un l'autre.*

Ah! Marquis!

MASCARILLE.

Que je ſuis aiſe de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE.

Baiſe-moi donc encore un peu, je te prie.

MAGDELON.

Ma toute Bonne, nous commençons d'être connues, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Meſdames, agréez que je vous préſente ce Gentilhomme-ci. Sur ma parole, il eſt digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il eſt juſte de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits Seigneuriaux ſur toutes ſortes de perſonnes.

MAGDELON.

C'eſt pouſſer vos civilités juſqu'aux derniers confins de flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre Almanach, comme une journée bienheureuſe.

MAGDELON.

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choſes ? voyez-vous pas qu'il faut le ſurcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la ſorte, il ne fait que ſortir d'une maladie qui lui a rendu le viſage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce ſont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la Guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Meſdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du ſiécle ? c'eſt un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous ſavons ce que vous ſavez faire auſſi.

MASCARILLE.

Il eſt vrai que nous nous ſommes vus tous deux dans l'occaſion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faiſoit fort chaud.

MASCARILLE, *les regardant toutes deux.*

Oui, mais non pas ſi chaud qu'ici. Hay, hay, hay.

JODELET.

Notre connoiſſance s'eſt faite à l'armée ; & la premiere fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie ſur les Galeres de Malthe.

MASCARILLE.

Il eſt vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fuſſe, & je me ſouviens que je n'étois que petit Officier encore, que vous commandiez deux mille Chevaux.

JODELET.

La Guerre eſt une belle choſe ; mais, ma foi, la Cour récompenſe bien mal aujourd'hui les gens de ſervice comme nous.

MASCARILLE.

C'eſt ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAGDELON.

Je les aime auſſi : mais je veux que l'eſprit aſſaiſonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te ſouvient-il, Vicomte, de cette demi-lune, que nous emportâmes ſur les ennemis au Siége d'Arras ?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? c'étoit bien une lune toute entiere.

MASCARILLE.

Je penſe que tu as raiſon.

JODELET.

Il m'en doit bien ſouvenir, ma foi : j'y fus bleſſé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous ſentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS.

Il eſt vrai que la cicatrice eſt grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez-celui-ci : là, juſtement au derriere de la tête. Y êtes-vous ?

MAGDELON.

Oui, je ſens quelque choſe.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de Mouſquet que je reçus la derniere Campagne que j'ai faite.

JODELET.

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE, *mettant la main ſur le bouton de ſon haut-de-chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe plaie.

MAGDELON.

Il n'eſt pas néceſſaire, nous le croyons, ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables, qui font voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carroſſe?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des Portes, & leur donnerions un cadeau.

MAGDELON.

Nous ne ſaurions ſortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc des violons pour danſer.

JODELET.

Ma foi, c'eſt bien aviſé.

MAGDELON.

Pour cela nous y conſentons; mais il faut donc quelque ſurcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Hola, Champagne, Picard, Bourguignon,

Caſquaret, Baſque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au Diable ſoient tous les Laquais. Je ne penſe pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal ſervi que moi. Ces canailles me laiſſent toujours ſeul.

MAGDELON.

Almanzor, dites aux gens de Monſieur qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Meſſieurs & ces Dames d'ici près, pour peupler la ſolitude de notre bal.

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en ſemble?

MASCARILLE.

Moi, je dis, que nos libertés auront peine à ſortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges ſecouſſes, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MAGDELON.

Que tout ce qu'il dit eſt naturel! il tourne les choſes le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il eſt vrai qu'il fait une furieuſe dépenſe en eſprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un Impromptu là-deſſus.

CATHOS.

Eh! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque choſe qu'on ait fait pour nous

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant: mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poëtique,

pour la quantité de ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce là ? je fais toujours bien le premier Vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci eſt un peu trop preſſé ; je vous ferai un Impromptu à loiſir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'eſprit comme un Démon.

MAGDELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte ; dis-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vu la Comteſſe ?

JODELET.

Il y a plus de trois ſemaines que je ne lui ai rendu viſite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le Duc m'eſt venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un Cerf avec lui ?

MAGDELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCENE XII.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE.

MAGDELON.

MON Dieu, mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces Meſſieurs ont eu fantaiſie de nous donner les ames des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre aſſemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées, ſans doute.

MASCARILLE.

Ce n'eſt ici qu'un Bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les Violons ſont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monſieur, ils ſont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE, *danſant lui ſeul comme par Prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON.

Il a tout-à-fait la taille élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE, *ayant pris Magdelon.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi-bien que mes pieds. En cadence, Violons, en cadence. O quels ignorans! il n'y a pas moyen de

danſer avez eux. Le Diable vous emporte ; ne ſauriez vous jouer en meſure ? La, la, la, la, la, la, la, la ? Ferme, ô Violons de village !

JODELET, *danſant enſuite.*

Hola, ne preſſez pas ſi fort la cadence, je ne fais que ſortir de maladie.

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, MASCARILLE.

LA GRANGE.

AH, ah ! coquins, que faites-vous ici ? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *ſe ſentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en ſeroient auſſi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'eſt bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

Ils ſortent.

SCENE XIV.

MASCARILLE, JODELET, CATHOS, MAGDELON.

MAGDELON.

QUE veut donc dire ceci?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laiſſer battre de la ſorte!

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire ſemblant de rien : car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MAGDELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre préſence!

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien; ne laiſſons pas d'achever. Nous nous connoiſſons il y a long-tems; & entre amis, on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET, MAGDELON, CATHOS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

MAGDELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte, dans notre maiſon?

DU CROISI.

Comment, Meſdames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donnent le Bal?

MAGDELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais; & cela n'eſt ni beau ni honnête, de nous les débaucher, comme vous faites.

MAGDELON.

O Ciel! quelle inſolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos habits, pour vous donner dans la vûe; & ſi vous les voulez aimer, ce ſera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille ſur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquiſat & le Vicomté à bas.

DU CROISI.

Ha, ha, coquins, vous avez l'audace d'aller ſur nos briſées. Vous irez chercher autre-part dequoi vous rendre agréables aux yeux de vos Belles, je vous en aſſure.

LA GRANGE.

C'eſt trop que de nous ſupplanter, & de nous ſupplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune! quelle eſt ton inconſtance!

DU CROISI.

Vite, qu'on leur ôte juſqu'à la moindre choſe.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Meſdames, en l'état qu'ils ſont, vous pouvez continuer vos amours avec eux, tant qu'il vous plaira; nous vous laiſſerons toute ſorte de liberté pour cela, & nous vous proteſtons, Monſieur & moi, que nous ne ſerons aucunement jaloux.

CATHOS.

Ah! quelle confuſion!

MAGDELON.

Je creve de dépit.

VIOLONS, *au Marquis.*

Qu'eſt-ce donc que ceci? qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monſieur le Vicomte.

VIOLONS, *au Vicomte.*

Qui eſt-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à Monſieur le Marquis.

SCENE XVI.

GORGIBUS, MASCARILLE, MAGDELON.

GORGIBUS.

AH! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois; & je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Meſſieurs qui ſortent.

MAGDELON.

Ah! mon pere, c'eſt une piéce ſanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'eſt une piéce ſanglante; mais qui eſt un effet de votre impertinence, infames. Ils ſe ſont reſſentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je ſuis, il faut que je boive l'affront.

MAGDELON.

Ah! je jure, que nous en ſerons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, oſez-vous vous tenir ici, après votre inſolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'eſt que le monde, la moindre diſgrace nous fait mépriſer de ceux qui nous chériſſoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre-part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y conſidere point la vertu toute nue.

Ils ſortent tous deux.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS.

MONSIEUR, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.*

Oui, oui, je vais vous contenter, & voilà monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne ſais qui me tient que je ne vous faſſe autant; nous allons ſervir de fable & de fée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cher, vilaines; allez vous cacher pour jam Et vous qui êtes cauſe de leur folie, ſottes b leveſées, pernicieux amuſement des eſprits oiſi Romans, Vers, Chanſons, Sonnets & Sonnette puiſſiez-vous être à tous les Diables.

FIN.

La Chaussée, Pierre Claude Nivelle

LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Repréſentée pour la prémiere fois au Théatre François, au mois de Janvier 1735.

ACTEURS.

CONSTANCE.

D'URVAL, époux de Conſtance.

SOPHIE, niéce d'Argant.

DAMON, ami de d'Urval, Amant de Sophie.

ARGANT, pere de Conſtance.

CLITANDRE, } Marquis.
DAMIS, }

FLORINE, Suivante de Conſtance.

HENRY, Valet-de-Chambre de d'Urval.

La Scéne eſt au Château de d'Urval.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

AH ! Conſtance, eſt-ce à vous à prendre ma défenſe ?
Et celle de l'hymen, vous ?...

CONSTANCE.

Ce doute m'offenſe ;

Vous me connoiſſez peu, ſi vous me ſoupçonnez
De penſer autrement.

DAMON.

[*à part.*] Madame, pardonnez...;
Épouſe vertueuſe autant qu'infortunée!

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'eſt pour votre hyménée;
Damon, ſoyez-en ſûr; croyez qu'il m'eſt bien doux
De ſervir un ami ſi cher à mon époux.

DAMON.

C'eſt l'étroite amitié dont votre époux m'honore,
Qui me perd dans l'eſprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi, votre liaiſon?...

DAMON.

M'expoſe à ſon courroux.
Tout le monde n'eſt pas auſſi juſte que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injuſtice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend juſtice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'alarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ſes charmes,
On ſe trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen eſt un engagement,
Dont ſon ſexe eſt toujours l'innocente victime:
Tel eſt ſon ſentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne ſais quel exemple, ou plûtôt quelle erreur
Autoriſe encor plus ſon injuſte terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcuſable?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend reſponſable:
Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monſieur, elle ſe trompe, & nous offenſe tous

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE.

Damon, il n'en eſt rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croye.

CONSTANCE.

Briſons là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conſeils aura peut-être égard;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'eſt en vous que j'eſpere;
Vous ſavez que ſon ſort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attens Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je ſuis confus....

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée & de langage.
Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON *à part en ſortant.*

Quelle épouſe peut rendre un époux plus heureux!
Que d'Urval devroit bien y borner tous ſes vœux!

SCENE II.

CONSTANCE *ſeule.*

FAut-il que mon époux ne faſſe aucun uſage
Des conſeils d'un ami ſi fidéle & ſi ſage!
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?....
Oui, je dois m'impoſer cette loi rigoureuſe;
Le devoir d'une épouſe eſt de paroître heureuſe.

L'éclat ne ſerviroit encor qu'à me trahir,
D'un ingrat qui m'eſt cher je me ferois haïr;
Du moins, n'ajoutons pas ce ſupplice à ma peine,
Son inconſtance eſt moins affreuſe que ſa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

VOus m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroiſſez ému?

ARGANT.

Je ſuis même en colere.
Je ſors de chez Sophie, elle tient de ſa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à ſoutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous ſavez?...

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaiſance;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

D'Urval eſt à peu près ce que je fus jadis;
Ce temps n'eſt pas ſi loin, que je ne m'en ſouvienne:
Ma jeuneſſe fut vive encor plus que la ſienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé:

Et véritablement une union ſi belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du temps ſe paſſa, mais beaucoup, preſque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre Roman;
Mais auprès d'une femme on a beau ſe contraindre:
Bon! Naturellement le ſexe aime à ſe plaindre.
Or, comme enfin l'amour ſe change en amitié...
C'eſt juſtement de quoi ſe fâcha ma Moitié:
Elle ne ſavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que ſans amour on peut très-bien aimer ſa femme;
Elle crut perdre au change, elle diſſimula.
Peut-être près d'un mois après cet effort-là,
Il ſurvint entre nous un terrible grabuge;
Madame ſe plaignit, & mon pere en fut juge;
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas:
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuſe pas;
Puiſqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie;
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on ſe trompe ſouvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante....
Eh bien, Madame, ſoit; vous êtes très-contente...
Oui... très-heureuſe... très...

CONSTANCE.

Monſieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites par tout du bien de votre époux.

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'eſt pas toujours un triſte & cruel eſclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur...
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur;
Ma niéce eſt votre amie, & je lui ſers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être auſſi chere.

ARGANT.

Oui; mais on a pris ſoin de lui gâter l'eſprit;
Damon & votre époux en ſont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans ſon cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette averſion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hymenée? Où les a-t-elle pris?
A ſon âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès ſe fait illuſion,
Et ſavoure à longs traits la douce impreſſion
Que ſon cœur enchanté reçoit de la Nature;
Elle ne voit l'hymen que ſous une figure,
Qui, loin de l'effrayer, irrite ſes deſirs;
Et ce portrait eſt fait par la main des Plaiſirs;
Mais toutefois Sophie en eſt intimidée.
Madame, ſi ma niéce en prend une autre idée;
C'eſt l'effet des ſujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonſtance;
[*haut.*]
Apprenez donc, Monſieur, la façon dont je penſe;
Et vous perſiſterez après, ſi vous l'oſez,
Dans l'accuſation que vous me ſuppoſez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hymenée,
Je ne méritois pas d'être ſi fortunée:
Mais enfin, ſi mon ſort ceſſoit d'être auſſi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant juſtice,
Et je me garderois d'augmenter mon ſupplice.

Un éclat indiſcret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pû ramener.
Si quelque occaſion peut mieux faire connoître
Et ſentir de quel prix une épouſe peut être,
Si quelque épreuve ſert à le mieux découvrir,
C'eſt lorſqu'elle eſt à plaindre, & qu'elle ſait ſouffrir.
Voilà mes ſentimens, tirez la conſéquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours auſſi bien que l'on penſe :
Un beau raiſonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, ſi vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma niéce;
Otez-lui de l'eſprit ce travers qui me bleſſe;
Et que bien-tôt Damon...

CONSTANCE.

C'eſt juſtement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaiſe à Sophie.

ARGANT.

Ma niéce l'aimeroit?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en ſecret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuſe-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

C'e n'eſt point un refus, c'eſt de l'incertitude.
On ne s'engage point ſans quelque inquiétude;
En cela j'aurois tort de la déſapprouver:
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il eſt poſſible,
A s'aſſurer du cœur qu'elle a rendu ſenſible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne ſervent à rien.

[*Sophie paroît.*]

Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT *à Sophie.*

MA niéce, comment donc entendez-vous la choſe?

SOPHIE *en regardant Conſtance.*

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le ſuppoſe.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre deſſein n'eſt plus de me ſacrifier.

ARGANT.

Moi, te ſacrifier, quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a ſû plaire;
Damon?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGANT.

Hé! C'eſt apparemment Madame que voilà,
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'eſt pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un ſort pareil au ſien.

SOPHIE.

Quoi, vous me ſouhaitez un ſemblable partage?
[*En montrant Conſtance.*]
Madame eſt donc heureuſe?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Eſt-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'eſt pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'eſtime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois:
Peut-être, ſi mon ſexe abuſé tant de fois,
Pouvoit eſpérer d'être heureux en mariage,
Je choiſirois Damon... L'exemple me rend ſage;
Madame, j'ai des yeux, & je vois aſſez clair:
Je remarque aujourd'hui qu'il n'eſt plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'aſſocie;
Cet uſage n'eſt plus que chez la Bourgeoiſie;
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers ſans égal.
Un époux à préſent n'oſe plus le paroître;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être;
Il faut qu'il ſacrifie au Préjugé cruel
Les plaiſirs d'un amour permis & mutuel:
En vain il eſt épris d'une épouſe qui l'aime;
La Mode le ſubjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bien-tôt à la néceſſité
De paſſer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée auſſi creuſe?

SOPHIE *en montrant Conſtance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle ſe dit heureuſe.

SOPHIE.

Conſtance! Heureuſe, elle?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Oui, Madame je le ſuis.

SOPHIE *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles diſgraces?
Elle a dit mon ſecret, je vais dire le ſien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me ſuis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vûe?...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame;
J'ai vû... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;
Au fond de votre cœur j'ai ſurpris vos douleurs:
Mais que dis-je? J'y vois, malgré ſa violence,
Le déſeſpoir réduit à garder le ſilence.

ARGANT.

L'une ſe dit heureuſe, & l'autre la dément:
Celle-ci ne veut pas épouſer ſon amant.
Conſtance.... Mais qui diable y pourroit rien comprendre?
En attendant, je ſais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, Madame, heureuſe ou non:
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...

Meſdames, à votre aiſe ; il ne faut point ſe rendre :
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

[*Il ſort.*]

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE *à Sophie.*

QU'avez-vous fait ?

SOPHIE *en rêvant.*

Damon n'oſera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouſe plaintive eſt encor moins aimable ;
Je le diſois.

SOPHIE.

En quoi ſuis-je donc ſi coupable ?
Oui, ma chere Conſtance, il eſt vrai, je n'ai pû
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuſe ;
Tant de délicateſſe eſt fauſſe ou dangereuſe.
Quoi, parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus ſenſibles coups ;
Violer tous les jours le ſerment qui nous lie ;
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me ſoit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux ? ... Mais ils ont fait les loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave ;
Sa femme eſt ſa compagne, & non pas ſon eſclave.
Je vais dire encor plus : Tant de tranquillité
Peut vous faire accuſer d'inſenſibilité.

CONSTANCE *tendrement.*

M'en ſoupçonneriez-vous ?

SOPHIE.

Non, je vous rens juſtice;
Je ſais que vous ſouffrez le plus cruel ſupplice,
Mais vous autoriſez un injuſte ſoupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos ſoins de paroître heureuſe en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pouſſe à bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'eſtime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour;
L'eſtime d'un époux doit être de l'amour:
Oui, ce ſentiment-là renferme tous les autres.
Quoi, les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
Se contenteroient-ils de n'être qu'eſtimés?
Tout perfides qu'ils ſont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je ſuis née & trop tendre, & trop vive,
Pour oſer m'expoſer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'aſſurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'eſt pas en leur puiſſance.

CONSTANCE.

Comptez ſur ſon amour & ſur ſa probité.

SOPHIE *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garands n'aviez-vous pas compté?
Que ſont-ils devenus? Qu'eſt-ce qui vous en reſte?
Ce n'étoit qu'une embûche & qu'un piége funeſte,

Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.

SCENE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

MAdame, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle?

FLORINE.

Souffrez que je reſpire.

CONSTANCE.

Eh bien, quelle nouvelle?

FLORINE.

Tenez, j'en ſuis encor dans un enchantement...;
Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE.

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux?... Lui?... La demande eſt bonne!
Eſt-ce jamais par là que ſon chemin s'adonne?
Il eſt vrai que ceci ſeroit aſſez nouveau,
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, ſachez mieux reſpecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais.

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourroit être!

FLORINE.

Vous ne devinez pas?... C'eſt votre habit.

CONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame; il eſt charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grace;
Ou plûtôt, venez voir; c'eſt un habit de chaſſe,
Mais d'un air, mais d'un goût: venez vous habiller,
Sous cet ajuſtement, que vous allez briller!
Vous allez ajouter conquête ſur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle viſion lui paſſe par la tête?
D'où me vient cet habit?

FLORINE.

Je ne ſais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE *après avoir rêvé.*

Ah! ah! Mais ceci paſſe un peu la raillerie.
Quoi, Madame, ſeroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adreſſe à moi?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE *à Sophie après avoir rêvé.*

Mais n'eſt-ce point à vous que ce préſent s'adreſſe?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendreſſe...?

SOPHIE *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois aſſez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités?...
Mais voici mon époux: dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange avanture?

SCENE

SCENE VII.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

D'URVAL *à part.*

VOyons un peu l'effet qu'ont produit mes préſens;
[*haut.*]
Madame éclate enfin en regrets offenſans.

CONSTANCE.

D'Urval, vous m'étonnez.

D'URVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me ſurprendre:
Je ne l'aurois pas crû; malgré tous mes ſoupçons,
Vous m'avez procuré d'aſſez belles leçons,
Qui ne ſortiront pas ſi-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE *à Sophie.*

Je l'avois bien prévû.... Monſieur, pouvez-vous croire....
Hélas! c'eſt un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon déſaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... Ah, cruelle Sophie!

SOPHIE.

J'en ſuis la cauſe, il faut que je la juſtifie.
[*à d'Urval.*]
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injuſtice à l'infidélité.

D'URVAL *à part.*

Ce temps n'eſt plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Épargnez....

FLORINE.

Point de grace.
Ah! Si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher;
Quand vous le rempliſſez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin ſans pouſſer un ſoupir.

CONSTANCE *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

D'URVAL *à part.*

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'eſt moi qui me ſuis plainte.

D'URVAL.

Vous?

SOPHIE.

Oui, je ſouffrois trop de la voir ſi contrainte;
Je n'ai pû la laiſſer dans un ſi triſte état,
Sans faire, en dépit d'elle, un néceſſaire éclat:
J'ai vengé ſa vertu.

D'URVAL.

Madame eſt bonne amie.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE *avec vivacité.*

Quand même vous ſeriez encor mieux ſon époux,
C'eſt que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiſer tous les pas par où Madame paſſe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE *avec fierté.*

Florine, je vous chaſſe;
Sortez.

FLORINE *à Conſtance.*

Moi?

D'URVAL *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt ſi cruel ;
Cette fille vous aime, il eſt bien naturel.
[*à Florine.*]
Viens, cet avis mérite une autre récompenſe ;
Tiens, prens...

FLORINE *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas crû vous induire en dépenſe.

D'URVAL *à Conſtance.*

Madame, faites grace à ſes vivacités.

FLORINE *à d'Urval.*

Ah! Puiſque vous payez ſi bien vos vérités ;
Une autrefois j'aurai le reſte de la bourſe.
[*d'Urval la lui donne.*]

SOPHIE.

La plaiſanterie eſt d'une grande reſſource.

D'URVAL *à Conſtance, d'un air plus enjoué.*

C'eſt aſſez... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuſer ceux qui vous font leur cour.

FLORINE *à part.*

Oui, c'eſt bien là de quoi Madame s'embarraſſe!

D'URVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaiſir de la chaſſe,
Grande muſique enſuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaiſir qui vous ſuit,
Madame; on partira lorſque vous ſerez prête...
[*en la regardant.*]
Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE *avec embarras.*

Monſieur....

D'URVAL *vivement.*

Le rendez-vous eſt au milieu du bois ;
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caléche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre Ecuyer laiſſoit dépérir votre train ;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main...

[*Conſtance ſe trouble, & paroît interdite.*]

Madame, ce diſcours ſemble vous interdire ?
A ces dépenſes-là je ne vois rien à dire :
Dépenſez hardiment, & vous aurez raiſon.

FLORINE *à part.*

Cet époux a pourtant quelque choſe de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me ſurprendre...
Il m'eſt bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juſte ſujet de ma confuſion.
Que je ſuis malheureuſe !

D'URVAL.

A quelle occaſion ?

CONSTANCE.

Ah ! Je n'aurois jamais prévû, lorſque j'y penſe,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D'URVAL *contrefaiſant l'étonné.*

Vous parlez de licence, en quoi donc, s'il vous plaît ?

CONSTANCE.

J'ignore abſolument... Je ne ſais ce que c'eſt...
En un mot...

D'URVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche ?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette caléche...

D'URVAL.

Eh bien ?

CONSTANCE.

S'ils ſont chez moi...

D'URVAL.

C'eſt une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura ſans doute eu la témérité...
Mais c'eſt aſſez, je crois que vous devez m'entendre.

D'URVAL.

Oui, Madame, il n'eſt pas difficile à comprendre

Que ce ſont des préſens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître ?...

FLORINE *à part.*

J'aurois déja tout fait ſauter par la fenêtre.

D'URVAL.

Mais ſur qui vos ſoupçons pourroient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE.

Je laiſſe dans l'oubli ce qui doit y reſter.

D'URVAL *à part.*

Se peut-il que je ſois ſi loin de ſa penſée ?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je ſuis offenſée.

D'URVAL *à part.*

N'importe, donnons-lui de violens ſoupçons.

[*Haut.*]

Madame, cependant j'ai de fortes raiſons
Pour oſer vous preſſer, & même avec inſtance,
D'éclaircir ce myſtere... il nous eſt d'importance,
Plus que je n'oſe dire.... & que vous ne croyez;
Je vous en ſaurai gré, ſi vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,
Qui peut avoir riſqué cette galanterie...
De plus... préſens ou non... Madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez, ſi vous vous en ſervez.

[*Il ſort.*]

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE *à Conſtance.*

HÉ bien, que dites-vous de cette complaiſance?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte aſſez d'aiſance.

CONTANCE *après avoir rêvé.*

N'eſt-ce point mon époux qui m'a fait ces préſens?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours auſſi plaiſans;
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari ſoit jamais prodigue envers ſa femme;
Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuſer ces Meſſieurs.

SOPHIE.

As-tu queſque ſoupçon?

FLORINE.

J'en ai même pluſieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh! N'empoiſonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! Je ſens aſſez le poids de mes malheurs:
Daignez au moins cacher ma nouvelle diſgrace.
[*à Sophie.*]
Je vais me renfermer... Allez, ſuivez la chaſſe.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je ſuis ... Laiſſez-moi, par égard :
Profitez du plaiſir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

[*Elle ſort.*]

SOPHIE *en la regardant aller.*

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux ?
Qu'on ne m'en parle plus, ils ſe reſſemblent tous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *paroît rêveur, il va & vient.*
Notre Cerf n'a pas fait aſſez de réſiſtance.

DAMON.

Il eſt vrai : mais entrons un moment chez Conſtance.

D'URVAL *toujours diſtrait.*

Mon équipage eſt bon : j'imagine qu'ailleurs
Il ſeroit mal-aiſé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Conſtance en devoit être, elle n'eſt point venue.

D'URVAL.

Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle... Allons; c'eſt une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

D'URVAL.

Oui, mais je ne vais guere en viſite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuſe cruelle!
Du ſort de ton épouſe adoucis la rigueur;
L'eſprit doit réparer les caprices du cœur :
C'eſt trop d'y joindre encore un mépris manifeſte;
Souvent les procédés font excuſer le reſte.

D'URVAL *après avoir regardé par tout.*

Je crois tous nos Chaſſeurs dans ſon appartement...
Pour nous entretenir, choiſiſſons ce moment.

[*Il ſoupire.*]

Chez

Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un ſecret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévû tes conſeils, des diſcours,
Que ma foible raiſon me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altére.

DAMON.

D'Urval, j'ai des défauts, & même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux eſclaves;
Leur pénible amitié n'eſt que fers & qu'entraves:
Toujours jaloux, & prêts à ſe formaliſer,
Il leur faut des ſujets qu'ils puiſſent maîtriſer:
Mais la vraie amitié n'eſt point impérieuſe;
C'eſt une liaiſon libre & délicieuſe,
Dont le cœur & l'eſprit, la raiſon & le temps,
Ont enſemble formé les nœuds toujours charmans;
Et ſa chaîne, au beſoin, plus ſouple & plus liante,
Doit prêter de concert, ſans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous juſqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL *d'un air pénétré.*

Hé bien, ſois donc enfin le ſeul dépoſitaire
D'un ſecret, dont je vais t'avouer le myſtére;
Que du fond de mon cœur, il paſſe au fond du tien;
Qu'il y reſte caché, comme il l'eſt dans le mien.
Mes inclinations, ami, ſont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'eſt pourtant qu'un renouvellement;
Qu'un retour de tendreſſe imprévûe, inoüie,
Mais qui va décider du reſte de ma vie!

DAMON *avec étonnement.*

Quoi, ton volage cœur ſe livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours?
Ces ardeurs autrefois ſi pures & ſi tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?

Tu perds tous les plaiſirs que tu cherches ailleurs;
L'inconſtance eſt ſouvent un des plus grands malheurs.

D'URVAL.

Apprens quel eſt l'objet qui cauſe mon ſupplice.

DAMON.

Non, je ſuis ton ami, mais non pas ton complice.

D'URVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands beſoins;
Permets-moi d'achever, je compte ſur tes ſoins.

DAMON *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D'URVAL *en le ramenant.*

Je puis t'en informer ſans aucune imprudence.
Cet objet ſi charmant dont je reprens les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois;
Cette femme adorable à qui je rens les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...;
C'eſt la mienne.

DAMON.

Conſtance!

D'URVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah! D'Urval,
A mon raviſſement rien ne peut être égal...
N'eſt-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de paſſage?

D'URVAL.

Tu le crains, & Conſtance en pourra craindre autant,
Qu'il eſt triſte d'avoir été trop inconſtant!...
Le véritable amour ſe prouve de lui-même.
Déja, pour l'aſſurer de ma tendreſſe extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Raſſemblé les plaiſirs dans cet heureux ſéjour.
Apprens donc que je ſuis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure ſans ceſſe à l'objet que j'adore
Tous ces amuſemens imprévûs & nouveaux,
Dont tout le monde ici ſoupçonne des rivaux,

Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſſiére.
Je lui fais des préſens de la même maniére ...
On s'attache encor plus par ſes propres bienfaits,
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais :
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui cauſer un embarras extrême.
Que peut-elle penſer? ... D'Urval, y ſonges-tu?

D'URVAL.

Oui, je viens de jouir de toute ſa vertu.
J'ai vû le trouble affreux dont ſon ame eſt atteinte;
Cependant je feignois en écoutant ſa plainte;
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai penſé
Me déclarer ... Tu vas me traiter d'inſenſé?
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me ſens retenu par une fauſſe honte;
Un Préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe ſi doux.
Je ſens le ridicule où cet amour m'expoſe.

DAMON.

Comment! Du ridicule!.... Et quelle en eſt la cauſe?
Quoi, d'aimer ſa femme?

D'URVAL.

Oui, le point eſt délicat;
Pour plus d'une raiſon, je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déja donné ſur moi que trop de priſe...
Ce raccommodement devient une entrepriſe...
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour
Un congé pour paſſer deux mois dans ce ſéjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage;
C'eſt la raiſon pourquoi Conſtance eſt du voyage;
J'y croyois être libre & ſeul avec les miens,
Je comptois d'y trouver en ſecret des moyens
Pour pouvoir ſans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance eſt vaine;
Ma maiſon eſt ouverte à tous les ſurvenans,
Mon rang m'attire ici mille reſpects gênans...

Clitandre avec Damis, ſans que je les en prie,
Ne ſe ſont-ils pas mis auſſi de la partie?
Tu les connois, ce ſont d'aſſez mauvais railleurs;
Alors contre moi ſeul ils deviendront meilleurs;
Ainſi des autres, c'eſt à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais ſoutenir cette eſclandre;
Il faudra tout quitter : j'irai me ſéqueſtrer,
Ou pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'eſpece,
Sans que dans mon déſert un ſeul ami paroiſſe.
Et véritablement, quelle ſociété
Que celle d'un mari de ſa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des ſoins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainſi dire, elle tient en tutelle?

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D'URVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON *ironiquement.*

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment...
[*vif.*]
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?
Oſerois-tu produire une excuſe auſſi folle?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole;
Il ſauroit t'y forcer, auſſi-bien que les loix.
[*tendrement.*]
Mais une femme n'a pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidélité, ſa foibleſſe & ſes larmes;
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.
Ah! Peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruel de la loi du plus fort?

D'URVAL.

Je ſuis déſeſpéré; mais je céde à l'uſage.
Suis-je le ſeul?... Tu ſais que l'homme le plus ſage
Doit s'en rendre l'eſclave.

DAMON *vivement.*

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit;
Mais la vertu n'eſt point ſujette à ſes caprices;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs:
Il ſuffit qu'un uſage intéreſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime;
L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.
Faiſons ce qu'on doit faire; & non pas ce qu'on fait.

D'URVAL.

Mais enfin je me ſens aſſez fort en effet,
Pour ſacrifier tout, ſans que je le regrette,
Pour aller vivre enſemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai déſeſpéré!

D'URVAL.

Et c'eſt pourtant le ſeul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, ſans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprens à Conſtance un triomphe ſi doux,
Si ma femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t-elle uſer de ſa victoire?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;
Je crains que ſa fierté ne ſurcharge mes fers;
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les eſpéces,
Sur-tout lorſque l'on cherche à flatter ſes foibeſſes.
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

D'URVAL.

Tu ne le connois pas, ce ſexe impérieux:
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême;
Il veut régner, il veut maîtriſer ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh, pourquoi voulons-nous qu'il ſoit ſoumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons ſéduit?
Notre empire commence où le ſien eſt détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes?
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer!

D'URVAL.

Conſtance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon;
Conſtance doit me faire acheter mon pardon.
Que de ſoins, de ſoupirs, de regrets & de larmes!
Faudra-t-il que j'oppoſe à ſes juſtes alarmes!
Plus je vais employer de foibleſſe & d'amour,
Et plus ſon aſcendant croîtra de jour en jour.
[*Il rêve.*]
Ah! C'en eſt trop, il faut ſuivre ma deſtinée;
La réſolution en eſt déterminée...

DAMON *en l'embraſſant.*

Ah! Cher ami, reçois le prix de ta vertu;
Que ce retour heureux va cauſer!...

D'URVAL.

Que dis-tu?
Quelle mépriſe!

DAMON.

Aux piéds d'une épouſe adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

D'URVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc?

D'URVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois ſuccomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'inſtruire:
Laiſſe-moi, tes conſeils ont penſé me ſéduire.

DAMON.

Mais ſonge donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Conſtance expire dans les larmes,
Lorſqu'elle eût pû te faire un ſort ſi plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaiſirs perdus!
Si tu la haiſſois, que ferois-tu de plus?

D'URVAL *d'un ton pénétré.*

Hélas! Il faut ſe rendre, & lui ſauver la vie.
C'en eſt fait, pour jamais ma honte eſt aſſervie...
Sois content, mon cœur céde, & ſe rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.
[*Il fait quelques pas pour ſortir, Conſtance arrive.*]
[*Il ſe trouble.*]
Quelle rencontre, ô Ciel! C'eſt elle qui s'avance...
Ne ferai-je pas mieux d'éviter ſa préſence?
[*Il veut s'en aller, Damon le retient.*]

SCENE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *après quelque réſiſtance, ſe rapproche avec Damon.*

[*à Conſtance.*]

JE retenois Damon qui vouloit s'en aller:
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

CONSTANCE.

Il n'eſt jamais de trop.

D'URVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE *à d'Urval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raiſon.

D'URVAL *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas! J'avois beſoin d'un peu de ſolitude.
Vous ſavez le ſujet de mon inquiétude;
Elle augmente ſans ceſſe, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis ſans douleur enviſager la ſuite;
Je crains d'autoriſer une indigne pourſuite...

D'URVAL.

Eſt-ce pour ces préſens? On ſaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah! J'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus.

D'URVAL *l'embraſſe & tendrement.*

Raſſurez-vous, c'eſt moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL *avec trouble.*

Cela ſuffit, Madame...

[*à Damon.*]

Je ne ſais où j'en ſuis.

DAMON *bas à d'Urval.*

Il faut t'aider un peu.

D'URVAL *bas & vivement à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon déſaveu.

CONSTANCE *étonnée, s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous?

D'URVAL *un peu remis.*

Ce n'eſt rien. J'ai peine à le réduire...
C'eſt à votre ſujet... il faut vous en inſtruire...

Sachez donc un ſecret... vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Hé bien?

D'URVAL.

Notre embarras...
Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'oſe plus s'attendre...
Qui craint de compromettre un amour auſſi tendre...
Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de ſon cœur...

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon?

D'URVAL *vivement.*

Juſtement.

DAMON.

Quelle erreur!
En vérité, Madame, il parle de lui-même.

D'URVAL.

Non, il me fait parler... Voyez ſon trouble extrême...
Il eſt timide, il craint de vous trop rabaiſſer...
Il n'oſe vous prier de vous intéreſſer
A ſon bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte eſt indiſcrette.

D'URVAL.

Je le diſois.

CONSTANCE.

Il ſait combien je le ſouhaite.

D'URVAL.

Ah! Vous me raviſſez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

D'URVAL.

Moi, je répons pour lui;

Je me rens le garant d'une flamme ſi belle.

DAMON *bas à d'Urval.*

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE *bas.*

Quel garant infidéle!

D'URVAL.

Otez donc à Sophie un Préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah, qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur ſort ſera digne d'envie!
Non, il n'eſt point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raiſon & l'amour ont unis.
L'Hymen ſeul peut donner des plaiſirs infinis;
On en jouit ſans peine & ſans inquiétude:
On ſe fait l'un pour l'autre une heureuſe habitude
D'égards, de complaiſance, & de ſoins les plus doux.
S'il eſt un ſort heureux, c'eſt celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouſe chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ſes deſirs!
Il trouve ſon devoir dans le ſein des plaiſirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je ſens que ce portrait devroit être fidéle.

D'URVAL *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modéle.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

CLITANDRE *aux autres en entrant.*

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

D'URVAL *troublé, à Damon.*

C'eſt Clitandre & Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE *en riant.*

Venez, raſſemblons-nous, la ſcéne eſt impayable.
Si riſible, en un mot, qu'elle en eſt incroyable.
[*Il rit.*]
Laiſſe-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE *à d'Urval.*

On m'écrit... Tu riras.

D'URVAL *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh! Par ma foi,
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célébre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconſtans;
Nous le connoiſſons tous, & même à nos dépens.
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, ſon pere fut de même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à ſon ſujet je vous... Non, pourſuivez;
Voyons quels contre-temps lui ſont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une hiſtoire tragique?

ARGANT.

Eſt-ce que pour ſi peu l'on traite ainſi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé ſa fortune.

D'URVAL.

Se ſeroit-il battu?

DAMIS.

Ce n'eſt pas ſon défaut.

DAMON.

Eſt-il diſgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut;
Il eſt amoureux fou.

TOUS, *c'eſt-à-dire, d'Urval, Argant, Damon.*

De qui?

CLITANDRE.

C'eſt lettres cloſes.
Devine ſi tu peux, & choiſis ſi tu l'oſes.:
Je vous le donne en cent, Qui l'auroit jamais crû?

D'URVAL.

Il eſt audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle ſû lui plaire?

CLITANDRE.

Et mais, une coquette eſt un choix ordinaire.

ARGANT.

Eſt-ce cette Marquiſe aſſez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y penſe pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tout cas, je le plains; l'eſclavage en eſt rude;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'eſt donc cette Actrice?

CLITANDRE.

Eh, non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne ſeroit-ce point ſon épouſe qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'eſt ſa femme, elle-même...

ARGANT.

Ce ſont contes en l'air qu'il vient vous faire ici,

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

D'URVAL *à Damon.*

Sainfar aime ſa femme auſſi.

DAMIS *à Conſtance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on ſoit ſenſé, l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'eſt un cœur égaré que le devoir raméne,
Que l'amour fait rentrer dans ſa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaiſirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma préſence ici ne vous déplaiſe,
Je vous laiſſe railler & médire à votre aiſe.

SCENE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Conſtance prend la choſe affirmativement.

ARGANT.

Bon, bon, c'eſt pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je ſuis ſûr qu'elle en rit dans le fond de ſon ame...
Hé bien, notre galant aime juſqu'à ſa femme?
C'eſt avoir pour le ſexe un furieux panchant.

D'URVAL *à Clitandre.*

Et que dit-on par tout d'un retour ſi touchant?

DAMIS.

A ton avis, d'Urval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette ſottiſe en a fait beaucoup dire.
A la Cour, à la Ville, on l'a tant blaſonné,
Hué, ſifflé, berné, brocardé, chanſonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec ſa Pénélope il a plié bagage:
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir;
Ils ſont allés s'aimer, & bien-tôt ſe haïr.

ARGANT.

C'eſt un enlevement.

DAMIS.

Qui n'eſt pas fort d'uſage.

ARGANT.

Ce n'eſt point là le but que le ſe..e enviſage;

Lorſqu'au nôtre il veut bien ſe laiſſer aſſortir,
C'eſt d'entrer dans le monde, & non pas d'en ſortir.

D'URVAL.

Ils jouiſſent ſans doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ſes jours été ſi malheureux;
Il adore en eſclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il eſt le premier domeſtique,
Qui trop ſûr à préſent d'un pouvoir deſpotique,
Le punit du paſſé, ſe venge de l'ennui
De ſe voir enterré de la ſorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à ſon apprentiſſage.

CLITANDRE.

C'eſt à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'eſt l'uſage...
Cet homme eſt poſſédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Poſſédé de ſa femme... Eh! ris-en donc, d'Urval.

D'URVAL *à Damon.*

Oui... rien n'eſt plus plaiſant... Quelle épreuve...
J'enrage.

CLITANDRE.

C'eſt un homme perdu, noyé dans ſon ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confiſqué.

DAMIS.

Nul.

D'URVAL *à Damon.*

Ami, quels propos!

DAMIS *à d'Urval.*

Depuis quand n'oſes-tu rire aux dépens des ſots?

D'URVAL *avec embarras.*

Moi ? Point du tout ; j'en ris autant qu'il m'eſt poſſible.

DAMON *avec indignation.*

Pour qui donc cette hiſtoire eſt-elle ſi riſible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient compoſer tout le public entr'eux,
Et qui ne ſont pour lui qu'un ſujet de ſcandale.
Mais je vous crois, Meſſieurs, un peu plus de morale:
Non, vous ne penſez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins ſenſés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'eſt pas à votre uſage,
Laiſſez-le pratiquer, ſans y prendre intérêt;
Oui, laiſſez la vertu du moins pour ce qu'elle eſt.

DAMIS *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philoſophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en faſſent leur profit;
Du reſte, je vous ſuis obligé.

DAMIS.

C'eſt bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même ſans ſcrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar eſt dans le cas, on en eſt convenu;
Il a pris un travers aſſez bien reconnu,
Puiſque ſon aventure eſt miſe en comédie.

ARGANT.

Tout de bon ?

DAMIS.

J'ai la Piéce; on l'a fort applaudie:
Nous ſommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-ci... Meſſieurs, qu'en dites-vous ?

ARGANT.

Volontiers.

D'URVAL *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON

DAMON *avec colere.*

C'eſt une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'Époux amoureux de ſa femme.

ARGANT.

Bon, c'eſt un des travers qu'on doit moins épargner;
Il n'eſt pas fort commun, mais il pourroit gagner,
Et la ſociété n'y feroit pas ſon compte.
Combien il eſt d'époux retenus par la honte!
Tant mieux.... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, ſans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront : Conſtance aura le ſien,
Elle ſera l'épouſe aimée à toute outrance :
D'Urval contrefera l'amoureux de Conſtance ;
Damon aura tout juſte un rôle de Caton ;
[*à Clitandre.*]
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement eſt bon.

DAMIS.

Il nous faut un Valet : qui pourroit bien le faire?....
[*à d'Urval.*]
Ah! Ton valet-de-chambre, Henry; c'eſt notre affaire.
Ainſi du reſte.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas ſur moi.

DAMIS.

D'Urval, tu te fais fort, apparemment?

D'URVAL *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'eſt d'engager Conſtance à jouer dans la Piéce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, auſſi-bien que ma niéce. [*Il ſort.*]

DAMIS *à d'Urval.*

Détermine Damon : quant à toi, tu ſais bien
Que l'on doit ſe prêter ; tu ne riſqueras rien.

[*Ils ſortent.*]

SCENE V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *d'un air ironique.*

En eſt-ce aſſez ? Dis-moi, que pourras-tu répondre ?
Il falloit cet exemple afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer ?... Ne me preſſe donc plus ;
Tes conſeils déſormais deviendroient ſuperflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiſcrette,
Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL.

Oui, je m'y prête :
A ma femme du moins je parlerai d'amour ;
Je verrai ſes beaux yeux y répondre à leur tour ;
J'en jouirai ſans riſque, & ſans me compromettre.
Hélas ! c'eſt un plaiſir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuſer... Oui, je me trahirai :
On verra que je ſens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle ;
Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON.

Eſt-il temps ? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Conſtance eſt prévenue, elle pourra penſer
Que tu n'as refuſé que par mépris pour elle.
[*à part.*]
Il le faut embarquer.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ta remarque eſt cruelle...

Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner ;
De prétexter un ordre, & de m'en retourner ;
Je le vais annoncer, & partir tout de ſuite.

[*Il va pour ſortir, & revient.*]

DAMON.

Quelle foibleſſe !

D'URVAL.

Écoute : avant que je les quitte ;
J'ai fait peindre Conſtance en ſecret, & je crois
Que ſon portrait eſt fait ; car c'eſt depuis un mois
Qu'on eſt après. Le peintre eſt dans le voiſinage,
Vois ſi par aventure il a fini l'ouvrage :
C'eſt un ſoulagement dont mes yeux ont beſoin,
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce ſoin.
Mais tu ne partiras peut-être pas ſi vîte ?

D'URVAL.

Dès ce ſoir même. [*Il ſort.*]

DAMON.

Il faut que j'empêche ſa fuite.
Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux ?

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON *ſeul.*

ENfin d'Urval nous reſte, & j'en ai ſa parole;
Je crois avoir détruit ſon Préjugé frivole.
C'eſt un retour heureux qui n'eſt dû qu'à mes ſoins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins:
Sachons s'il eſt le ſeul qui me reſte à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en inſtruire?...

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE *en traverſant le théatre.*

AH, vous voici, Monſieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous ſuis.

SOPHIE.

A propos, eſt-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme eſt trop flatteur, mais je ſai le réduire
A ſa juſte valeur.

SOPHIE.

Eh! Tâchez de m'inſtruire.

DAMON.

D'Urval devoit partir, un contre-ordre eſt venu;
C'eſt par ce contre-temps que je ſuis retenu.

SOPHIE.

Un contre-temps, Monſieur?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçû mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuſte qu'il eſt...
Pardonnez ce murmure, il eſt bien légitime
Au malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'eſt pas fait pour lui:
On me punit de ceux dont on ſoupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidéle;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il eſt donc vrai, cruelle,
Un autre plus heureux, plus digne apparemment?

SOPHIE *vivement.*

Me feroit encor moins changer de ſentiment.

DAMON.

Ai-je pû m'attirer un refus légitime?
J'aurois eu votre cœur, ſi j'avois votre eſtime.

SOPHIE.

Puiſque vous en tirez cette concluſion,
Je n'ai rien à répondre en cette occaſion.
Quoi, faut-il vous aimer pour vous rendre juſtice?

DAMON.

C'eſt exiger de vous un trop grand ſacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... J'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, ſi celui qui ſert à la nourrir,
Si d'Urval...

SOPHIE.

Je connois juſqu'où va votre zéle;
Que vous juſtifiez cet époux infidéle.

DAMON.

Madame, ſuppoſons qu'il ſoit...

SOPHIE.

Oui, tel qu'il eſt.

DAMON.

Hé bien, en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort; & moi, j'ai de juſtes alarmes...
Vous m'allez oppoſer des diſcours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Conſtance fut ſéduite avec ces beaux diſcours:
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
Vous la voyez : elle eſt étrangere chez elle;
Une perſonne à charge, & ſans autorité;
Expoſée au mépris, à la témérité;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidéle : inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous ſommes ſans éclat:
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour eſt-il donc incapable?

SOPHIE.

Il eſt accoutumé; cela ne ſe peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir ſur ſes pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en ſuis trop aſſurée:
Son humeur inconſtante eſt trop bien avérée:
Son exemple, en un mot... Eh, croyez-vous?...
Mais non.

DAMON.

Quoi?...

SOPHIE.

Ce que je voulois dire eſt hors de ſaiſon.

DAMON.

Je ſuis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il eſt inutile de feindre.
Ecoutez: je ſuis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je ſens tout le prix que vous pouvez valoir;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere;
Autant que votre amour, votre vertu m'eſt chere:
Peut-être l'on pourroit vivre heureuſe avec vous,
Si la conſtance étoit au pouvoir d'un époux:
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne...
D'Urval vous reſſembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend ſa chaîne?

SOPHIE.

Lorſque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui...
Damon, vous me perdrez, ſi vous comptez ſur lui.

DAMON.

Mais du moins laiſſez-moi cette unique eſpérance:
Promettez de vous rendre à ma perſévérance,
Si d'Urval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez, prononcez...
Eh quoi, vous héſitez?

SOPHIE.

Mais vous m'embarraſſez.

DAMON.

Quel riſque courez-vous, ſi vous êtes ſi ſi
Que d'Urval, dites-vous, ſera toujours

SOPHIE.

A quoi ſervira-t-il de nourrir votre amour?...
[*tendrement.*]
Le croyez-vous bien ſûr, ce prétendu retour?

DAMON.

On pourroit l'eſpérer.

SOPHIE.

Hé bien, il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Juſqu'à ce temps je ne veux rien entendre
Qui puiſſe m'expoſer en aucunes façons.

DAMON.

Vous expoſer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raiſons.
En un mot, je prétens...

DAMON.

Impoſez ſans réſerve,
Il n'eſt point de traité qu'avec vous je n'obſerve.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous?

SOPHIE.

Ecoutez juſqu'au bout.
J'exige.... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah! Si je vous adore?

SOPHIE.

Hé bien, je vous défens de m'en parler encore.
Supprimez déſormais ces diſcours ſéducteurs,
Ces ſoupirs, ces regards, & ces ſoins enchanteurs;

Dont

Dont tout autre que moi ſe laiſſeroit ſurprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel ſoulagement voulez-vous me priver ?

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois ſans pouvoir vous le dire ?

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le ſoin de m'en inſtruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir ?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir.
[*Elle veut ſortir.*]

DAMON.

Mon malheureux amour ſe fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel ſilence.

SOPHIE.

De plus, je vous défens juſques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer juſques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me preſſe,
Comptez ſur un reſpect égal à ma tendreſſe...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
[*Il lui prend la main.*]
Oui, ma bouche & mes yeux ſauront ſe contenir.
[*Il ſe jette à ſes genoux.*] [*Il lui baiſe la main.*]
J'en jure à vos genoux, ſi jamais je m'oublie.
[*Il continue à lui baiſer la main.*]

SOPHIE *interdite.*

Damon, eſt-ce donc là le ſerment qui vous lie ?

DAMON *étonné.*

Me ſerois-je échappé ? [*Il recommence.*]

SOPHIE *en voulant ſe débarraſſer.*

Je le crois... Au ſurplus...
Encore... Une autre fois ne nous oublions plus.
[*Elle ſort.*]

SCENE III.

DAMON *seul.*

JE ſerai donc heureux, & je le ſuis d'avance ;
Je jouis des plaiſirs que donne l'eſpérance.
D'Urval m'a tout promis, allons le retrouver ;
Dans le boſquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

DAMIS.

DAmon, voilà ton rôle.

DAMON.

Ho! Faites-moi la grace
De ne m'en pas charger ; que quelqu'autre le faſſe.
[*Il ſort.*]

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS. [*à Clitandre.*]

ON le lui fera prendre... Ah! Je te cherche auſſi ;
C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.

Tu ſors de chez Conſtance ?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames ;
Où je viens d'obliger au moins cinq ou ſix femmes.

DAMIS.

Peut-on ſavoir comment ?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'eſt bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'eſt-ce pas ? Qu'en dis-tu ?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas comme toi ce ſecret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah ! Merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux.
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bien-tôt au rang de tes conquêtes ?

DAMIS.

C'eſt de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi, tu voudrois ſur moi détourner les ſoupçons ?

DAMIS.

Tant de diſcrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh, qui diable ſe vante ?
Des ſots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, cela m'arrive aſſez ſouvent,
Mon plus grand plaiſir eſt de leur rompre en viſiere.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même maniere...
A propos, ſais tu bien?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que ſans y ſonger.

DAMIS.

Quoi?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire: il faudroit s'arranger
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

[*à part.*]
Je t'entens. C'eſt un fat que je veux dérouter.
Nous ſommes l'un pour l'autre aſſez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'eſt le mot: ainſi dans nos galanteries,
Entendons-nous; ſur-tout point de ſupercheries:
Entre nous ſeulement ſoyons honnêtes gens:
Nous ſommes en amour aſſez intelligens;
Nous avons ſous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il eſt vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune:
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien ſera par tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pouſſer à bout:
Il faut rouler, il faut avancer, le temps paſſe,
Nous en perdrions trop devant la même place...

D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux:
Si la même maîtreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embarras de choiſir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du ſexe,
Et lui faciliter ſa gloire & ſes plaiſirs;
C'eſt pourquoi convenons.

DAMIS.

Je céde à tes deſirs.

CLITANDRE.

Hé bien, quel eſt le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel eſt celui que tu voudrois ſéduire?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en eſt un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile ſuccès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE *myſtérieuſement.*

J'eſpere.

DAMIS *le contrefaiſant.*

Et moi de même...

CLITANDRE.

Nous eſpérons tous deux, ma joie en eſt extrême;
Nous ne nous croiſons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pû te nuire également.
Je vais pouſſer ma chance, & toi ſonge à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

[*Il ſort.*]

SCENE VI.

DAMIS *ſeul, ſe met à rire en le voyant aller.*

VA, c'eſt où je t'attens. Je rabatterai les airs
Du fat le plus parfait qui ſoit dans l'univers.
Oh! Parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire;
Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Conſtance indubitablement,
C'eſt, auſſi-bien que moi, fort inutilement.
Nous nous ſommes joués, il trouvera ſon maître:
On n'eſt heureux qu'autant qu'on ſe donne pour l'être.
[*Il tire un portrait.*]
Je ſai me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCENE VIII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS.

D'Urval, voilà ton rôle & celui de Conſtance:
Pour Damon, je n'ai pû vaincre ſa réſiſtance:
Je te laiſſe ce ſoin.

D'URVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le ſien.

[*Il ſort.*]

SCENE VIII.

D'URVAL, DAMON.

D'Urval a les yeux fixés ſur les rôles qu'il tient à la main.

DAMON.

AQuoi t'amuſes-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh, morbleu! laiſſe là des choſes auſſi folles.

D'URVAL.

Je regardois ſans voir: mon eſprit occupé
Du pas que je vais faire, eſt encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reſte encore une,
Qui malheureuſement eſt la plus importune:
Me garantiras-tu?.. Mais tu ne le peux pas....
En renouant des nœuds pour moi ſi pleins d'appas,
Retrouverai-je encor ſa premiere tendreſſe,
Cette conformité, cette même foibleſſe,
Ce panchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi ſeul avoit mis dans ſon cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame?
J'ai ceſſé trop long-temps d'entretenir ſa flamme.
Eh, de quoi ſon amour ſe ſeroit-il nourri?
Dans le fond de ſon cœur il doit avoir péri.
Ce ſoupçon eſt fondé ſur trop de circonſtances,
Vois comme elle a ſouffert toutes mes inconſtances,
Non, de ſi grands chagrins ne ſont point ſi ſecrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en ſoupirs, en regrets.
M'a-t-elle ſeulement honoré de ſes larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ſes charmes?

DAMON.

Ah! Ne t'y trompe pas; c'eſt un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'eſt l'effort le plus grand.

On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouſe eſtimable,
Ne ſait pas à quel point ſes malheurs ont été :
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme ſenſée eſt fort peu curieuſe
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuſe.
En tout cas, ſa vertu te répond...

D'URVAL.

Quel eſpoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me reconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non; attens encore, ami, ne lui dis rien;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Conſtance lui diſe.
Va, je vais achever cette grande entrepriſe.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter?
Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

[*Damon ſort.*]

SCENE IX.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

A-je là quelqu'un?... Hé... va-t-en & reviens vite.

HENRY.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquite?

D'URVAL.

Va voir ſi quelqu'un eſt dans ſon appartement;
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.

[*Henry reſte.*]

Que fais-tu là, planté contre cette muraille ?

HENRY.

A quel appartement, Monſieur, faut-il que j'aille ?

D'URVAL.

Plaît-il ? Une autrefois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit peut bien ſe répéter.

D'URVAL.

Q'on ſache ſi Madame a du monde chez elle.

HENRY.

Chez Madame ! Ma foi, l'ambaſſade eſt nouvelle.

SCENE X.

D'URVAL *ſeul.*

POurvû qu'elle ſoit ſeule... Aurai-je ce bonheur ?
Pourrai-je, ſans témoins, débarraſſer mon cœur
D'un ſecret dont le poids ſans ceſſe ſe redouble ?...
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer ?

SCENE XI.

D'URVAL, HENRY.

HENRY.

MOnſieur, préſentement Clitandre & Damis.

D'URVAL.

Sont chez elle apparemment.

Que je ſuis malheureux! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'inſtant eſt ſortie;
Enſorte que Madame eſt ſeule en ce moment.

D'URVAL.

Comment, Madame eſt ſeule?

HENRY.

Oui, ſeule, abſolument.

D'URVAL.

Eſt-il ſûr? L'as-tu vû?

HENRY.

Le rapport eſt fidéle.
Oui, Monſieur, elle n'a que Florine avec elle.

[*Il s'éloigne.*]

D'URVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'eſt toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puiſque tout me ſeconde:
Mais je ne ſonge pas qu'il peut entrer du monde.
Je ſuis trop obſédé... Ne pourrai-je jamais
Diſpoſer d'un moment au gré de mes ſouhaits?...
Quel contretemps s'oppoſe à ce que je deſire!...
Oui, car pour expliquer ce qui me reſte à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer, ſans que l'on en raiſonne...
Que faire?... Auſſi, d'où vient que Damon m'abandonne?...
Je ne puis le riſquer... Il y faut renoncer...
Il me vient dans l'eſprit.... Oui, c'eſt bien mieux penſer.
Aſſurément... ſans doute... Auſſi-bien ſa préſence,
Ses charmes... ſes regards, dont je ſais la puiſſance,
Mes remords... mon amour dans ce terrible inſtant,
Cauſeroient dans mes ſens un déſordre trop grand.
Ah! Qu'il eſt malaiſé, quand l'amour eſt extrême,
De parler auſſi-bien qu'on penſe à ce qu'on aime!...

[*à Henry.*]
Approche cette table... Un fauteuil... Eſt-ce fait?..
Ai-je là ce qu'il faut?... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere viſite;
Le plus fort ſera fait, le reſte ira de ſuite.
[*Il ſe met à écrire.*]

HENRY.

C'eſt affaire de cœur. Parbleu, depuis long-temps
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux, plus un maître aime, & plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne:
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'URVAL.

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit ſi tendrement.
Je prépare à Conſtance une aimable ſurpriſe.
[*Il continue d'écrire.*]

HENRY *tirant ſon rôle.*

J'ai là certains papiers, il faut que je les liſe.
Voyons, tandis qu'il fait éclore ſon poulet,
Quel eſt mon rôle. A moi le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon miniſtere:
Je ſuis homme de chambre, & preſque ſécretaire:
A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...

[*Il feuillette & retourne ſon rôle de tous côtés.*]

Je veux être pendu ſi j'entens cette game...
Ah! Je ſers un époux amoureux de ſa femme.
Ventrebleu, le ſot maître à qui l'on m'a donné...
Oui-dà, le perſonnage eſt bien imaginé.

D'URVAL.

Ce maraud me diſtrait. C'eſt ſon rôle, je gage.

HENRY.

Monſieur, je m'entretiens avec mon perſonnage...
Peſte, en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'eſt moi qui parle, aurai-je de l'eſprit?

[*Il lit.*]

Oui, Nerine, je ſuis à l'imbecile maître,
Qui s'eſt accoquiné dans ce taudis champêtre,
A la triſte moitié, dont il s'eſt empêtré;
Son ridicule amour ici l'a ſéqueſtré:
C'eſt un oiſon bridé, tapi dans ſa retraite,
Qui n'a plus que l'inſtinct que ſa femme lui prête.
Le bel équivalent, au lieu du ſens commun!

D'URVAL *impatient.*

Faquin... Contenons-nous... Chaſſons cet importun.

[*à Henry.*]

Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre:
Aurois-je dû le dire? Ayez ſoin de m'entendre,
Lorſque j'appellerai, que l'on ſe tienne prêt.

HENRY.

Allons, hé, qu'on me ſelle un coureur vîte & frais.

[*Il ſort.*]

SCENE XII.

D'URVAL *ſeul.*

[*Il ſe leve.*]

LE parti que je prens eſt donc bien ridicule,
Si juſqu'à des valets... Étouffons ce ſcrupule...

[*Il ſe remet.*]

Ce coquin ſortira. Je ne ſais où j'en ſuis...
Continuons pourtant... Achevons ſi je puis.

[*Il écrit.*]

Puiſſai-je en voir l'effet que j'oſe m'en promettre!
Holà... Henry... Voyons, reliſons cette lettre.

[*Il lit.*]

C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs....

[*Il lit bas.*]

Je la puis envoyer... Mettons ma ſignature...
[*en ſignant.*]
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! J'oubliois d'y joindre auſſi ces diamans.
[*Il tire un écrain.*]
Conſtance eſt peu ſenſible à ces vains ornemens;
Mais je me ſatisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henry! Les valets ſont d'une lenteur extrême.

SCENE XIII.

D'URVAL, HENRY *en équipage de poſtillon.*

HENRY.

MOnſieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler,

D'URVAL.

Quel eſt cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRY.

A Paris... C'eſt, je crois, vers certaine Ducheſſe...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendreſſe?

D'URVAL *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas ſi loin.

HENRY.

Ma foi, Monſieur, tant pis:
Elle ſe vengera, je vous en avertis.
La Ducheſſe ſe plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiſer une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous... feignez de renouer.
Je ne ſais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais.... tout franc convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une ſimple ſoubrette.

D'URVAL *en donnant la lettre & l'écrain.*

Va chercher la réponſe, & donne cet écrain.

HENRY.

Et des bijoux auſſi! L'affaire ira grand train.

D'URVAL.

Finiſſons ces diſcours, va-t-en où je t'envoie;
Je t'attens; que ſur-tout perſonne ne te voie.

[*Henry ſort.*]

SCENE XIV.

D'URVAL *ſeul, rêvant.*

D'Un terrible fardeau me voilà ſoulagé...
Ne me ſerai-je point un peu trop engagé?
Je le crains, cependant l'affaire eſt embarquée.
Oui, mon impatience eſt un peu trop marquée...
Il eſt bien dangereux de montrer tant d'amour;
Mais qu'y faire à préſent?... Te voilà de retour?

SCENE XV.

HENRY, D'URVAL.

D'URVAL.

HÉ bien, quelle réponſe?

HENRY.

Elle eſt encore à faire.

Un petit mot d'adreſſe.

D'URVAL *repr*

Étourdi.

HENRY.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pû démêler quelle eſt la favorite.

D'URVAL.

N'ai-je pas dit l'adreſſe ?

HENRY.

Ah ! Si vous l'aviez dite.

D'URVAL.

[*à part.*]

Non ? Tant mieux ; ce coquin ignore mon ſecret.
Cette lettre eſt de trop, j'en avois du regret :
Cet écrain peut ſuffire, il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt ſur ſa toilette.
Conſtance avec raiſon viendra me confier
Cette inſulte nouvelle, & s'en juſtifier :
Notre explication ſera plus naturelle,
Et je ſerai bien moins compromis avec elle.
[*Il reprend l'écrain, & met la lettre dans ſa poche.*]
C'eſt bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen :
[*à Henry.*]
Damon l'approuveroit. Je n'ai beſoin de rien.
[*Il ſort.*]

SCENE XVI.

HENRY *ſeul, en le voyant aller.*

JE ſuis perdu, s'il fait lui-même ſes affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires..

Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un préſent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en eſpéce courante,
Combien ? Dix, vingt louis, ma foi, mettons-en trente.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE *avec un paquet de lettres & l'écrain à la main.*

D'Urval n'eſt point ici : va, ne perds point de temps,
Tâche de le trouver, di-lui que je l'attens ;
Mais ne lui parle point du ſujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une viſite.
Fais enſorte en un mot que je puiſſe le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne ſais ſi j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE *ſeule.*

HÉ quoi ! De tous côtés la fortune ennemie,
S'obſtine à traverſer ma déplorable vie !
Au moment que je prens un trop crédule eſpoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
[*en montrant un paquet de lettres.*]
Un inconnu m'apporte une preuve trop ſûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure :
Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertit que d'Urval qui vivoit ſous ſes loix,

La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Eſt-ce elle qu'il trahit? Et pour ſurcroît de peines,
Il ſemble qu'on ſe plaiſe encore à redoubler
[*en montrant l'écrain.*]
Ces indignes préſens, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

FLORINE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

A-S-tu trouvé d'Urval?

FLORINE.

Non, ma recherche eſt vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-temps!

FLORINE.

On dit qu'il ſe promene.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui:
Je ne puis plus ſouffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, Madame, éclatez, ceſſez de vous contraindre:
Quand on n'eſt plus aimée, il faut ſe faire craindre.

CONSTANCE *tendrement.*

Quand on n'eſt plus aimée!

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je dépoſerois, s'il en étoit beſoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh, qui ſont-elles donc?

CONSTANCE.

Les ſoupirs & les larmes

FLORINE.

Bon ! Il vous laiſſera gémir & ſoupirer.
On croit nous faire grace en nous laiſſant pleurer :
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :
On croit que dans nos cœurs le plaiſir s'empoiſonne ;
Que le ſexe ſe fait lui-même ſon tourment,
Et qu'il n'a pas l'eſprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaiſir à confondre un ingrat !

CONSTANCE *remettant les lettres dans ſa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat :
Il ne ſaura jamais, ſi j'en ſuis la maîtreſſe,
Que je ſais à quel point il trahit ma tendreſſe.
Je ne veux point aigrir ſon cœur & ſon eſprit,
Ni détruire un eſpoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, & de vivre tranquille,
J'aſſure à mon volage un retour plus facile :
Je lui donne un moyen de me mieux abuſer,
Et quand il le voudra, de ſe mieux excuſer.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je faſſe
Des préſens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarraſſe ;
Je veux entre ſes mains remettre cet écrain.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin ;
Ce ne ſera pour lui que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaiſanteries,
Comme il a déja fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver ſenſible à ſon honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois... Il eſt vrai... j'y ſerois trop ſenſible ;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets ſuperflus.
Fuyons l'occaſion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.

Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prens cet écrain, tu connois l'indiſcret...
Que je le hais !

FLORINE.

Lequel ?

CONSTANCE.

Ah ! Tu me déſeſperes.

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils ſont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce ſoit l'un ou l'autre, il n'importe. Au ſurplus,
Fais comme tu pourras ; mais ne m'en parle plus :
Que cette indignité ne bleſſe plus ma vûe.

[*Elle ſort.*]

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévûe.

SCENE IV.

FLORINE *ſeule.*

VOyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrain ?
Entre nos deux Marquis le choix eſt incertain ;
Gens de même acabit, perſonnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par inſtinct & par réflexion,
Effrontés ſans ſuccès & ſans confuſion,
Impudens, toujours pleins d'un eſpoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours ſans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits ſans ſujet, indiſcrets ſans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtreſſes
Nous font bien plus de tort que toutes nos foibleſſes ;
Voilà les compagnons dont le couple indiſcret
M'a vingt fois confié leur riſible ſecret.

Quel eſt celui des deux qui s'eſt mis en dépenſe ?...
Comment le démêler ?... C'eſt en vain que j'y penſe:
C'eſt l'un ou l'autre ; mais de quel côté pancher ?...
Il faut pourtant réſoudre .... Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrain... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'eſt pas l'intérêt qui m'en donnne l'envie:
Oh ! non ; c'eſt ſeulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtreſſe avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point ; l'intention eſt pure,
On y pourroit donner toute une autre tournure.
[*Elle voit Clitandre & Damis.*]
Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

REprenez votre enjeu, la boëtte eſt complette;
Ma maîtreſſe à ce prix ne veut point faire emplette.
Conſolez-vous, une autre en fera plus d'état:
Vous ſavez ce que c'eſt, entre vous le débat.
[*Elle ſort.*]

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE *recevant l'écrain.*

DAMIS.

EH! C'eſt donc toi, Marquis, tes préſens te reviennent?

CLITANDRE.

A moi! C'eſt bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prens toujours, à bon compte;
Je m'engage au ſecret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me diſois-tu?...

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer..;

DAMIS.

Je t'aurois, à coup ſûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.
[*Il ouvre l'écrain.*]
Comment diable? Ah! Marquis... le préſent eſt honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle eſt rare ; on en trouve ſi peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'eſt le tien. L'art de plaire épargne bien la bourſe.

CLITANDRE.

Auprès du ſexe auſſi c'eſt toute ma reſſource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma préſence on te les a rendus :
On avoit ſes raiſons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que ſage.

CLITANDRE.

Voici d'Urval.

DAMIS.

Qu'importe ? Il peut être préſent ;
En ne nommant perſonne.

CLITANDRE.

Oui, le tour eſt plaiſant.

SCENE VII.

D'URVAL, DAMIS, CLITANDRE.

D'URVAL *à part en entrant.*

QUe vois-je ! Mon écrain !

CLITANDRE *à d'Urval.*

Nous diſputons enſemble.

DAMIS *en montrant l'écrain.*

En voici le ſujet.

D'URVAL.

Oui, c'eſt ce qu'il me ſemble.

[*à part.*]
Conſtance aura penſé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre eſt mon rival.

D'URVAL *ironiquement.*

C'eſt être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Paſſons, je te l'accorde.

[*en lui remettant l'écrain.*]
D'Urval, je te remets la pomme de diſcorde.

D'URVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus ſûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'eſt qu'un dépôt.

D'URVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'eſt que pour le rendre à ſon propriétaire.

D'URVAL.

C'eſt comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprens donc ce myſtere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL.

Il n'en eſt pas beſoin.

DAMIS.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque ſoin,
Nous a fait de ſa part, ſans déſigner perſonne,
Renvoyer cet écrain.

D'URVAL.

C'eſt ce que je ſoupçonne.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE

CLITANDRE *en regardant Damis.*

Oui, rien n'eſt plus conſtant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'oſe le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

D'URVAL *ironiquement.*

Eh! Mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

D'URVAL.

Meſſieurs, en ſuppoſant, mais ſans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrain; de grace, dites-moi
Quelle concluſion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuſe rien de quelqu'un qui ſait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'eſt donc point de moi? La conſéquence eſt claire.

DAMIS *en frappant ſur l'épaule de d'Urval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D'URVAL.

Tiens, Marquis, cet eſpoir lui paroît hazardé.
Son déſaveu peut être auſſi vrai que le vôtre;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui ſait ſi quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point ſecrettement cauſé cet embarras?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous ſur vous ſeuls la force de leurs armes?

DAMIS.

Oh! Qu'il paroiſſe donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux,

Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le conſole:
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'URVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiſcrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire,
Sans quoi d'Urval & moi nous n'oſons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous ſatisfaire.

D'URVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS *à d'Urval.*

En t'éloignant un peu; car il n'eſt pas beſoin
Que tu ſois plus avant dans cette confidence.
[*Il le place au fond du théatre.*] [*à Clitandre à demi bas.*]
Te voilà bien... Et toi, ſur-tout, point d'imprudence.
Il tire un portrait. Clitandre ſe trouble. [*à d'Urval.*]
Tiens, conſidere un peu... Vois ſa confuſion.
[*à Clitandre.*]
Eſt-ce là le portrait de celle.... en queſtion...
De la Dame à l'écrain?... Hé bien?

CLITANDRE *avec confuſion.*

Ah, l'infidelle!
[*Il ſort.*]

SCENE VIII.

DAMIS, D'URVAL.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

INfidelle?... Eſt-ce ainſi qu'on nomme une cruelle?
[*à d'Urval.*]
Mais c'eſt encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois penſe un peu mieux de moi.

SCENE IX.

D'URVAL *ſeul.*

ESt-ce une illuſion?... Eſt-ce un ſonge funeſte?...
Quel rapport!... Ah! Cruels, achevez donc le reſte.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne ſaurois forcer mes eſprits révoltés...
Le doute... La fureur... O ciel!... Ah! malheureuſe...
Eſt-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuſe?...
Conſtance, eſt-il poſſible?... Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'eſt-il laſſé de ſa vertu?
Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle aſſurance?
Mais ma crédulité ſe laiſſe empoiſonner
Par des convictions que je dois ſoupçonner.
Rejettons loin de nous... le puis-je? Quand j'y ſonge,
Quoi... d'une vérité puis-je faire un menſonge?...

Douce ſécurité, Préjugé ſi flatteur,
Que ſa fauſſe vertu nourriſſoit dans mon cœur!
Ah! Pourquoi n'ai-je plus ton voile ſalutaire?
L'affreuſe vérité découvre ce myſtere...
Voilà donc le ſujet de ſa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté:
Elle ne ſe faiſoit aucune violence:
Tout ce que je croyois le fruit de ſa prudence,
L'effet de ſon amour, l'effort de ſa raiſon,
Ne l'a jamais été que de ſa trahiſon.

SCENE X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON *en ſuivant d'Urval.*

SAns doute que l'écrain aura fait des merveilles!
De ce recit charmant enchante mes oreilles.

D'URVAL *avec un regard fixe ſur Damon.*

Il a bien réuſſi.

DAMON.

Je m'en étois douté:
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?

D'URVAL *en prenant la main de Damon.*

Conſtance a ſurpaſſé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

D'URVAL *avec fureur.*

Holà... Quelqu'un... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vûe?

D'URVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne ſai que penſer, je ne ſai que prévoir

Du trouble où je te vois.

D'URVAL.

Sa cauſe eſt imprévûe :
Tu vas être témoin d'une étrange entrevûe.
Quel aveu différent de celui !...

DAMON.

Quel courroux !

D'URVAL.

Je ſuis déſeſpéré.

DAMON.

Quoi, ſerois-tu jaloux ?

D'URVAL.

Je ne le fus jamais ; j'eſtimois trop Conſtance :
Je ſerois trop heureux dans cette circonſtance...
Eſtime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! Quel ſupplice entraîne après lui plus d'horreur ;
Que de ſe voir forcé de haïr ce qu'on aime ?

DAMON.

On ſoupçonne aiſément, on accuſe de même.

D'URVAL *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a ſon portrait ;
Et l'autre avoit ſon cœur, c'eſt l'aveu qu'on m'a fait...
C'eſt un myſtere affreux.

DAMON.

Que je ne ſaurois croire.
Conſtance abſolument n'a point trahi ſa gloire.

D'URVAL.

Ne prens plus ſa défenſe, il n'eſt aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien ?

DAMON *en appercevant Conſtance.*

Modérez-vous du moins, la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *avec un air un peu plus modéré.*

Madame, épargnons-nous la plainte & le reproche :
Il faut nous ſéparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer déſormais,
Juſqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfere à tous,
Ce fruit de mon amour, ſi cher à ma tendreſſe,
C'eſt de tous vos bienfaits le ſeul qui m'intéreſſe.

CONSTANCE.

Diſpoſez de mon ſort au gré de vos ſouhaits ;
Je n'examine rien, puiſque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure :
Où faut-il que je vive, ou plûtôt que je meure ?

D'URVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus ;
Mais vous ſerez bien-tôt ſatisfait. Au ſurplus,
Jouiſſez de ces biens que vous voulez me rendre,
De vos ſeules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le ſeul bien qui me reſte de vous :
Puiſſe-t-elle éviter les malheurs de ſa mere,
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere !

D'URVAL *avec fureur.*

Je ne puis ſupporter cette témérité.
Perfide, il vous ſiéd bien ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah, quel titre odieux! Eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe?

D'URVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Eſt-ce là le prix de ma tendreſſe?
Et quoi, de quels tranſports êtes-vous enflammé?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé?

D'URVAL.

Il falloit ſavoir mieux conſerver mon eſtime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait?

D'URVAL.

Vous oſez encor me défier?

CONSTANCE.

Hélas! Dois-je mourir ſans me juſtifier?
Que je ſache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y ſuccombe... Je meurs.

DAMON.

Elle eſt évanouie.

[*Conſtance ſe laiſſe aller dans un fauteuil, & en tirant ſon mouchoir, elle laiſſe tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramaſſer furtivement, mais il eſt apperçu par d'Urval, qui les ſaiſit.*]

D'URVAL *en ſaiſiſſant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi ſert tant de diſcrétion?
Sans doute ce ſera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouſe infidelle.

DAMON.

Il faut la ſecourir; permettez que j'appelle

[*Il ſort.*]

SCENE XII.

D'URVAL, CONSTANCE *preſque évanouie.*

D'URVAL.

QUe m'importe le ſoin de ſes jours & des miens?
Je vais donc la convaincre, en voici les moyens.
Ah, ciel! Quelle reſſource accablante & funeſte!
L'eſpoir de la confondre eſt tout ce qui me reſte.

CONSTANCE *ouvrant les yeux.*

Ah, que tenez-vous là! Je les voulois brûler.

D'URVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adreſſent à vous.

CONSTANCE.

Hélas! Qu'allez-vous faire?

D'URVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me ſatisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces triſtes écrits ne portez point vos yeux,
D'Urval... ce n'eſt qu'à moi qu'ils ſont injurieux.
De grace... écoutez-moi.

D'URVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puiſque nous ſommes ſeuls, je vais...

D'URVAL.

Il faut attendre.
A des diſcours ſans preuve on auroit répondu;
Mais je prétens qu'ici chacun ſoit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos piéds; ſouffrez que je vous preſſe.

D'URVAL.

Vous vous juſtifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, D'URVAL, CONSTANCE.

FLORINE *en courant à Conſtance.*

AH! Ma chere maîtreſſe;
Dans quel abaiſſement...

SOPHIE *à d'Urval.*

Conſtance à vos genoux!

[*Ils la relevent, & la remettent dans un fauteuil.*]

D'URVAL.

Reconnoiſſez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme inſtruite en l'art de feindre:
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
[*à Argant.*]
Damon vous aura dit ce qui ſe paſſe ici?

ARGANT.

C'eſt un fait important qui doit être éclairci.

D'URVAL.

Il va l'être à l'inſtant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

D'URVAL *diſtribuant des lettres.*

En voici; liſez donc ces coupables écrits:
Que je me trouve heureux de les avoir ſurpris!

SOPHIE *en prenant un billet.*

Moi, je les ſoutiens faux.

D'URVAL.

Je vois ce qu'elles craignent:
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occaſion...
Monſieur, épargnez-vous cette confuſion.

ARGANT *ſurpris en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement; ceci change la théſe.
Ce billet-là...

D'URVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais, par parentheſe,
Il eſt de votre main.

SOPHIE.

Le mien en eſt auſſi.

D'URVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

D'URVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

D'URVAL *en regardant, la reconnoît.*

Juſte ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'eſt de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monſieur?

SOPHIE.

Ma joie en eſt extrême.

ARGANT.

[*Il lui rend le ſien.*]
N'allons pas plus avant, le reſte eſt ſuperflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'eſt lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je ſuis offenſé de toutes vos alarmes!
S'il eſt vrai qu'à mes yeux Conſtance ait eu des charmes,

Ils ont fait dans leur temps leur effet ſur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
Une épouſe n'eſt point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un ſemblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'eſt trop d'être incrédule,
Et de me ſoupçonner d'un ſi grand ridicule.

Le ſtyle eſt obligeant.

ARGANT.

Ne vous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous reſſemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la ſienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh! Par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
[*Elle rend ou brûle le billet.*]
Monſieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire;
C'eſt dommage pourtant qu'on ne puiſſe vous lire.
[*Damon reprend les billets.*]

D'URVAL *en revenant de ſon étonnement.*

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi, vous récriminez?

FLORINE.

C'eſt une trahiſon que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'inſulte à la bleſſure?
C'eſt être trop cruel.

FLORINE *vivement.*

C'eſt un traître, un parjure,
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

[*Elles enlevent Conſtance.*]
Venez : pour vous venger, laiſſez-lui ſon ſoupçon.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occaſion...
Monſieur, épargnez-vous cette confuſion.

ARGANT *ſurpris en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement; ceci change la théſe.
Ce billet-là...

D'URVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais, par parentheſe,
Il eſt de votre main.

SOPHIE.

Le mien en eſt auſſi.

D'URVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

D'URVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

D'URVAL *en regardant, la reconnoît.*

Juſte ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'eſt de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monſieur?

SOPHIE.

Ma joie en eſt extrême.

ARGANT.

[*Il lui rend le ſien.*]
N'allons pas plus avant, le reſte eſt ſuperflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'eſt lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je ſuis offenſé de toutes vos alarmes!
S'il eſt vrai qu'à mes yeux Conſtance ait eu des charmes,

Ils ont fait dans leur temps leur effet ſur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
Une épouſe n'eſt point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un ſemblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'eſt trop d'être incrédule,
Et de me ſoupçonner d'un ſi grand ridicule.

Le ſtyle eſt obligeant.

ARGANT.

Ne vous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous reſſemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la ſienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh! Par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.

[*Elle rend ou brûle le billet.*]

Monſieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire;
C'eſt dommage pourtant qu'on ne puiſſe vous lire.

[*Damon reprend les billets.*]

D'URVAL *en revenant de ſon étonnement.*

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi, vous récriminez?

FLORINE.

C'eſt une trahiſon que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'inſulte à la bleſſure?
C'eſt être trop cruel.

FLORINE *vivement.*

C'eſt un traître, un parjure,
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

[*Elles enlevent Conſtance.*]
Venez : pour vous venger, laiſſez-lui ſon ſoupçon.

CONSTANCE *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... Permettez... Quoi, ne pourrai-je ap
prendre?...

SOPHIE.

Non. Ce n'eſt plus à vous, Madame, à vous défendre

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE *en ſe retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour... Damon, vous m'entendez.

[*Elles ſortent.*

DAMON.

O ciel!

SCENE XIV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON.

ARGANT *à d'Urval.*

VOus avez fait une rude entrepriſe;
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal priſ
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaire
On ne ſauroit avoir des preuves aſſez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le peuple feminin
S'élever à grands cris, & ſonner le tocſin,
Protéger l'accuſée, & s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zéle;
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur...

Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours crû ma femme auſſi ſage qu'une autre.
Je vous plains, mais que faire? elle a barre ſur vous:
Il faut, en enrageant, ſe taire & filer doux.

[*Il ſort.*]

SCENE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL.

TU me vois pénétré de douleur & de rage:
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage...,
Quelle vengeance affreuſe exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi!...
Que m'importe, après tout, qu'une épouſe volage
Sache de ſa rivale à quel point je l'outrage...
Cependant je l'accuſe, & je ſuis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

D'URVAL.

En ſuis-je moins certain? L'injure eſt manifeſte,
Va, je ne cherchois plus que le plaiſir funeſte
De la rendre odieuſe autant que je la hais;
Mais ſa fauſſe vertu couvre tous ſes forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie;
Mais je connois Conſtance, & je mettrois ma vie...

D'URVAL.

Tu la perdrois... Conſtance... Oh! regret ſuperflu,
J'ai creuſé cet abîme où ſon cœur s'eſt perdu;
Mon exemple a cauſé la chûte qui m'accable.
Eſt-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le ſuivez donc plus, comme vous avez fait,
Puiſque vous convenez d'un ſi funeſte effet.

Si tu voulois pourtant m'inſtruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage;
Tu n'as que trop ſuivi ton premier mouvement.

D'URVAL.

Je le paye aſſez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle,
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des preſſentimens que je ne puis m'ôter.

D'URVAL.

Ils ſont faux; mais enfin je céde à ta priere:
Sui-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'eſt point l'eſpoir d'être déſabuſé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refuſé.
Je te veux inſpirer la fureur qui m'anime:
Tu ſens que j'ai beſoin de plus d'une victime,
Puiſque j'ai des rivaux, je dois compter ſur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON *en domino.*

Il paroit dans le fond du théatre des girandoles allumées.

D'URVAL.

Viens; tandis que le bal dans cette gallerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce Peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'eſt un vol; & voici comme on te l'a ſouſtrait.
Damis a chez ce peintre été par aventure,
Il l'a vû travaillant à cette mignature;
Alors notre Marquis a formé le deſſein
De ſe l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ſes gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'eſt allé demander; le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis:
C'eſt ce que j'en ai ſû, ſans t'avoir compromis;
Car je viens de trouver ce peintre chez Conſtance;
J'ignore à quel ſujet, je n'ai point fait d'inſtance.

D'URVAL.

Quelle ſcélérateſſe!... Ah! Permets, cher ami...

DAMON.

Attens; je ne ſai pas les choſes à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;
D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres,
Mais je leur ai ſerré de ſi près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeaſſent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries ;
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries ;
Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
[*en lui donnant le portrait.*]
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte :
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance !

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D'URVAL.

Hélas ! Reproche-moi plûtôt un autre excès.
Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr, accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

D'URVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

D'URVAL *attendri, & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent... Que faut-il que j'espere !
Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chere ?...
Ah ! Je suis son bourreau plûtôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups ?
Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat :
Elle en impose à tous, & cache son état ;

Son

Son courage ſurpaſſe encor ſon infortune ;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet ſecret.
Il eſt vrai qu'en paſſant, mais ſans être indiſcret,
Je l'ai calmée un peu ; j'ai caché tout le reſte.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeſte.
Son courage eſt peut-être à ſon dernier effort.

D'URVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon ſort.
Sois mon unique appui, ma reſſource auprès d'elle ;
Peins-lui mon déſeſpoir : ah ! quel que ſoit ton zéle,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus, implore ſa pitié.

DAMON.

Tu ſauras mieux que moi perſuader Conſtance ?
Je lui ſerois ſuſpect dans cette circonſtance.
Pourquoi te refuſer ce plaiſir ſi flatteur,
D'aller à ſes genoux lui reporter ton cœur ?

D'URVAL.

Me refuſerois-tu d'achever ton ouvrage ?

DAMON *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D'URVAL.

Tu veux qu'un furieux qui ſort de ſon accès,
Qui vient de ſe porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler bleſſure ſur bleſſure,
Opprobre ſur opprobre, injure ſur injure,
Aille auſſi-tôt braver l'objet de ſa fureur ;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreurs ?
La honte me retient...

DAMON.

D'Urval, elle t'abuſe ;
La honte eſt dans l'offenſe, & non pas dans l'excuſe ;

D'URVAL.

Puis-je déſavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Conſtance un éternel mépris ?
Peut-elle déſormais prendre aucune aſſurance ;
Compter ſur des ſermens que j'ai détruits d'avance ?

DAMON.

L'amour pardonne tout; mais je t'ouvre un moyen:
Je dois avec Conſtance avoir un entretien,
C'eſt ſans doute au ſujet de tout ce qui ſe paſſe;
C'eſt elle qui m'a fait demander cette grace;
Pendant le bal j'eſpere en trouver le moment.
Nous ſommes convenus de ce déguiſement,
Je dois reſter maſqué.

D'URVAL.

Si je prenois ta place?

DAMON.

D'Urval, tu me préviens.

D'URVAL.

En parlant à voix baſſe;
Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon ſort,
Je lirai dans ſon cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine aſſurance;
Tu nous obſerveras alors avec prudence,
Et tu pourras bien-tôt trouver l'heureux moment
De te ſubſtituer près d'elle adroitement.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ma curioſité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'URVAL.

J'aurois trop à ſouffrir... En croyant te parler,
Conſtance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au ſilence:
Ce ſeroit eſſuyer toute leur violence;
Ce ſeroit m'expoſer à ſes premiers tranſports,
Et j'ai, pour en mourir, aſſez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;
La douceur de Conſtance a dû te ſatisfaire.

Quelle autre auroit ainſi ménagé ſon époux?
Je ſuis ſûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

D'URVAL.

Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON.

C'eſt une cruauté...

D'URVAL.

Ma foibleſſe eſt étrange;
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'eſt Florine, je crois?
Je te laiſſe; ſers-moi pour la derniere fois.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

DAMON, FLORINE *éloignée.*

DAMON.

QUe l'amour propre abonde en mauvaiſes défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!..
S'il me déſavouoit? Ah, trop cruel ami!
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole?
Elle eſt impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE *ſeule.*

QUelle ſera la fin de cet événement ?
Gare le Cloître, il ſait un triſte dénouement.
S'aller claquemurer, c'eſt ce qui m'inquiéte ;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :
Prendre congé du ſiécle à l'âge de vingt ans ;
Il nous quitte aſſez tôt, ſans prévenir ce temps.
Paſſe quand juſqu'au bout on a joué ſon rôle ;
Du moins le ſouvenir du paſſé vous conſole ;
On l'emporte avec ſoi, cela ſert de ſoutien ;
Mais pour moi, Dieu merci, je ſuis réduite à rien :
Car, ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'éxil où je m'en vais la ſuivre ?
Me plaindre que le temps coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amuſement.
Le monde a ſes chagrins : eh bien, on les eſſuie.
On s'accoutume, on roule, & l'on pouſſe la vie ;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on ſe plaint,
On s'agite, on ſe flatte, on eſpere, & l'on craint ;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait ſon profit, afin qu'on s'en ſouvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE *en domino, démaſquée,* FLORINE.

CONSTANCE *en regardant derriere elle.*

DAmon ſuivoit mes pas... & je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous ſommes convenus

De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;
Notre entretien ſera plus ſûr & plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*

VOus voici... reprenons le fil de ce diſcours ;
dont on nous empêchoit de pourſuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le ſein d'un ami ſenſible à mes alarmes ;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir ;
C'eſt encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
[*Elle eſſuie ſes yeux.*]

Je rappellois un temps bien cher à ma mémoire :
Quand d'Urval commença mon bonheur & ma gloire,
Mon cœur ſembla pour lui prévenir ſa ſaiſon.
Aurois-je mieux choiſi dans l'âge de raiſon ?
Notre hymen ſe conclut, aurois-je pû m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà ſi tendre,
Le ſeroit encor plus ? Je vis de jour en jour
Qu'on ne ſauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le progrès de ma tendreſſe extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puiſqu'on m'aima de même.
Qu'eſt devenu ce temps ? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un ſort ſi plein d'attraits.
Un revers imprévu détruiſit ma fortune ;
Ma tendreſſe bien-tôt lui devint importune ;
L'excès de mon amour lui parut indiſcret ;
Je le vis ; il fallut le rendre plus ſecret.

Le refroidiſſement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore;
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant ſon amour;
J'euſſe été trop heureuſe en ce malheur extrême.
Je ſentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime;
Qu'on perd tout en perdant ces tranſports mutuels,
Ces égards ſi flatteurs, ces ſoins continuels,
Cet aſcendant ſi cher, & cette complaiſance,
Cet intérêt ſi tendre, & cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient ſous ſes loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me ſuis toujours fait un crime de me plaindre.
C'eſt la premiere fois, dans l'état où je ſuis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puiſque je vous demande un conſeil ſalutaire.

Je ne prétens point faire un détail ſuperflu;
Ni rappeler ici ce que vous avez vû.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage....
Vous vous attendriſſez.... Eſt-ce un heureux préſage?
Enfin eſt-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Juſtice à ſon Epouſe? Ai-je bien entendu?
C'eſt beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre?
Mais comment puis-je avoir révolté mon Epoux?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...
Je m'y perds.... Cependant je lis dans ſa penſée:
Se pardonnera-t-il de m'avoir offenſée?
Je ſouffre plus que lui, du juſte repentir,
Que ſans doute à préſent il en doit reſſentir.
Je crains (s'il ne m'eſtime autant que je l'adore)
Que ſa confuſion ne l'alienne encore.
Que ſa honte offenſante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre ſa foi.

Ah! Peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'eſt revenu flattoit ma conjecture;
Je le déſire trop pour ne pas l'eſpérer....
Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer?

Mais ſi je n'ai point pris une fauſſe eſpérance,
Si ſon heureux retour avoit quelque apparence;
Qui peut le retarder?... Si mes jours lui ſont chers;
Qu'il vienne en ſûreté... mes bras lui ſont ouverts...
S'il voyoit les tranſports que mon cœur vous déploie...
Ah! Qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie....
Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir:
C'eſt ſur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à préſent être trop circonſpecte;
Un pardon trop aiſé doit me rendre ſuſpecte.
Que pourra-t-il penſer de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie....
Ah! Daignez par pitié... Vous ſoupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jetter entre ſes bras?...
J'entens ce que veut dire un ſi cruel ſilence;
Vous n'oſez...

LE MASQUE *à part.*

Ah! C'eſt trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez... Quel funeſte regret?...
(*Elle voit un portrait entre ſes mains.*)
Mais... Qu'ai-je vû. Comment... D'où vous vient mon portrait?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE *en lui préſentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'eſt une lettre.
Vous tremblez... Je frémis.. On ne veut plus me voir;
C'eſt le coup de la mort que je vai recevoir...
(*Elle ouvre le billet.*)
De la main de d'Urval ces lignes ſont tracées;
Mais que vois-je? Des pleurs les ont preſque effacées.
(*Elle lit.*)
C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.
Chere Epouſe, il n'eſt rien que votre Epoux ne faſſe,
Pour tarir à jamais la ſource de vos pleurs.
Vous avez rallumé ſes premieres ardeurs;
Trop heureux s'il expire en obtenant ſa grace!....
Ah! Pourquoi n'ai-je pas prévenu mon Epoux?
Conduiſez-moi, courons...

D'URVAL *démaſqué à ſes piéds.*

Il eſt à vos genoux...
C'eſt où je dois mourir... Laiſſez-moi dans les larmes
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher Epoux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur;
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

D'URVAL.

Quoi, vous me pardonnez l'outrage & le parjure?

CONSTANCE.

Oui, laiſſe-moi goûter une joie auſſi pure.

D'URVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh de qui? C'eſt un ſonge paſſé;
Ton retour me ſuffit.

D'URVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te ſuis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai ceſſé de te plaire.

D'URVAL.

D'URVAL.

Je veux m'en ſouvenir pour le mieux reparer.
(On entend du monde ; Conſtance paroît inquiète.)
Devant tout l'Univers je vais me déclarer....

SCENE DERNIERE.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

COmment diable ? La ſcene a bien changé de face.
Ah, ah ! Mon gendre en conte à ſa femme..... Il l'embraſſe !
Mais, eſt-ce tout de bon ?

FLORINE.

Certes l'effort eſt grand.

SOPHIE *ironiquement à Damon.*

Monſieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

D'URVAL *avec véhémence.*

Oui, je ne prétens plus que perſonne l'ignore,
C'eſt ma femme en un mot, c'eſt elle que j'adore :
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me ſuffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit ;
On pourra m'imiter. Non ; il n'eſt pas poſſible
Qu'un préjugé ſi faux, ſoit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'eſt pas que je trouve à redire à cela ;
Mais c'eſt qu'on n'eſt pas fait à ces incidens-là.
Lorſqu'une femme plaît, quoiqu'elle ſoit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON *à Sophie.*

Oſerois-je à mon tour, ſans indiſcrétion,
Vous faire ſouvenir d'une convention ?

SOPHIE.

(à Conſtance.)

Damon, je m'en ſouviens. Ah! ma chere Conſtance....

(Elle l'embraſſe.

Mais conſeillez-moi donc dans cette circonſtance.

ARGANT *lui prend la main & la met dans celle de Damon.*

Oui, conſeillez un cœur déja déterminé....

Le conſeil en eſt pris, quand l'Amour l'a donné.

FIN.

LE PRIX
DE LA BEAUTÉ
OU
LE JUGEMENT
DE PARIS,

COMEDIE-BALET EN UN ACTE

EN VERS,

Par M. Gabriel Mailhol.

Repréſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 3. Juillet 1755.

Le prix eſt de 24. ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez Duchesne, Libraire, r S. J.
au-deſſous de la Fontai
au Temple du C

M. DCC L

ACTEURS.

JUNON, Mlle. SILVIA.

MINERVE, Mlle. THERESE.

VENUS, Made. FAVART.

MERCURE, M. CHANVILLE.

PARIS, *en Berger*, Mlle. CATINON.

Songes agréables.

Songes ſous la figure d'Héléne.

La Scene eſt en Phrigie.

LE PRIX
DE LA BEAUTÉ
OU
LE JUGEMENT
DE PARIS.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Prairie agréable au pied du Mont-Ida. On voit dans l'un des cotés une Grotte. Paris deſcend de la Montagne, conduiſant ſes troupeaux.

PARIS.

TROUPEAUX heureux, dont je conduis les pas,
Sans trouble jouiſſez des dons de la nature.
Bondiſſez ſur cette verdure.
Paiſſez parmi ces fleurs, & ne les fanez pas.
Etanchez votre ſoif ardente
Dans cette onde pure & coulante,

Image de ma vie & de tous ſes apas.
On me dit vainement que mon ame indolente,
Loin de l'amour, perd un plaiſir.
Je vois de ces cantons tous les Amans s'unir
Sans que cet exemple me tente,
Sans jalouſie, & ſans regrets;
Soit, crainte d'altérer les biens doux & parfaits
Que procure à mon cœur une vie innocente,
Ou ſoit qu'une Bergere ait pour moi peu d'attraits.
Mais de l'Aſtre du jour la chaleur violente
Fatigue, affoiblit mes troupeaux;
Pour ſe coucher ils ſe cachent dans l'ombre:
Allons comme eux, dans cette grotte ſombre
Jouir des charmes du repos.
Que la cupidité vous guide & vous tourmente,
Mortels, le ſommeil qui m'enchante
N'eſt pour vos cœurs troublés qu'une tréve à vos maux.

Paris va ſe coucher dans la grotte, ſur le gazon, & s'endort. On voit s'élever de terre & ſe former ſur ſa tête un berceau de pavots. Des ſonges agreables voltigent autour de lui, & expriment par leur danſe les plaiſirs de l'Amour. Un ſonge ſous la figure d'Héléne, vient ſe mêler à leur troupe. La beauté de cette Reine excite leur curioſité. Ils l'environnent, l'admirent, & lui donnent une couronne de fleurs. Héléne apperçoit Paris endormi. Elle vole vers ce Berger ai-

mable, le contemple, s'attendrit, & veut lui ſacrifier la Couronne qu'elle a reçue. Elle hézite, elle revient ſur ſes pas; mais ſon penchant l'entraîne, & elle ſe reſout enfin à couronner Paris. Le Berger paroît ému de cette faveur. Ses mouvemens produiſent dans Héléne de tendres inquiétudes. Elle voit à regret qu'il va s'éveiller. Elle approche en tremblant, enleve la Couronne, & diſparoit avec les ſonges, tandis que la grotte reprend ſa premiere forme.

SCENE II

MERCURE, PARIS.

MERCURE.

ARrachez-vous, Paris, des bras de la moleſſe
Qui vous charme & qui vous ſéduit:
Le repos eſt une foibleſſe,
Si du travail il n'eſt le fruit.

PARIS.

Envain des importuns on voudroit fuir l'aproche;
On en trouve par tout.

MERCURE.

Quoi, Paris, votre eſprit

A mes empreſſemens répond par un reproche !
Aprenez que je ſuis le meſſager des Dieux.

PARIS.

Vous en êtes plus condamnable :
Des Belles & des Dieux le partage honnorable
Eſt le pouvoir de faire des heureux.

MERCURE.

Eh bien ?

PARIS.

Dans ce moment on combloit tous mes vœux ;
Et votre arrivée imprudente
A changé mon bonheur en un deſtin affreux.

MERCURE.

Moi ! Comment ?

PARIS.

Je goutois cette langueur charmante
Que produit dans nos ſens un ſommeil paſſager.
Autour de moi j'ai cru voir voltiger
Mille objets ſeducteurs, dont la beauté picquante,
La danſe legere & touchante
Peignoit l'Amour & ſes plaiſirs.
Leur vûe excitoit mes deſirs.
Alors une femme adorable,
Digne de l'hommage des Dieux,

S'eſt montrée au milieu de cette troupe aimable.
Des femmes qu'elle efface, elle charme les yeux,
Et dans l'étonnement où ſon aſpect les plonge,
Le croiriez-vous, cet objet enchanté,
D'elles-mêmes reçoit le prix de la beauté.

MERCURE.

Je le crois; c'étoit dans un ſonge.

PARIS.

A peine l'a-t'elle obtenu,
Qu'elle vient m'en faire un hommage.
J'admirois ſes appas, & mon cœur s'eſt ému;
Avec tranſport enfin je recevois ce gage...

MERCURE.

Quand tout à coup la Belle a diſparu.

PARIS.

J'en ſuis au déſeſpoir. Je n'aurois jamais cru
Que d'indiſcretion on pût blâmer Mercure.

MERCURE.

A tort vous êtes irrité:
Vous regrettez une impoſture.

PARIS.

Il en eſt, & je vous l'aſſure,
Qui valent la réalité.

MERCURE.

Oubliez, cher Paris, une erreur ſéduiſante.
Par Jupiter, Mercure eſt député,
Pour vous livrer cette pomme brillante.
Aux nôces de Thétis les Dieux ont aſſiſté.
La Diſcorde, que par prudence
Ils en ont ſçu bannir, en a tiré vengeance:
Au milieu du feſtin elle a jetté ce fruit.

Il donne la Pomme.

PARIS.

Voyons; autour il eſt écrit,
A la plus belle!

MERCURE.

Oui, de nos Déeſſes vaines
Nous avons vû d'abord éclater le deſir.
Chacune de ce prix a voulu ſe ſaiſir.
Bientôt pourtant les moins hautaines
Ont cedé leurs prétentions.
Enfin, après quelques diſcuſſions,
Qui ménaçoient d'une guerre inteſtine,
De leurs faits ſur ce point les Dieux ſont convenus;
Et d'une voix l'Olympe opine
Pour Junon, Minerve & Venus.

PARIS.

Mais, vous nommez trois Immortelles,
Et je ne vois qu'un prix! faut-il le partager?

MERCURE.

›n, à l'une des trois vous devez l'adjuger.

PARIS.

Moi, juſte ciel ! Je hais trop les querelles :
! reprenez ce fruit.

MERCURE.

Vous voulez reculer !

PARIS.

On perd toujours à ſe mêler
s affaires des grands : & je ſuis politique.
D'ailleurs, je connois dès-long-tems
Des femmes l'eſprit deſpotique :
utes penſent avoir des attraits raviſſants.
ndis que ſe parant de leur droit autentique,
Celles que je condamnerois
iroient contre moi leur colere implacable,
Celle que je couronnerois,
accorderoit l'honneur de me croire équitable.

MERCURE.

Craignez peu les reſſentimens
Des deux Déeſſes outragées :
Toutes trois ſe ſont engagées
›béir en ce jour à vos Commandemens.

PARIS.

Elles m'obéiront ! Quel plaiſir ! Je me rends.

MERCURE.

Ce n'eſt pas tout, le corps de leurs Rivales
Vous charge de perſécuter,
De déſeſpérer vos Vaſſales.

PARIS.

Leur deſirs ſont des loix qu'on doit exécuter.
A des Divinités, aujourd'hui ſubalternes,
Je voudrois cherement faire acheter ce prix;
Mais je n'ai pas, je vous en avertis,
Le talent eſtimé de nos Bergers modernes:
Je ne ſuis point railleur.

MERCURE.

Tanpis, mon Cher, tanpis.
Vous perdez le plaiſir le plus doux de la vie.
La raillerie anime les propos,
Les embellit, & les varie,
Aux dépens des jaloux, des prudes & des ſots.
Une médiſance agréable,
Ecartant loin de nous les regards curieux,
Les fixe ſur le malheureux
Que notre eſprit méchant accable.
A l'abri d'un ſens ſpécieux,
Un railleur fin peut être impitoyable:

Partout craint, partout déſiré,
Il recevra du moins les dehors de l'eſtime,
Et ſe verra même admiré
De celui, qui bientôt deviendra ſa victime.

PARIS.

Je n'avois jamais vû de méchant ſans dépit;
Mais, c'en eſt fait, mon cœur s'amende.

MERCURE.

Junon paroît: je vous la recommande.
Je vais inſpirer votre eſprit
En qualité de Dieu de l'éloquence.
Sachez ſurtout mettre à profit
L'ironie & la médiſance:
Le bien eſt eſtimé, mais le mal réuſſit.

SCENE II.

JUNON, PARIS.

PARIS *ironiquement.*

AUx appas enchanteurs, qu'en vous je vois paroître,
A ces traits, à ce port noble & majeſtueux,
Je dois ſans peine reconnoître
La fille de Saturne & la Reine des Cieux.

JUNON.

Votre diſcernement, votre accueil favorable,
S'il eſt pour moi flatteur, eſt pour vous honnorable.

PARIS *ironiquement.*

J'ai reconnu d'abord toutes vos qualités,
Et ſurtout votre modeſtie.

JUNON.

Faites-moi grace, je vous prie,
De l'attribut que vous vantez.
Il peut dans des ſimples mortelles
Paroître une perfection :
Il ſeroit en effet un deffaut pour Junon.
La modeſtie eſt dans les Belles,
Bien moins le ſoin de vous faire ignorer
Leurs bonnes qualités réelles,
Que l'impuiſſance d'en montrer.
C'eſt auſſi quelquefois un voile favorable,
Leger & tranſparent,
Qui ſéduit, & qui rend aimable
Ce qui ſeroit indifférent.
Junon n'a pas beſoin d'un tel ménagement.
Que Venus garde ſa ceinture,
Que la prude Minerve ait ſon air emprunté;
Je dois de l'art dédaigner l'impoſture,
Ma premiére vertu c'eſt la ſincérité.

PARIS *ironiquement.*

C'eſt la mienne auſſi, je vous jure,
Et vous l'éprouverez.

JUNON.

Tantmieux :
Je ne puis qu'y gagner dans cette conjoncture.
Je dois à ma beauté la Couronne des Cieux :
Elle eſt donc ſans reproche, & n'eut jamais d'égalles.

PARIS.

Sans doute.

JUNON.

Le Maître des Dieux
Ma préférée à mes Rivales.

PARIS.

Qui pourroit en douter !

JUNON.

Et penſer autrement ;
Ce ſeroit condamner ſon choix.

PARIS.

Aſſurement.

JUNON.

Auſſi, du Ciel ſuis-je moins deſcendue

Pour recevoir la pomme qui m'eſt due,
Que pour recompenſer votre diſcernement.

PARIS.

De m'accorder ma récompenſe,
Il ne faut point trop vous hater,
Je pourrois bien ne pas la mériter.

JUNON.

Comment ?

PARIS.

De vos attraits on vante la puiſſance ;
Mais vos deffauts déparent vos appas.

JUNON.

Moi, des deffauts ?

PARIS.

Je ne les connois pas.
Mais vous êtes, dit-on, par nature orgueilleuſe,
Méchante par oiſiveté,
Par état, dédaigneuſe,
Franche, par vanité,
Par contrainte, vertueuſe,
Fidéle, par neceſſité.

JUNON.

Un Mortel, qui doit me connoître,
Oſe-t'il me parler ainſi ?

PARIS.

C'eſt un Mortel, qu'ici
Votre amour propre a rendu votre maître.

JUNON.

Des filles de Cinarre ignorez-vous le ſort ?
Moins que Paris elles m'ont outragée.

PARIS.

Je ſçais combien Junon s'en eſt vengée ;
Mais aujourd'hui je vous craindrois à tort.

JUNON.

Vous !

PARIS.

Je puis par un mot calmer ce vif tranſport.

JUNON *vivement.*

C'eſt trop agraver votre outrage !

PARIS.

Junon, votre courroux peint ſur votre viſage,
Fane les roſes & les lis
Qui peuvent de ma part vous obtenir le prix.

JUNON *ſe contraignant tout à coup.*

Mon cher Paris, je ne ſuis point outrée.

De tout homme à préſent l'or ſeul fait les deſtins ;
On applaudit, on prévient, on encenſe
Tous ceux qui tiennent dans leurs mains
Le pouvoir de jouir, que donne l'opulence.

PARIS.

Je hais les faux amis, je crains les envieux,
Et je ne veux devoir mes vertus qu'à moi-même.

JUNON.

Sur les tréſors gardez votre ſyſtême ;
Mais du moins aujourd'hui ſoyez ambitieux :
Aſpirez au pouvoir ſuprême
Où vous appellent vos ayeux.

PARIS.

Mes Ayeux !

JUNON.

A Priam vous devez la naiſſance.
Votre Pere à la mort condamna votre enfance,
Pour prévenir l'effet d'un Oracle facheux ;
Mais Hecube eut pitié de vos jours malheureux,
Et vous fit ſur ce Mont expoſer par prudence.
Quittez d'un vil Berger l'emploi trop onereux :
Je vous rendrai vos droits au Thrône,
Et vous ſçavez qu'une Couronne
Eſt des biens le plus précieux.
Vous ſerez, je le veux, environné de traitres ;
Mais vous aurez le droit de les punir.

Et toujours prompts à vous ſervir,
Vous verrez à vos pieds vos égaux & vos Maîtres.

PARIS.

Dans mon ame ces mots ont porté le deſir.
Je ſens que le Thrône m'appelle ;
Ah ! Junon, que vous êtes belle !

SCENE IV.

MINERVE, JUNON, PARIS.

MINERVE.

O U'entens-je ! de Junon on vante les attraits !
On n'a pû, ſans me voir, couronner mon Emule.

JUNON *bas à Paris.*

Sa pruderie eſt peinte en tous ſes traits.

PARIS *bas à Junon.*

Je le vois, elle eſt ridicule.
haut.
Je ſuis juſte, & dans peu je vais....

MINERVE.

Que nous devons être charmées
De paroître en ce jour devant un tel Berger !

Ses bonnes qualités ſont partout renommées :
Il étoit ſeul digne de nous juger.

JUNON *ironiquement.*

On voit bien que Pallas dédaigne l'éloquence :
Pour triompher, cette divinité
N'a beſoin que de ſa préſence.

MINERVE.

Ah ! je conçois le ſens de ce ton affecté ;
Mais Junon doit ſçavoir que Pallas ſa rivale,
Devant Paris eſt ſon égale.
Ce qu'avec le pouvoir on nomme dignité,
Devient, ſans cet appui, dédain ou vanité.

PARIS.

Avec plaiſir j'entendrai vos murmures ;
Querellez-vous en toute ſureté.

ironiquement.

Vos bouches devant moi renvoyant les injures,
Ne diront point la vérité.

JUNON.

J'efface à vos yeux ſa beauté,
Cela l'inquiéte & l'irrite :
Je voudrois, pour lui plaire, avoir moins de mérite.

MINERVE.

us me plaiſez, Junon, plus que vous ne penſez.
Très-aiſement je pourrois vous confondre ;
iis j'ai trop de vertu pour vouloir vous répondre.

à Paris.

Elle vous en a dit aſſez,
ur qu'on puiſſe à ſon tour vous parler tête à tête.

JUNON *bas à Paris.*

Notre convention eſt faite.

haut à Minerve.

Vos deſirs ſeront exaucés.

bas à Paris.

Souvenez-vous de l'Empire.

PARIS *bas.*

Laiſſez.

JUNON *à Minerve.*

ſployez les tréſors d'une bouche éloquente :
ıſſi peu je vous crains abſente, que préſente.

SCENE V.

MINERVE, PARIS.

MINERVE.

SI Junon à la pomme avoit des droits certains,
Tels que ceux de Pallas, ſa joye & ſes dédains
Seroient peut-être pardonnables ;
Mais la préſomption qui ternit ſes appas,
Augmente encor ſes deffauts innombrables.

PARIS *ironiquement.*

Je ſens à ce propos que vous n'en avez pas.

MINERVE.

L'ambition & la moleſſe
Veulent envain vous enchaîner :
Les paſſions ſont une yvreſſe,
Et les plaiſirs une foibleſſe,
Que le ſage doit condamner.
Vous êtes fait pour la ſageſſe,
Et vous devez la couronner.
A ma vertu les Dieux rendent juſtice,
Ainſi qu'à ma rigidité.

PARIS.

J'aime aſſez l'ingenuité

. De cet aveu dénué d'artifice :
La mienne va vous plaire auſſi.
Je connois des honnêtes femmes,
ii vantant en tous lieux la bonté de leurs ames :
romper le vulgaire ont enfin reuſſi.

MINERVE.

llas à ce deffaut ne peut ſe reconnoître,
Elle ne l'eut jamais.

PARIS.

Cela doit être.
On voit auſſi parmi nous quelquefois
Des femmes, de qui la rudeſſe
arte les Amans, & garde leur ſageſſe ;
Mais ſi d'Amour elles bravent les loix,
du ſceau de ce Dieu leur vertu n'eſt marquée,
C'eſt qu'elle n'eſt point attaquée.
Un Amant laid ſe ſera préſenté,
Pour cauſe on l'aura rebuté :
n fait pourtant ſonner cette victoire,
n a bien ſoin d'en rehauſſer l'éclat,
Et l'on embelit ſon hiſtoire
De ce triomphe, obtenu ſans combat.

MINERVE.

De ces deffauts je ſuis exempte.
Par cette peinture choquante,
Paris voudroit-il m'outrager !

PARIS *feignant de la naïveté.*

Je déteſte la calomnie.

MINERVE.

Junon, ſans doute a ſçu vous engager
A me traiter en ennemie,
Et ſa funeſte jalouſie...

PARIS.

Elle jalouſe, & de Pallas !
En bonne foi, vous ne le croyez pas.

MINERVE.

J'en ſuis perſuadée.

PARIS.

Il faut donc vous défaire
De ce deffaut, trop commun entre nous.
Tel, à qui l'on ne penſe guére,
Soutient qu'il fait & qu'il doit faire
Des envieux & des jaloux.
Perſuadé de ſon merite rare,
Alors ſon eſprit ſe prépare
A repouſſer leurs efforts & leurs coups.
Il parle, il ſe plaint, il ſoupire,
Pour vous intéreſſer il fait tout ce qu'il peut;
Et l'on eſt forcé de lui dire,
Il eſt des envieux; mais n'en a pas qui veut.

MINERVE.

MINERVE.

ıe ſouffrirois point un langage ſemblable
De tout autre que de Paris.
›iqu'il en ſoit, Junon n'eſt pas ſi redoutable.
raindrois plus les yeux & le malin ſouris
De la Déeſſe de Cypris,
Si d'un regret inévitable,
Ses dons n'étoient toujours ſuivis.

PARIS.

uis douter, & ſans vous faire outrage,
malheurs effrayans dont vous me ménacez.
ıs les connoiſſez mal, ſi vous les connoiſſez,
Car vous futes toujours ſi ſage....

MERCURE.

Je le fus, & vous le ſerez.

PARIS.

MINERVE.

Malgré vous, vous recevrez
Ces dons précieux, honnorables,
Que m'ont confié les deſtins,
Et qui repandus par mes mains,
Rendent les Mortels raiſonnables;
Les Beaux-Arts, qui dans les eſprits
Portant la lumiere & la gloire,
Gravent au Temple de Mémoire

Les noms de tous mes favoris ;
Les Sciences que l'on admire,
Dont le regard audacieux
Traverſe les lambris des Cieux
Pour les meſurer, & pour lire
Juſques au ſein même des Dieux ;
Enfin l'art noble de la guerre
Qui doit vous ſoumettre la terre,
Et l'art encore plus flatteur
De lui donner la paix & le bonheur.

PARIS.

Mais, voilà des grands avantages !
à part.
L'art de juger eſt aſſez bon.

MINERVE.

Rejettez ceux que vous offre Junon.
Bientôt par ſes juſtes hommages
Le Grec reconnoîtra vos droits ſur Ilion :
Le pouvoir de Junon vous devient inutile.
D'ailleurs, elle vous a promis
Le foible Empire d'une Ville ;
Votre bras en conquerra mille :
L'Univers vous ſera ſoumis.
Quoiqu'en oſe avancer leur éloquence habile,
De mes Rivalles les préſens
Doivent s'évanouir, abſorbés par les tems :

Mes dons, que partout on renomme,
Plus relevés, plus éclatans,
Sont immortels, & font un Dieu d'un homme.

PARIS.

Vous pourriez bien avoir la pomme.

SCENE VI.

VENUS, MINERVE, PARIS.

VENUS.

J'Arrive la derniere.

PARIS.

Ah Ciel !

VENUS.

Avec raiſon
J'ai voulu profiter de la comparaiſon.

MINERVE *bas à Paris.*

Quel air ! Quel maintien ! Quelle audace !

VENUS.

Regardez-moi, Paris, & voyez dans mes traits

Si Junon & Minerve égalent mes attraits
Je ne puis en ce jour que plaindre leur diſgrace.
Elle doit à leur honte, éclater dans ces lieux.
Pour m'adjuger la pomme, il ne faut que des yeux;
Et tous mes droits ſont tracés dans les votres.

MINERVE.

Cela peut être, mais les nôtres
Sont gravés au fonds de ſon cœur.
Paris refuſe ſon ſuffrage
A des appas, de qui l'éclat trompeur
S'évanouit comme la fleur
Dont ils ſont à nos yeux l'image.
Plein de lumiere, & d'équité,
Il veut accorder ſon hommage
A cet éclat durable & reſpecté,
Qui des vertus eſt toujours l'appanage.
Si vous brillez quelquefois dans les cieux
Votre coquêterie y bleſſe tous les yeux.

VENUS.

Mais, la coquêterie eſt je crois le partage
De toute femme de vingt ans:
Et nous autres immortelles,
Qui conſervons un éternel printems,
Nous jouiſſons toujours des droits & des talens
Des mortelles, jeunes & belles.
Un agrément eſt un deffaut

Aux regards de la pruderie.
C'eſt à Paris à décider tout haut
Du mérite réel de la coquêterie.
Elle ſuit partout la beauté
Pour le bonheur de la ſociété.
Dans tous les cœurs excitant l'eſpérance ;
Mais retenant le prix, qu'elle laiſſe entrevoir,
Sur leurs égards & ſur leur complaiſance,
Elle fonde notre pouvoir ;
Et nous fait ſurtout recevoir
Ces louanges ſur nos charmes,
Qui de l'Amour ſont les premiéres armes.
Elle inſpire à tous les eſprits,
Qui veulent tacher de nous plaire,
Une émulation utile & néceſſaire,
Anime le talent, & fait naître ſes fruits.
Du jaloux & du téméraire,
Elle ſçait braver les deſirs,
Avec tranſport elle les déſeſpere ;
Mais on l'adore, & l'on préfére
Ses dédains aux faveurs, ſes tourmens aux plaiſirs.

PARIS *ironiquement.*

De Venus volontiers j'approuve le ſyſtême,
Il doit produire la gayeté.
J'ai ſouvent connu par moi-même
Qu'elle eſt pour un Mortel une néceſſité :
Il en faut donc beaucoup pour l'immortalité.

à Minerve.

Quoi ! par le corps des Immortelles
Ce beau ſyſtême eſt rejetté !
A cela je reponds que c'eſt tampis pour elles.
C'eſt une ridiculité
De garder parmi vous des erreurs éternelles,
Quand pour vous corriger vous avez des modéles.

MINERVE.

Paris, vous avez bien raiſon
De blâmer ainſi par ce ton
Ses travers & ſes ridicules;
Et vous juſtifiez des Dieux
Les ſentimens & les ſcrupules.
L'Amour, que ſi ſouvent on a banni des Cieux,
Eſt moins coupable que ſa mere.

VENUS.

Comment donc ! votre bile amere
Sur mes perfections épuiſant tous ſes traits,
A l'envi me pourſuit, me raille, & m'injurie !
Courage; la Palinodie
En aura pour moi plus d'attraits.

à Paris.

Que pour mieux aſſurer le ſuccès de ſes trames,
Minerve ait dans ces lieux oſé me condamner !

Cela ne doit point m'étonner ;
Une femme toujours a mal parlé des femmes :
Mais je ne puis vous pardonner
La prévention, l'injuſtice,
Qui vous rend aujourd'hui contre moi ſon complice.
Vous le ſçavez, on préfére en ce tems
Aux conſeils ennuyeux d'une raiſon ſauvage
Les plaiſirs & les agrémens :
Ils deviendront votre appanage,
Si vous devez combler mes vœux ;
Minerve peut vous rendre ſage,
Mais Venus veut vous rendre heureux.

MINERVE.

Deffiez-vous, Paris, de ſa langue traitreſſe ;
Il n'eſt jamais de bonheur ſans ſageſſe.

VENUS.

Malgré vos leçons, vos mépris,
De la beauté je dois avoir le prix.
Pallas, vainement il vous tente.
Liſez donc cette inſcription :
Je n'ai plus de prétention
S'il eſt pour la plus riche, ou pour la plus ſçavante ;
Mais non, c'eſt aux attraits que l'on doit le donner,
Et Paris n'oſeroit ne pas me couronner.
La puiſſance ni l'or ne me ſert point de maſque.
On ne voit pas ſur moi le fer brillant d'un caſque ;
Ceux qui les portent ſont aux pieds de mes autels.

Je ne veux point détruire les mortels.
Je condamnai toujours la rage meurtriére
Qui le glaive à la main veut impoſer la loi ;
Mais ſi je ne ſuis pas guerriére,
J'ai des amis, & l'on ſe bat pour moi.
Paris n'eſt point fait pour les armes ;
Il eſt fait pour l'Amour, & pour gouter ſes charmes.
A Mercure tantôt il l'a prouvé, je le croi,
Quand dans un moment agréable,
Ce Dieu le reveillant, l'a rendu miſérable.

PARIS.

Vous avez ſçu quelle étoit ma douleur ?

VENUS.

Ai-je pû l'ignorer, quand mes bontés propices
Vous ont fait dans un ſonge entrevoir les prémices
De votre ſort & de votre bonheur !

Junon entre, & écoute.

PARIS.

Quoi donc ! cette beauté....

VENUS.

D'Héléne étoit l'image.
Si vous me préférez à Junon, à Pallas,
De cette Reine les appas
Doivent être votre partage.

SCENE VII.

UNON, MINERVE, VENUS, PARIS.

JUNON *à Paris.*

VEnus vous trompe, & ne la croyez pas ;
lle veut profiter d'un ſéduiſant menſonge
Que le hazard vous offroit dans un ſonge ;
lléne eſt dès longtems unie à Menelas.

MINERVE.

Ils ſont liés par un nœud reſpectable ;
)n ne peut le briſer, ſans ſe rendre coupable.

VENUS *ironiquement & en riant.*

)n le reſpectera.

PARIS *à part.*

Bon ! nouvel embarras.
L'art de juger n'eſt point tant agréable.

JUNON.

Mes Rivales juſqu'à préſent
Ont aſſez perdu de paroles.

Ne vous arrêtez plus à leurs propos frivoles ;
Le tems s'écoule, & Jupiter m'attend.

MINERVE.

Rendez donc mon eſprit content.

VENUS.

Hâtez l'inſtant de ma victoire.

JUNON.

Acceptez mes tréſors, volez à la grandeur.

MINERVE.

Couvrez-vous aujourd'hui d'une immortelle gloire.

VENUS.

Votre choix doit vous faire honneur,
Si vous me couronnez pour poſſeder Héléne :
De tous les biens la jouiſſance eſt vaine
Sans le plaiſir & le bonheur.

MINERVE.

Vous héſitez encor !

JUNON.

Votre ame eſt incertaine ;

PARIS.

On le ſeroit à moins, je ne ſçais où j'en ſuis.

VENUS.

Décidez donc.

PARIS.

Je ne le puis.
Le choix de tant de biens m'accable & m'importune,
L'excès de mon bonheur comble mon infortune.
La crainte ſuſpend mon deſir.
De peur de me tromper, je ne veux point choiſir.

VENUS.

Douteriez-vous de ma promeſſe ?

PARIS.

Oh ! je n'en doute point ; j'en vois la fauſſeté.
Pour en montrer la vérité,
Faites venir ici l'objet de ma tendreſſe ;
Mais vous ne le pouvez, & je n'y penſe plus.

JUNON.

Il a raiſon.

MINERVE.

Cet incident m'enchante !

VENUS.

Je ſuis au déſeſpoir !

Que ſur ma tête elle a mis dans ces lieux.

VENUS.

Volez à mon ſecours, Amours, Venus l'ordo

Un groupe d'Amours aporte dans les airs
ronne de fleurs dont on a couronné P

JUNON.

Gardez-vous bien de lui donner le prix.

MINERVE.

Si vous la couronnez, Paris,
Vous verrez mes ſujets, tous les ſages du mon

PARIS.

Je ne crains pas leur nombre ; & malgré tous
La beauté de Venus me paroît ſans ſeconde.

Il lui donne la pomm

MINERVE.

Un outrage ſi grand excite ma vengeance.

PARIS.

A mes ordres ſoumettez-vous :
Déeſſes, arrêtez, reſpectez ma puiſſance.

SCNE VIII.

MERCURE, JUNON, MINERVE, VENUS, PARIS.

MERCURE.

Diſparoiſſez ſans l'outrager ;
Telle eſt de Jupiter la volonté ſuprême.

MINERVE.

J'obéis, je ſçaurai par un mépris extrême,
Et le punir, & me venger.

elle ſort.

JUNON.

Je ne me venge pas de même.
A ſes fureurs on connoîtra Junon.

Homme aveugle que je déteſte,
Amene dans ton Illion
Une beauté, qui lui ſera funeſte,
Qui partout de la guerre allumant le flambeau
Sous ſes débris fumans creuſera ſon tombeau.
Tu ſeras l'horreur de ton Pére.
Hector te maudira ſous Achille abattu,
Et ſera moins honteux d'avoir été vaincu,
Que de connoître en toi ſon frere.
Excite les cris de ta mere,
Plus que la mort de ſes autres enfans,
Elle doit déplorer ta vie.
Haï de tes amis, fléau de tes parens,
Source des maux de ta patrie,
Eſclave & jouet de l'Amour,
Tu déteſteras l'heure où tu reçus le jour,
La main qui devint ton refuge,
Et le fatal honneur d'avoir été mon juge.

elle ſort.

SCENE IX & *derniere.*

MERCURE, VENUS, PARIS.

PARIS.

Elle a rempli mon cœur d'effroi.

VENUS.

Bravez, ou mépriſez une ménace vaine :
Vous ſerez ſoutenu par l'Amour & par moi,
Et vous poſſederez Héléne.

PARIS.

Ce nom garant de ma félicité
A diſſipé ma crainte, & me rend ma gayté.

VENUS.

Avant de vous livrer votre aimable Conquête,
Mon fils veut en ces lieux vous donner une fête.

MERCURE.

La folie ici près vient de joindre l'Amour,
Par caprice, & par convenance ;
Mais elle a trouvé dans ſa Cour
Trop de gêne, & trop de décence.

Le cérémonial eſt toujours ennuyeux :
Sa main d'un coup de marote
A métamorphoſé les Amours & les Jeux,
En une troupe falotte
De Villageois francs & joyeux.
Ils doivent recouvrer leur premiére exiſtance,
Quand ils vous auront plû par leurs chants & leurs pas.
Je crois que nous n'y perdrons pas,
La gayté vaut bien la décence.

FIN.

VAUDEVILLE.

LE ſort à Damon laid & vieux
Unit Chloë jeune & jolie.
De mille Amans elle reçoit les vœux,
Il veut punir ſa perfidie ;
Mais bientôt avec ſon Argus
Un regard la reconcilie ;
C'eſt le triomphe de Venus.

Aimable & rempli de talent,
Dervile ne peut, quoiqu'il faſſe,
Etre placé chez un ſot opulent :
Mais après bien des pas perdus,
Avec politeſſe on le chaſſe ;
Sa Sœur parle, il obtient la place :
C'eſt le triomphe de Venus.

Contre Olinde Alix pourſuivoit
Un Procès laiſſé par ſa mere.
Sans le connoître, elle le déteſtoit.
En haine il ne lui cedoit guére ;
Mais au Palais ils ſe ſont vus,
Et l'Amour a jugé l'affaire :
C'eſt le triomphe de Venus.

On blâme d'Iris les deffauts,
Dans un galant Aréopage.
De ces méchans ſi l'on croit les propos
Elle eſt ridicule, & peu ſage.
Iris vient; ils ſont confondus,
Et lui rendent tous leur hommage.
C'eſt le triomphe de Venus.

Agnez étoit ſotte à dix ans,
Malgré les leçons de ſon Pére.
Il l'inſtruiſoit, il y perdoit ſon tems,
Et maudiſſoit ſon Ecoliére.
A douze, il ne la connut plus,
A quinze, elle enſeigne à ſa Mere;
C'eſt le triomphe de Vénus.

BALET

A SOIRÉE VILLAGEOISE.

RONDE.

CHANVILLE, Mlle. DESGLANDS.

Amis danſons,
Rions, ſautons,
Chantons ſans ceſſe
La joye & la tendreſſe.

Des fatigues du jour,
Le ſoir ici nous dédomage.
Le Berger y reſſent les plaiſirs de l'Amour,
Et la Bergere les partage.

Amis, danſons, &c.

A des jeux innocens
Nous nous amuſons ſur l'herbette;
ous ſçavons gouter aux yeux de nos parens,
Tous les charmes du tête à tête.

Amis, danſons, &c.

Point de plaiſirs bruyants,
Point de tréſors dans ma retraite;
Mais ſur le verd gazon, je puis de tems en tems,
Prendre un baiſer à Colinete.

Amis, danſons, &c.

Je ne demande rien
A mon Berger tendre & fidéle:
Nous nous aimons ſans feinte, & je veux pour bien
Son cœur & quelque fleur nouvelle.

Amis, danſons, &c.

Dans nos ardens tranſports,
Si nous tourmentons nos Maîtreſſes,
Nous en ſommes battus; mais leurs coups les plus
Pour nous ſont de vives careſſes.

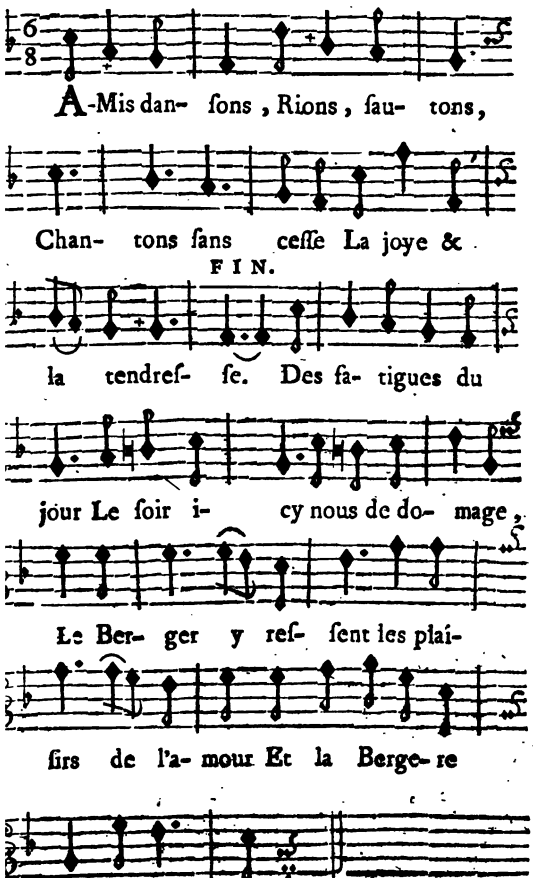
Amis, danſons, &c.

Ni ſoleil ni petard
N'éclate ce ſoir au village;
Nous n'avons en ces lieux qu'un feu pur & ſans ai
De nos amours il eſt l'image.

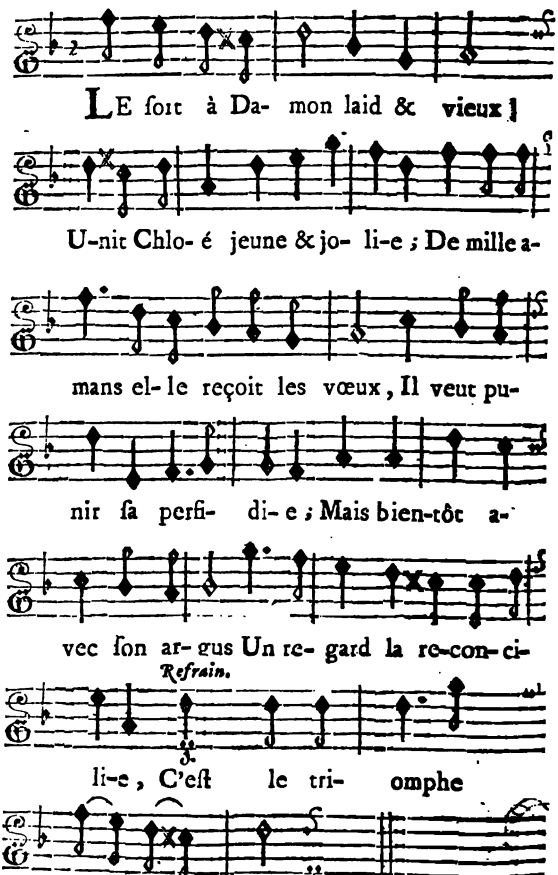
Amis, danſons, &

FIN.

RONDE.


A-Mis dan- ſons, Rions, ſau- tons,
Chan- tons ſans ceſſe La joye &
FIN.
la tendreſ- ſe. Des fa- tigues du
jour Le ſoir i- cy nous de do- mage,
Le Ber- ger y reſ- ſent les plaí-
ſirs de l'a- mour Et la Berge- re
les parta- ge.

VAUDEVILLE.


LE ſort à Da- mon laid & vieux ;
U-nit Chlo- é jeune & jo- li-e ; De mille a-
mans el- le reçoit les vœux, Il veut pu-
nir ſa perfi- di- e ; Mais bien-tôt a-
vec ſon ar- gus Un re- gard la re-con-ci-
Refrain.
li-e, C'eſt le tri- omphe
de Ve- nus.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Prix de la Beauté*, & je crois que l'on peut en permetre l'impreſſion. à Paris, ce 19 Juillet 1755. CREBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Choix de Piéces nouvelles qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de la Comédie Italienne.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

LE PROVINCIAL A PARIS, OU LE POUVOIR DE L'AMOUR ET DE LA RAISON,

COMÉDIE

En trois Actes & en Vers,

PAR M. DE MOISSY.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 4 Mai 1750.

Le prix eſt de 30 ſ.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LI.
Avec Approbation & Permiſſion.

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur me permettra de lui faire part de l'incertitude où j'ai été à propos de l'impreſſion de cette Piéce, qui n'a été repréſentée qu'en trois Actes à la Comédie Italienne, quoique reçûe & prête à être jouée en cinq Actes au Théâtre François. Beaucoup de perſonnes vouloient m'engager à la faire imprimer en cinq Actes ; mais de l'avis d'un plus grand nombre, je me ſuis déterminé à la faire paroître à la lecture telle que le Public a eu la bonté de la recevoir au Théâtre. Je croirois compromettre ſon goût & lui manquer de reconnoiſſance, ſi je lui préſentois un autre Ouvrage que celui qu'il a bien voulu agréer ; qu'il m'accorde ſeulement un peu d'indulgence ſur des événemens qu'il trouvera dans cette Piéce peut-être un peu trop preſſés, ſur des coupures dont je n'ai pas peut-être

bien effacé les marques, ayant été obligé d'ôter un Rôle tout entier.

Ainſi ſans trop vouloir me juſtifier, je cherche l'excuſe des défauts qu'on peut reprocher à cette Piéce dans le ſort d'un premier ouvrage que j'ai été forcé de réduire précipitament, par des circonſtances qui ne s'accordent point avec la gaieté & la ſérénité d'eſprit que ce genre de travail exige.

LE
PROVINCIAL
A PARIS,
COMÉDIE

ACTEURS.

LUCILE, Couſine de Cydaliſe & Niéce d'Oronte.

CYDALISE, Couſine de Lucile.

ORONTE, Oncle de Lucile & de Cydaliſe.

CLÉODON, Neveu de Liſimon.

LISIMON, Oncle de Cléodon.

LISETTE, Suivante de Lucile & de Cydaliſe.

ARLEQUIN, Valet de Cléodon.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon d'Oronte.

LE PROVINCIAL A PARIS,

OU

LE POUVOIR DE L'AMOUR ET DE LA RAISON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOUS arrivez à tems pour la cérémonie,
Dès ce ſoir au plûtard, Cléodon ſe marie,
Et cette Cydaliſe a fixé tous ſes vœux.

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur me permettra de lui faire part de l'incertitude où j'ai été à propos de l'impreſſion de cette Piéce, qui n'a été repréſentée qu'en trois Actes à la Comédie Italienne, quoique reçûe & prête à être jouée en cinq Actes au Théâtre François. Beaucoup de perſonnes vouloient m'engager à la faire imprimer en cinq Actes ; mais de l'avis d'un plus grand nombre, je me ſuis déterminé à la faire paroître à la lecture telle que le Public a eu la bonté de la recevoir au Théâtre. Je croirois compromettre ſon goût & lui manquer de reconnoiſſance, ſi je lui préſentois un autre Ouvrage que celui qu'il a bien voulu agréer ; qu'il m'accorde ſeulement un peu d'indulgence ſur des événemens qu'il trouvera dans cette Piéce peut-être un peu trop preſſés, ſur des coupures dont je n'ai pas peut-être

Il regne en ſes façons certain air ſémillant,
Qui fait qu'on s'intéreſſe à ſes moindres manieres;
Il donne un tour tout neuf aux choſes ordinaires:
Il a congédié cette timidité
Qui lui donnoit ſouvent un air déconcerté.
Il a le geſte actif & le langage tendre;
Il parle tant qu'on veut, & ſans ſe faire attendre.

LISIMON.

Ainſi donc, bien ſouvent, il ne ſçait ce qu'il dit.

ARLEQUIN.

Eh! Peut-on trop parler quand on a de l'eſprit?
Vous allez par vos yeux connoître ſon mérite.
Le voici.

SCENE II.

CLÉODON, LISIMON, ARLEQUIN.

CLÉODON.

PERMETTEZ que je me félicite;
Parbleu dans ce moment, mon Oncle, en vérité,
J'embraſſe avec tranſport une Divinité:
Votre arrivée enchante & vous rend adorable;
Vous anéantiſſez le chagrin qui m'accable.
Du ciel, en ce moment, vous m'êtes deſcendu,
Recevez d'un Neveu l'encens qui vous eſt dû.
Comment vous portez-vous? Aſſez bien ce me ſemble,
Fatigué, n'eſt-ce pas? En vérité je tremble
Qu'un voyage ſi long n'ôte à votre ſanté.

ARLEQUIN *à Liſimon.*

Le joli compliment !

LISIMON *à Arlequin.*

Qu'il a l'air affecté !

à Cléodon.

Grace au ciel, je n'ai pas eſſuyé de fatigue.

CLÉODON.

Ah ! Vous me raviſſez, votre repos m'intrigue,
Mais au point que ſans lui, je n'en ſçaurois avoir ;
En cela je remplis un gracieux devoir.

LISIMON.

Quel qu'en ſoit le motif, je vous en remercie :
Avec plaiſir auſſi je borne mon envie
A rendre votre ſort fixe, tranquille & doux,
De contenter mes vœux il ne tient plus qu'à vous.
Serez-vous ſatisfait de votre mariage ?
Mon doute ſur ce point a produit mon voyage ;
Mon amitié pour vous m'a rendu curieux :
Mes yeux moins prévenus connoîtront beaucoup mieux
Les ſentimens, l'humeur, l'eſprit de la future.
Approuvez ſeulement ſes traits & ſa figure,
Voilà votre diſtrict. Dans l'objet de ſes vœux,
C'eſt tout ce que peut voir, un jeune homme amoureux.

CLÉODON.

En ce cas tout eſt vû ; je la trouve charmante.
Sa taille, ſon maintien, tout en elle m'enchante :
J'ai même innocemment empiété ſur vos droits,
Mon oncle, & mes regards ont été plus adroits

Il regne en ſes façons certain air ſémillant,
Qui fait qu'on s'intéreſſe à ſes moindre manieres;
Il donne un tour tout neuf aux choſes ordinaires:
Il a congédié cette timidité
Qui lui donnoit ſouvent un air déconcerté.
Il a le geſte actif & le langage tendre;
Il parle tant qu'on veut, & ſans ſe faire attendre.

LISIMON.

Ainſi donc, bien ſouvent, il ne ſçait ce qu'il dit.

ARLEQUIN.

Eh! Peut-on trop parler quand on a de l'eſprit?
Vous allez par vos yeux connoître ſon mérite.
Le voici.

SCENE II.

CLÉODON, LISIMON, ARLEQUIN.

CLÉODON.

PERMETTEZ que je me félicite;
Parbleu dans ce moment, mon Oncle, en vérité,
J'embraſſe avec tranſport une Divinité:
Votre arrivée enchante & vous rend adorable;
Vous anéantiſſez le chagrin qui m'accable.
Du ciel, en ce moment, vous m'êtes deſcendu,
Recevez d'un Neveu l'encens qui vous eſt dû.
Comment vous portez-vous? Aſſez bien ce me ſemble,
Fatigué, n'eſt-ce pas? En vérité je tremble
Qu'un voyage ſi long n'ôte à votre ſanté.

ARLEQUIN *à Liſimon.*

Le joli compliment !

LISIMON *à Arlequin.*

Qu'il a l'air affecté !

à Cléodon.

Grace au ciel, je n'ai pas eſſuyé de fatigue.

CLÉODON.

Ah ! Vous me raviſſez, votre repos m'intrigue,
Mais au point que ſans lui, je n'en ſçaurois avoir ;
En cela je remplis un gracieux devoir.

LISIMON.

Quel qu'en ſoit le motif, je vous en remercie :
Avec plaiſir auſſi je borne mon envie
A rendre votre ſort fixe, tranquille & doux,
De contenter mes vœux il ne tient plus qu'à vous.
Serez-vous ſatisfait de votre mariage ?
Mon doute ſur ce point a produit mon voyage ;
Mon amitié pour vous m'a rendu curieux :
Mes yeux moins prévenus connoîtront beaucoûp mieux
Les ſentimens, l'humeur, l'eſprit de la future.
Approuvez ſeulement ſes traits & ſa figure,
Voilà votre diſtrict. Dans l'objet de ſes vœux,
C'eſt tout ce que peut voir, un jeune homme amoureux.

CLÉODON.

En ce cas tout eſt vû ; je la trouve charmante.
Sa taille, ſon maintien, tout en elle m'enchante :
J'ai même innocemment empiété ſur vos droits,
Mon oncle, & mes regards ont été plus adroits

ARLEQUIN.

Ce que Monſieur en fait, ce n'eſt que par décence;
Cet habit pour l'amour, eſt l'habit d'ordonnance.

CLÉODON.

Et de plus, Cydaliſe a d'étranges frayeurs,
Une robe, où du noir lui donnent des vapeurs.

LISIMON.

Je connois donc déja ſa premiere folie.
Oh, ce n'eſt pas la ſeule! Et quel eſt votre envie?
Car enfin, quand l'hymen aura formé vos nœuds....

ARLEQUIN.

Oh, l'hymen eſt partout un lénitif heureux
Qui guérit les vapeurs.

CLÉODON.

Mais avec confidence
Peut-on vous découvrir au vrai ce que l'on penſe?
De moi vous faites donc un grave Préſident?

LISIMON.

Oui vraiment ce parti me paroît très-prudent;
Vous avez en Provence une place honorable,
L'occuper eſt pour vous un état déſirable;
Vos parens dans la robe y ſont tous élevés,
Il faut y ſoutenir le nom que vous avez.
Un jeune homme bien né peut-il jamais mieux faire,
Que remplir avec ſoin la place de ſon pere,
Plutôt que d'eſſayer d'un état incertain,
Qui peut ſouvent le mettre en très-mauvais chemin?

LISIMON.

De paſſer pour un fat ou pour un froid railleur,
Vous êtes en chemin, & ſur votre beau dire,
Vous pouſſerez fort loin l'erreur qui vous inſpire.
Je ne vous connois plus; vous m'en voyez ſurpris.
C'eſt donc-là le progrès que l'on fait à Paris ?
Ou plutôt cet amour dont votre ame eſt épriſe,
Souffle en vous les défauts de votre Cydaliſe.
Vous aviez l'eſprit juſte, & le voilà gâté.

ARLEQUIN *à part.*

Oh ! Le papillonage eſt ma foi démonté.

CLÉODON.

Ce reproche me fait une peine profonde.

ARLEQUIN.

Et cet eſprit, Monſieur, eſt l'eſprit du grand monde.

LISIMON.

Mais vous voilà vêtu comme un petit Marquis !

CLÉODON.

Je ſuis le goût du tems, n'en ſoyez point ſurpris;
A mon âge il faut bien s'habiller à la mode ?

ARLEQUIN.

Allez-vous critiquer encore cette mode ?

LISIMON.

D'accord, mais cet habit n'eſt pas d'un Magiſtrat.
Quel motif avez vous de maſquer votre état ?

ARLEQUIN.

Ce que Monſieur en fait, ce n'eſt que par décence;
Cét habit pour l'amour, eſt l'habit d'ordonnance.

CLÉODON.

Et de plus, Cydaliſe a d'étranges frayeurs,
Une robe, ou du noir lui donnent des vapeurs.

LISIMON.

Je connois donc déja ſa premiere folie.
Oh, ce n'eſt pas la ſeule! Et quel eſt votre envie?
Car enfin, quand l'hymen aura formé vos nœuds....

ARLEQUIN.

Oh, l'hymen eſt partout un lénitif heureux
Qui guérit les vapeurs.

CLÉODON.

Mais avec confidence
Peut-on vous découvrir au vrai ce que l'on penſe?
De moi vous faites donc un grave Préſident?

LISIMON.

Oui vraiment ce parti me paroît très-prudent;
Vous avez en Provence une place honorable,
L'occuper eſt pour vous un état déſirable;
Vos parens dans la robe y ſont tous élevés,
Il faut y ſoutenir le nom que vous avez.
Un jeune homme bien né peut-il jamais mieux faire,
Que remplir avec ſoin la place de ſon pere,
Plutôt que d'eſſayer d'un état incertain,
Qui peut ſouvent le mettre en très-mauvais chemin?

Dans un état honnête, il vit content, il brille,
Il reſte le ſoutien, l'honneur de ſa famille;
D'autant plus eſtimable en ſa docilité,
Qu'il ſuit l'ordre ſacré de la ſociété.

CLÉODON.

J'en conviens avec vous, vos raiſons ſont charmantes;
Mais les miennes, mon Oncle, ont l'air d'être prudentes.
De grace écoutez-les. J'ai, oui, vingt ans au plus,
Sans me donner ici d'éloges ſuperflus,
D'un heureux Courtiſan j'ai l'aimable tournure;
Bien fait, paſſons; ainſi l'a voulu la nature.
De Comtes, de Marquis, j'ai formé mes amis;
Je ſuis déja couru, vanté dans tout Paris.
Pour vous peindre d'un mot tout l'eſprit qu'on me donne,
D'avance on me retient. Sans négliger perſonne,
De ſatisfaire à tout j'ai la préciſion.
Pour plaire, rien n'échappe à mon attention.
Ces talens ne ſont pas faits pour la Préſidence:
Comment d'un Magiſtrat me donner l'importance!
Mon aſcendant me montre un chemin plus coulant,
Plus fait pour mon humeur, plus gai, plus ſéduiſant
Que ne ſera jamais la place de mon pere,
Et ce chemin, Monſieur, eſt celui de la guerre;
Le parti qu'on choiſit eſt toujours le meilleur:
Celui dont on hérite a ſouvent le malheur
De ne point s'accorder avec notre mérite;
Changer d'état pour lors, c'eſt un mal qu'on évite,
Et mettant à profit ſon indocilité,
On eſt mieux pour le bien de la ſociété.

LISIMON.

Et voilà donc, Monſieur, la choſe décidée?

Du fracas de Paris votre ame eſt obſédée ;
La fureur d'y briller pendant cinq ou ſix ans,
Renverſe pour toujours mes avis importans :
C'eſt-là de vos pareils l'erreur la plus commune,
Sans penſer aux revers d'une triſte fortune,
Le faſte les ſéduit, & bornant leurs deſirs
A paſſer quelque tems dans de fougueux plaiſirs :
Ils conſument leurs biens ainſi que leur jeuneſſe,
Ils reviennent trop tard d'une fatale yvreſſe ;
Et pour avoir voulu briller mal à propos,
Du reſte de leur vie ils troublent le repos.
A ce que je puis voir ce diſcours vous ennuie ;
Suivez les beaux deſſeins de votre frénéſie.
J'ai tout dit, & je vais ceſſer de me fâcher ;
Mais je n'aurai dumoins rien à me reprocher.

CLÉODON.

J'apperçois Cydaliſe & ſon Oncle avec elle.

SCENE III.

ORONTE, CYDALISE, LISIMON, CLEODON, ARLEQUIN.

CYDALISE *entre en chantant.*

DIEU d'Hymen, uniſſez d'une chaîne éternelle...

ORONTE.

A quoi réves-tu donc ?

CYDALISE *continue.*

L'amour & la gaieté.

CLÉODON.

Mon Oncle, de tous deux vous ſerez enchanté.

LISIMON *à Oronte.*

Ami, de vous revoir que j'ai l'ame ravie !

ORONTE.

Ce moment eſt pour moi le plus doux de ma vie :
Ton arrivée ici ſatisfait mon eſpoir ;
Nourri depuis longtems du deſir de t'y voir.

LISIMON.

Par ce voyage-là, mon amitié s'acquite.

ORONTE.

Oui, car tu me devois, mon cher, cette viſite,
Nous allons devenir tous les deux bien contens,
De réunir ici ces deux tendres amans.

CYDALISE.

Oh ! Vous êtes pour nous des Oncles adorables.

CLÉODON.

Et jamais nos neveux n'en verront de ſemblables.

CYDALISE.

Quittons les complimens pour du moins ſérieux ;
En les faiſant trop longs on les rend ennuyeux,
Sur des objets plus gays, je veux que l'eſprit brille,
Je viens de célébrer dans une Cantatille

Dont les vers ſont de moi, que l'on trouve charmans;
Les plaiſirs que l'hymen offre aux tendres amans.
C'eſt une idée heureuſe, une aimable ſaillie,
Où j'ai donné l'eſſor au feu de mon génie,
(*à Cléodon.*) Comme Dieu du plaiſir je vous ai préſenté,
Et j'y ſuis ſous le nom de l'aimable gaieté.

ORONTE.

Je ne ſçavois pas les talens d'un Poëte,
Ma Niéce embraſſe-moi, ma joie en eſt complete.

CLÉODON.

J'en ai l'ame ravie, ah, mon Oncle, des vers!

ARLEQUIN.

Épouſer une Muſe!

LISIMON *à part.*

Autre nouveau travers.

CYDALISE *à Liſimon.*

Monſieur dans ſa jeuneſſe aimoit la Poëſie,
Faiſoit des vers, ſans doute?

LISIMON.

Oh! non, cette folie
A toujours reſpecté mon peu de ſens commun,
Autant qu'il m'en ſouvient je n'en fis jamais qu'un,
Et que voici; *l'Amour de la raiſon triomphe*,
Ne trouvant point de mot qui pût rimer en omphe
Fort content du premier dont le ſens étoit bon,
Dès-lors je renonçai pour toujours au ſecond.

CYDALISE.

,vous y connoiſſez, ſans doute, quelque choſe.

LISIMON.

herche le bon ſens, ainſi qu'à de la proſe,
me ſous de grands mots, il y ſemble caché,
s peſe en détail, & quand j'ai bien cherché,
rouve bien ſouvent pour toute récompenſe,
mots vuides de ſens qui ſautent en cadence.

CYDALISE.

Ciel, vous n'avez donc exiſté qu'à moitié!
eſt de votre eſprit n'avoir point de pitié,
nourrir pour les vers une haine ſi grande,
ous prie, aimez-les, votre bien le demande.

CLEODON.

eux être pour vous un enfant d'Apollon,
ous donner la main ſur le ſacré Vallon,
les neuf ſœurs, ſçauront nous conduire à Cythere,
idon dans ce groupe y cherchera ſa mere,
n'y pourra reſter en voyant tant d'appas;
fils la verra fuir & ne s'en plaindra pas.

LISIMON *à part.*

i! La fureur des vers trouble auſſi ſa cervelle?
e fille en tout point le rend auſſi fol qu'elle,
oilà bien tombé!

ORONTE.

Vous paroiſſez rêveur.

LISIMON.

Non, je réfléchiſſois....

ORONTE.

Sur quoi ?

CLÉODON.

Sur le bonheur
De me voir épouſer l'aimable Cydaliſe.

CYDALISE.

On peut ſur ce bonheur parler avec franchiſe,
Il a ſçû me fixer, & je trouve à propos
De lui ſacrifier de malheureux rivaux,
Amans que malgré nous la beauté nous attire;
Et que l'on ſouffre un tems ſeulement pour en rire,
Cléodon eſt orné de tant de qualités....

CLÉODON.

Ma foi, je ne les dois qu'à toutes vos bontés.

LISIMON *à Cléodon.*

Oh, vous avez vraiment lieu de lui rendre grace.

CYDALISE.

Des ſoupirs du Marquis, bon Dieu que je ſuis laſſe!
Liſidor & Cléon, vont être déſolez,
Et le vieux Commandeur; oh mais ſi vous voulez
Ces amans refuſez & que mon choix chagrine,
Je peux les adreſſer à ma chere couſine;
Mon Oncle, elle eſt en droit de me les demander.

ARLEQUIN.

Et, c'eſt ce qu'on appelle habile à ſuccéder.

LISIMON.

Quoi, vous avez, Oronte, une ſeconde Niéce ?

ORONTE.

Oui vraiment : oh, parbleu, c'eſt une bonne piéce,
Dont je me déferai très-difficilement.

LISIMON.

Et pourquoi, je vous prie ?

ORONTE.

En fait de ſentiment
Elle pouſſe trop loin ſa critique trop fine :
En amour, comme en tout, tranchant de l'héroïne
Elle voudroit trouver un amant tout parfait,
Quand on ignore encor ſi l'amour en a fait.

CYDALISE.

Ce ſont de ces eſprits concentrés en eux-mêmes,
Qui penſent en ſecret & ſe font des ſiſtêmes.

CLÉODON.

Oui, rien ne lui paroît digne d'attention,
S'il ne paſſe au creuzet de ſa réflexion,

LISIMON *à part.*

Le beau raiſonnement !

CYDALISE.

Et pour ne vous rien taire,
Lucile fait contraſte avec mon caractère,
Jugez-en....

LISIMON.

Selon vous ce portrait lui fait tort?
Mais Lucile eſt aimable, ou je me trompe fort.

ORONTE.

Parbleu, mon vieil ami, j'admire ta prudence,
C'eſt avoir pour Lucile une grande indulgence.

CYDALISE.

Monſieur eſt trop poli.

LISIMON.

Moi, je le ſuis très-peu,
C'eſt de mon ſentiment vous faire un libre aveu.
Oui, ce qui dans l'inſtant vous la rend condamnable,
La préſente à mes yeux, beaucoup plus eſtimable.

CYDALISE.

Vous êtes prévenu, Monſieur, en ſa faveur,
Mais pour vous découvrir le vrai de ſon humeur,
Je devine un moyen, oh, l'idée eſt charmante!

LISIMON.

Comment?

CYDALISE.

Il faut....

ORONTE.

Eh bien, quoi ?

CYDALISE.

Le deſſein m'enchante,
ut nous dévoiler ſes ſecrets ſentimens,
ous montrer le cas qu'elle fait des amans,
s ſçaurez quel accueil elle offre au vrai mérite,
l'amour enfin eſt un mal qu'elle évite.
ut que Cléodon par une feinte ardeur
iſſe avoir formé des deſſeins ſur ſon cœur.
ignore, je crois, que notre hymen s'apprête,
elle a depuis peu la ſolitude en tête.

ORONTE.

oi tend ce projet, ſi Cléodon enfin
cut lui plaire.

CYDALISE.

Alors....

LISIMON.

Quoi ?

CYDALISE.

Vous ſerez certain
lle n'a point du tout le goût du vrai mérite.

LISIMON.

; je ne prétens point en décider ſi vite,
ra mal reçu.

ORONTE.

Moi, j'en augure mieux,

SCENE IV.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, te voilà, ma chere?

LISETTE.

C'eſt moi-même, & dis-moi, quel eſt donc ce myſtere
Pour lequel on t'ordonne à l'inſtant le ſecret?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt rien.

LISETTE.

Avec moi vous faites le diſcret!

ARLEQUIN.

Un peu, oui.

LISETTE.

Pourquoi donc!

ARLEQUIN.

Et mais, n'es-tu pas fille?
Et qui dit fille, dit un être qui babille,
Et qui ſans babiller ne pourroit exiſter.
Ainſi tu ne dois pas plus longtems inſiſter,
A ſçavoir un ſecret qui ceſſeroit de l'être
Si je te le diſois.

ORONTE.

Sans doute je l'approuve, auſſi je me prépare
A m'amuſer beaucoup de ſon heureux ſuccès,
Mais à propos de quoi nous en faire un procès ?

LISIMON.

Allez, vous êtes fou, quoi ſans aucun ſcrupule
Vouloir tromper un cœur, peut être trop crédule !
S'il ſe laiſſoit toucher, ce dont je doute fort
Parlez ſincérement, n'auriez-vous pas grand tort....

CYDALISE.

Non, nous voulons ſçavoir, Monſieur, ce qu'elle penſe
Pour pouvoir lui choiſir avec plus d'aſſurance
Un mari dont l'humeur s'accorde à ſon deſir,
Et cet eſſai ne tend qu'à lui faire plaiſir.

ORONTE.

Cydaliſe a raiſon.

CLÉODON.

C'eſt lui rendre ſervice
Que de ſçavoir ainſi quel eſt ſon vrai caprice.

CYDALISE.

Rentrons tout au plûtôt pour ménager l'inſtant,
à Arlequin.
Toi, fais ici le guet, pour trouver ce moment,
Et garde le ſecret.

AH, te voilà, ma cl

LISETTE.

C'eſt moi-même, & dis-moi, quel eſt
ſtere
Pour lequel on t'ordonne à l'inſtant le f

ARLEQUIN.

Ce n'eſt rien.

LISETTE.

Avec moi vous faites le di

ARLEQUIN.

Un peu, oui.

LISETTE.

Pourquoi donc !

ARLEQUIN.

Et mais, n'ce

LISETTE.

Puiſque tu fais paroître
Tant de diſcrétion, c'eſt fort bien fait, pourſuis.
Moi, je veux m'en tenir à tout ce que je ſuis.

ARLEQUIN.

Quoi, tu veux reſter fille ?

LISETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Liſette plaiſante.
Je te connois trop ſage, & tu ſçais, ma charmante,
Que tu n'es déja plus maitreſſe de ton cœur ;
Nous brûlons tous les deux d'une commune ardeur.

LISETTE.

Tu peux brûler tout ſeul, moi je ſuis fort tranquille,
Apprens, ſi nous avons une langue indocile,
Apprens que notre cœur a plus de fermeté,
Que nous l'ôtons à qui ne l'a pas mérité.

ARLEQUIN.

Parles-tu tout de bon ? Regarde-moi, Liſette.

LISETTE.

Eh bien, quoi ?

ARLEQUIN.

Ton dépit m'allarme & m'inquiete.

LISETTE.

Il m'importe fort peu.

ARLEQUIN.

Puiſque tu veux ſçavoir
Ce que je te cachois en faiſant mon devoir,
Il faut te contenter.

LISETTE.

Je ne veux plus l'apprendre.

ARLEQUIN.

En voilà bien d'un autre, on veut te faire entendre
Que...

LISETTE.

Garde ton ſecret, & me laiſſe en repos.

ARLEQUIN.

Écoute-moi, te dis-je, il eſt même à propos
Qu'on t'apprenne à l'inſtant le deſſein qui s'apprête.

LISETTE.

Ton beau diſcours ne ſert qu'à me rompre la tête,
Je ne veux plus ſçavoir ce que je deſirois,
Quand j'ai pris mon parti, je n'en démors jamais;
Et rien ne peut changer ce que je me propoſe;
Je ſuis fille en cela plus qu'en toute autre choſe.

ARLEQUIN.

Tu ſçais donc maitriſer ta curioſité?

Je ne m'attendois pas à tant de fermeté,
Mais loin que ton caprice excite ma critique,
J'admire ton effort, il eſt noble, héroïque,
J'approuve dans Liſette un triomphe ſi beau,
Et pour ne point détruire un prodige nouveau,
Avec diſcretion auſſi je me retire,
Et garde mon ſecret, puiſqu'elle le deſire.

Il ſort.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

IL s'en va : le faquin, m'a ſçû piquer d'honneur;
J'ai tenu bon, pourtant; j'enrage de bon cœur
De n'avoir point appris ce qu'il vouloit me dire,
C'eſt ma faute après tout.

SCENE VI.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

QUOI, Liſette ſoupire?

LISETTE.

Non, je grondois tout bas mon eſprit entêté,
Et ce n'eſt qu'un ſoupir de curioſité.

LUCILE.

Oui ?....

LISETTE.

Arlequin avoit un ſecret à m'apprendre,
Et j'ai cruellement refuſé de l'entendre.

LUCILE.

Tu voudrois à préſent le ſavoir ce ſecret ?

LISETTE.

Et oui, de mon ſoupir voilà tout le ſujet,
Comme avec paſſion, nous ſommes amoureuſes,
Avec tranſport auſſi nous ſommes curieuſes,
Ce qu'on veut à notre âge, on le veut ardemment,
Et ne point l'obtenir, c'eſt un cruel tourment,
Qui, loin de réprimer notre deſir, l'augmente
En nous rendant plus cher le plaiſir qui nous tente.

LUCILE.

Mais, tu parois habile en définition.

LISETTE.

C'eſt ſur moi que je fais cette application,
Dans le nombre commun, vous n'êtes point comptée
Du ſexe feminin, Lucile eſt exceptée ;
Quand on cherche à le voir de ſes mauvais côtés,
Vous n'êtes fille enfin que par ces qualités
Qui rendent aux mortels notre ſexe adorable,
Et vous êtes du reſte un homme raiſonnable.

LUCILE.

Liſette, ce portrait eſt vraiment trop flatté.

LISETTE.

Je crois l'avoir tiré d'après la vérité.

LUCILE.

Pour le rendre plus vrai, conſulte Cydaliſe,
Elle ſçait mes défauts, en parle avec franchiſe,
Et les condamne avec tant d'agitation,
Que ſes avis toujours me font impreſſion;
Elle a deſſein, je crois, de me rendre parfaite.

LISETTE.

Oh, que ce ſoin n'eſt pas celui qui l'inquiéte!
Mais plutôt en mettant ſon humeur en crédit
Elle cherche à gâter le bon de votre eſprit,
Et voudroit bien vous rendre un jour folle comme elle:
Voilà le but ſecret de ce Mentor femelle:
Trop aimable Lucile, évitez ſes leçons.

LUCILE.

Je n'aurois jamais eu de ſi cruels ſoupçons:
Quoi, ma couſine auroit....

LISETTE.

Croyez-en ma prudence,
Mon avis eſt fondé ſur mon expérience.

CYDALISE *appelle de derriere le Théâtre.*

Liſette, hola...

LISETTE.

J'y vais.... quoi du matin au ſoir

Votre couſine aura les yeux dans ſon miroir;
Je n'y puis plus tenir, la journée eſt complette;
Voila de compte fait, ſa ſixiéme toilette.

SCENE VII.

LUCILE *ſeule.*

DE Cydaliſe ici je ſubis donc la loi!
Les plaiſirs ſont pour elle, & les chagrins pour moi!
Et n'oſant m'expliquer ſur ce que je deſire,
Je dévore en ſecret ce que l'amour m'inſpire,
Malgré moi Cléodon a des droits ſur mon cœur:
La raiſon m'a parlé d'abord en ſa faveur,
J'admirois ſa douceur, ſon aimable franchiſe;
Qu'il eſt changé, depuis qu'il aime Cydaliſe!
Gardons-nous, malgré tout, de laiſſer entrevoir
Un penchant malheureux, puiſqu'il eſt ſans eſpoir!

SCENE VIII.

CLÉODON, LUCILE.

CLÉODON *à part.*

VOICI donc le moment marqué pour ma conquête,
C'eſt pour mon amour propre une nouvelle fête,
Approchons. *à Lucile.* Comment donc, toute ſeul à rêver!

Seroit-ce être indiſcret que d'oſer vous troubler
Dans les tendres douceurs de votre rêverie,
Car ſans doute l'amour étoit de la partie ?

LUCILE.

Oh, Monſieur, point du tout.

CLÉODON.

En ce cas j'ai bien fait;
Toute autre réverie inquiete & déplaît;
Mais à propos d'amour, votre cœur inſenſible
A ce Dieu ſi puiſſant eſt donc inacceſſible ?
Faite pour être aimée, avez-vous fait ſerment
De ne point écouter les ſoupirs d'un amant ?
On ne vous en voit point, vous êtes iſolée,
Juſqu'au point que toute autre en ſeroit déſolée;
Ne vous y trompez pas, aimer eſt un beſoin.

LUCILE.

Je ſçais apprécier un ſi généreux ſoin,
Ce beſoin juſqu'ici n'a point troublé ma vie,
J'ignore le plaiſir dont notre ame eſt nourrie
En devenant ſenſible au pouvoir de l'amour.

CLÉODON.

Oh, bien, je prétens moi vous l'apprendre en ce jour;
Quel bonheur de trouver une jeune écoliere,
A qui de ces leçons on donne la premiere !
Allons, pour commencer, là, regardez-moi bien;
Mon abord, mes regards, mes ſoupirs, mon maintien,
Cet air tendre & touchant qu'enfante l'amour même,
Tout en moi dans l'inſtant vous dit que je vous aime,
Que d'être aimé de vous je me fais un bonheur,
Répondez à cela, que vous dit votre cœur.

SCENE IX.

LUCILE, CLÉODON, LISIMON *écoute au fond.*

LUCILE *à Cléodon.*

MAIS, il me dit, Monſieur, que je n'en dois rien croire.

CLÉODON.

La réponſe eſt modeſte, elle eſt à votre gloire,
Mais je vous le répete & poſitivement,
Vous avez fait de moi le plus ſincere amant,
Je ne puis plus cacher le feu qui me dévore,
La choſe eſt décidée, & mon cœur vous adore,
Ce double aveu ſur vous fait plus d'impreſſion,
Vous ſentez maintenant certaine émotion
Qui fait que mon diſcours en ſecret vous agite,
Voilà préciſément ce que l'amour excite.

LISIMON *à part.*

Fort bien.

LUCILE.

Pour profiter de l'explication,
Comme je ne reſſens aucune émotion,
Préciſément auſſi, Monſieur, je puis vous dire
Que l'amour ſur mon cœur ne prend aucun empire.

LISIMON *à part.*

Le voilà bien puni de ſa préſomption.

Écoutons juſqu'au bout.

CLÉODON *à Lucile.*

Comment ma paſſion
Ne s'ouvre point du tout le chemin de votre ame,
Et votre cœur tout neuf, ſeroit ſourd à ma flâme?
Examinez-le mieux, je l'entends ſoupirer,
Je lis dans ces beaux yeux que je puis eſperer,
Et qu'au premier abord ſi l'on fait la cruelle....

LUCILE.

Eh bien?

CLÉODON.

On n'en eſt pas pour cela plus rébelle,
Aux tendres ſentimens d'un véritable amour,
On paroît réſiſter, mais on aime à ſon tour,
L'amour en un inſtant plus prompt qu'un trait de flâme,
Par le chemin des yeux ſe rend maître de l'ame,
Oui, le premier coup d'œil a droit de nous charmer;
Et....

LUCILE.

Ce peut être là votre façon d'aimer,
Chacun aime, je crois, ſuivant ſon caractère,
Le vôtre fort leger, ſans beaucoup de myſtere,
Fait céder aiſément votre cœur à l'amour,
Comme aiſément auſſi par un juſte retour,
Il ſçait ſe dégager d'une chaîne légere.
Cette façon d'aimer a le don de vous plaire,
Soit, je ne prétens point vous en faire un procès:
Peut-être en uſez-vous ſouvent avec ſuccès,
Je n'en ſuis point ſurpriſe, elle eſt fort à la mode,
Pour moi je me ferois toute une autre méthode,
Si je livrois mon cœur au pouvoir de l'amour.

CLÉODON.

Comment ?

LUCILE.

Oui, ce n'eſt point l'ouvrage d'un ſeul jour
Que de trouver un cœur dont la délicateſſe
En gagnant notre eſtime enfante la tendreſſe,
Le coup d'œil nous ſéduit, ſouvent pour nous duper;
Et le premier abord a l'art de nous tromper;
Mais c'eſt par l'examen du cœur, du caractere,
Qu'on trouve ſi quelqu'un a le droit de nous plaire;
Nous ôterions le prix de notre affection
En la donnant ſans choix & ſans réflexion.

CLÉODON.

C'eſt parbleu raiſonner ſenſément de la choſe,
J'accepte le marché que l'amour me propoſe,
Oui, mon cœur enchanté va commencer un bail
Pendant lequel je veux vous charmer en détail.

LUCILE.

Permettez que j'attaque ici votre franchiſe;
N'en avez-vous donc pas un avec Cydaliſe ?
Elle a des droits ſur vous, & vous ne penſez pas
Que c'eſt faire une inſulte à ce qu'elle a d'appas....

CLÉODON.

Cydaliſe, mais oui ... j'ai vraiment eu pour elle;
Certain penchant léger qui n'eſt qu'une étincelle,
Si nous le comparons à ce feu violent
Qu'on reſſent près de vous dès le premier moment;
Et même....

LUCILE.

Allez, Monſieur, ce feu quel qu'il puiſſe être ;
Sous des diſcours plus vrais devroit au moins paroître,
Et c'eſt manquer d'eſtime & de ménagement
Que de me faire ici ce fade compliment.
Comme pour votre feu, je dois être de glace ;
Ne trouvez pas mauvais que je quitte la place ;
Et vous laiſſer penſer qu'un cœur tel que le mien
Connoît le juſte prix d'un pareil entretien.
Adieu.

SCENE X.

CLÉODON, LISIMON.

CLÉODON *ſans voir Liſimon.*

OUI l'eût penſé ! Quoi Lucile me bruſque ;
Mon amour lui déplaît & mon propos l'offuſque !

SCENE XI.

ORONTE, CLÉODON, LISIMON.

ORONTE.

EH bien, dans ton projet as-tu bien réuſſi ? Lucile,...

LISIMON *ironiquement.*

Son eſprit en a tiré parti,
On ſçait, quand on en a la plus ſûre maniere
De vaincre en peu de tems la beauté la plus fiere.

CLÉODON.

Il m'a falu pourtant à vous parler ſans fard,
Pour émouvoir ſon cœur employer tout mon art,
Elle a bien du bon ſens, le cœur haut, l'ame belle,
Ah, n'eſt pas mal adroit qui peut être aimé d'elle.

ORONTE.

J'apprens avec plaiſir que ſon diſcernement
A connu ton mérite & t'en fais compliment,
Mon cher....

CLÉODON.

Il eſt toujours ſatisfaiſant de plaire.

ORONTE.

A ton âge morbleu, c'étoit ma grande affaire.

LISIMON.

Qui, lui, plaire à Lucile? Il en eſt déteſté,
Son amour propre ici maſque la vérité.
Lucile rend juſtice à ſon peu de mérite,
Le mépriſe & connoît l'eſprit faux qui l'agite.

CLÉODON.

Mais comment ſçavez-vous....

LISIMON.

Oh, j'ai tout entendu,
Et par moi-même ici vous ſerez confondu,
Puiſque juſqu'à ce point vous portez la baſſeſſe,
Que de vouloir noircir d'une indigne tendreſſe
Un objet qu'à bon droit vous devez ménager,
Et dont tous les diſcours devroient vous corriger.

ORONTE.

Tu traites un peu trop l'avanture au tragique,
Notre ami Liſimon, & ta groſſe critique
Va nous chagriner tous, & cela pour un rien:
As-tu donc oublié le but de l'entretien?
Il ne tendoit enfin qu'à connoître Lucile,
Pour prendre ſur ſon compte un parti plus facile.

LISIMON.

D'accord, mais il m'a fait connoître mon neveu,
Plus que je ne voulois, je vous en fais l'aveu,
Par plus d'un ridicule, inſenſé, mépriſable,
Indigne de la main d'une fille eſtimable,
Eſprit faux, cœur gâté par les vices du tems,
Cachant tout ſon néant ſous des airs importans;

Après ce vrai portrait que vous doit ma franchiſe ;
Oſez le marier avec Cydaliſe.

ORONTE.

Je l'oſerai ſans doute, & mon arrangement
Ne ſera point détruit par ton emportement,
Allons, viens, mon Neveu, puiſqu'enfin tu vas l'être;
Va, ſous des traits plus doux je crois te mieux connoître,
Envers & contre tous je ſerai ton appui.

Ils ſortent.

SCENE XII.

LISIMON *ſeul.*

HÉLAS, le pauvre Oronte eſt auſſi fou que lui ;
Pour Cléodon encor l'amitié m'encourage,
Et je veux tout tenter contre ce mariage.
Qu'un jeune homme eſt à plaindre en ce brillant ſéjour,
Quand chez lui la raiſon ſe ſoumet à l'amour !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉODON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

LIsimon veut partir abſolument, vous dis-je,
Pour ne pas voir conclure un hymen qui l'afflige,
Et ſuivant ſon projet la nôce eſt encor loin.
Le vieillard a ma foi de la tête au beſoin,
Et puiſqu'il faut vous dire au vrai ce qui ſe paſſe;
Si l'on ne nous marie ici par contumace,
Nous ne le ſerons point, il veut nous enlever.

CLÉODON.

M'enlever !

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, le tout pour nous ſauver
D'un pays qui ſéduit notre foible jeuneſſe,

Qui gâte notre eſprit, corrompt notre ſageſſe,
Et qui décompoſant nos bonnes qualitez,
Nous a fait en tout point des cerveaux évantés.
Qu'en penſez-vous, Monſieur? Faut-il plier bagage
Abandonner Paris? Vous vous taiſez, j'enrage....
Que diſent ces ſoupirs?

CLÉODON.

Qu'il faut, cher Arlequi
Bien ou mal en ces lieux arrêter mon deſtin;
Et malgré Liſimon abjurant la Provence....

ARLEQUIN *veut l'embraſſer.*

Permettez les tranſports de ma reconnoiſſance.
Comme vous, je me ſens épris de ce ſéjour,
Comme vous mon mérite y trouve le grand jour;
Amoureux comme vous, comme vous l'on m'adore
Et pour vivre content, c'eſt Paris que j'implore.

CLÉODON.

Ah! ah! Liſette eſt donc priſe de tes beaux yeux!

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, elle en tient, je m'y connois.

CLÉODON.

Tant mie
Dans l'embarras cruel où mon malheur me jette,
Je compte pour beaucoup les ſecours de Liſette.

ARLEQUIN.

Vous pouvez diſpoſer d'elle comme de moi.

CLÉODON.

es-tu bien certain ?

ARLEQUIN.

Oui, j'en donne ma foi;

CLÉODON.

fais l'avantageux & le fat, ce me ſemble ?

ARLEQUIN.

a pourroit bien être, aiſément on reſſemble
:s originaux que l'on a ſous ſa main.

CLÉODON.

nment ? ....

ARLEQUIN.

L'air de Paris eſt diablement malin,
)rrompt bruſquement le meilleur caractère,
:our rentrer ici dans mon humeur ſincere,
Liſette, Monſieur, j'ai dompté les attraits
aptivé le cœur. Je puis dire à peu près
nme dans un inſtant vous avez de Lucile
:nu cet aveu ſi tendre & ſi facile.

CLÉODON.

ne m'accable point dans mon chagrin mortel.

ARLEQUIN.

:l eſt donc ce chagrin, je vous prie ?

CLÉODON.

Il eſt tel

Qu'avant la fin du jour ; ſi je n'y remedie,
De honte & de douleur j'en puis perdre la vie.

ARLEQUIN.

Comment diable, Monſieur, voilà du ſérieux
Qui m'afflige pour vous, & me rend curieux
De ſçavoir....

CLÉODON.

Cet objet que ma folle imprudence
Prétendoit inſulter juſques dans ſa puiſſance,
Que j'ai voulu toucher d'une trompeuſe ardeur,
Que le ciel a formé pour éclairer mon cœur ;
Cette Lucile enfin que je me ſuis fait gloire
De braver, à l'appas d'une indigne victoire,
Par ſon air, ſes diſcours, & par mille vertus
Triomphe de mon ame, & mes ſens abbatus,
Dans tout ce que je vois ne ſe préſentent qu'elle.
L'Amour en un inſtant d'une atteinte mortelle,
En deſſillant mes yeux, a déchiré mon cœur,
Par ce coup imprevu, juge de ma douleur !

ARLEQUIN.

Bon, ce n'eſt que cela ? C'eſt une bagatelle ;
Il a dans votre cœur logé plus d'une belle ;
Il faut lui faire place, & plus tranquillement
Projetter le remede à ce nouveau tourment :
Vous vous déſeſperez pour pareille vetille !
Depuis quand ſe pend-on pour aimer une fille ?

CLÉODON.

Tes ſots raiſonnemens ne font que m'irriter ;
Tais-toi, ſi tu ne veux un peu plus reſpecter
Ce que l'amour m'apprend à reſpecter moi-même.

ARLEQUIN.

en, épouſez-la, c'eſt un reſpect extrême,
i guérit, dit-on, de l'amour le plus fort.

CLÉODON.

ez-la! fort bien: ne ſçais-tu pas, butord,
ronte a ma parole, & que ma main promiſe
lemain au plus tard m'unir à Cydaliſe?

ARLEQUIN.

raiment je le ſçais, que même vous l'aimez...

CLÉODON.

lutôt je l'ai cru; mes eſprits animez
vain deſir de plaire, ont cauſé mon yvreſſe:
ru pour Cydaliſe avoir de la tendreſſe,
orois juſqu'alors l'effet d'un premier feu,
ns reflexion j'en fis le fol aveu,
crainte & ſans ſoupçon, elle croit que je l'aime,
: qu'aparemment elle m'aime de même.

ARLEQUIN.

ne vous doit point paroître ſurprenant,
ime en ce pays aſſez commodément.

CLÉODON.

comble de malheur, Lucile me déteſte,
l'ai mérité. Ce ſouvenir funeſte
ie la rapellant, accable ma raiſon:
ns trouver Lucile, & voyons Liſimon
lques inſtans, ſurtout, évitons Cydaliſe;
s ô ciel! la voici, cachons-lui ma ſurpriſe.

SCENE II.

CYDALISE, *tenant un Ecrain*; CLÉODON, ARLEQUIN.

CYDALISE.

JE vous trouve à propos & pour vous bien gronder,
Eh mais vous êtes fou !

CLÉODON.

Peut-on vous demander
Pourquoi ?

CYDALISE.

Par trop d'amour, & trop peu de prudence;
Mais à propos de quoi tant de magnificence ?
Voilà des diamans, ſi beaux, d'un ſi haut prix,
Que nous avons raiſon d'en être tous ſurpris.

CLÉODON.

J'avois cru pour tous deux ne pouvoir pas moins faire,
Et mon deſſein n'a pas été de vous déplaire.

CYDALISE.

Mais, c'eſt me plaire trop, trop deviner mon goût.

ARLEQUIN.

Et oui, les diamans ſont au-deſſus de tout,

Madame ; comme à vous, ils ont l'art de me plaire ;
Permettez un moment que je les conſidere :
L'Ecrain eſt bien garni, la peſte qu'ils ſont gros !
Cette qualité la les rend toujours plus beaux

Il fait ſigne à ſon Maître de les reprendre, qui le refuſe.

CYDALISE.

Les étoffes auſſi ſont d'un goût admirable.

CLÉODON.

J'en ſuis charmé.

CYDALISE *reprend l'Ecrain.*

Vous êtes adorable ;
Mais quand tout ſe prépare au gré de vos deſirs,
Qu'on vous ſevre dans peu du chagrin des ſoupirs ;
Quel nuage ſecret vient offuſquer votre ame !
On y penſe, on s'y perd, qu'avez-vous ?

CLÉODON.

J'ai, Madame....

ARLEQUIN *à Cléodon.*

Voilà le premier choc, il faut prendre un parti.

CYDALISE.

Eh bien, mais d'où vient cet air anéanti ?
Quelqu'un de notre hymen veut-il troubler la fête ?

CLÉODON.

Hélas, non, j'ai, Madame, un fort grand mal de tête.

CLÉODON.

Vous ferez malheureuſe....

CYDALISE.

Allons, je veux bien l'être;
Et dans ce beau deſſein je cours vite paroître
Chez Oronte, & lui dire, il en ſera ſurpris,
Sur vos réflexions, le parti que j'ai pris,
Afin que ſur cela vous n'ayez aucun doute.

SCENE III.

CLÉODON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA foi, voilà, Monſieur, votre amour en déroute,
Cette fille vous aime impitoyablement.

CLÉODON.

Et c'eſt dans mon malheur un ſurcroît de tourment;
J'ai honte du détour que l'amour m'a fait prendre.

ARLEQUIN.

Mais il étoit bien pris, elle eût bien dû s'y rendre.

CLÉODON.

Que faire? Allons pourtant apprendre à Liſimon,

CYDALISE.

A quoi tend ce diſcours?

CLÉODON.

A me faire haïr, déteſter pour toujours.

ARLEQUIN *à part.*

Puiſſe-t-il réuſſir!

CLÉODON.

Dans le ſort qui m'accable
D'un ou d'autre côté je vais être coupable,
Et j'ai beau ſur cela conſulter la raiſon,
Dans un ſi dur combat elle eſt hors de ſaiſon,
Liſimon m'abandonne, enfin me desherite,
Si malgré mon hymen, avec lui je n'habite
La province, ſon bien, n'eſt pas ce que mon cœur
Craint de perdre, Madame, un plus cruel malheur
En déſobéiſſant à cet oncle eſtimable,
Occupe ma raiſon, je ſerai mépriſable,
Ingrat, dénaturé, ſi je n'obéis pas,
A qui comme un vrai pere a ſçu guider mes pas.

ARLEQUIN.

Si vous ſçaviez, Madame, avec quelle tendreſſe
Il a formé nos cœurs, dreſſé notre jeuneſſe.

CLÉODON.

Et d'un autre côté ſi je ſuis ſon projet,
De votre inimitié trop devenu l'objet,

Vous briſerez les nœuds que l'hymen nous prépare ;
Ou ſi vous vous portez à ce projet bizare,
Entraînant après vous un trop juſte regret,
Deſirant chaque inſtant ce Paris qui vous plaît :
La province à vos yeux devenue odieuſe,
Vous y fera paſſer une vie ennuyeuſe,
J'en ſerai ſeul coupable, & votre eſpoir trahi,
Répandra ſon courroux ſur le cœur d'un mari :
Ah, Madame, avouez dans le mal qui s'aprête
Qu'il peut m'être permis....

ARLEQUIN.

à Cléodon. D'avoir mal à la tête
Fort bien imaginé, j'entends votre projet.

CYDALISE.

Vous avez bien raiſon de vous plaindre ; en effet ;
Je ne puis exprimer quelle eſt ma répugnance
D'aller me confiner au fond de la Provence,
J'idolatre Paris, c'eſt un ſi beau ſéjour,
Que je préfererois d'y paſſer un ſeul jour
Au plaiſir que j'aurois d'être ailleurs immortelle.

ARLEQUIN *à Cléodon.*

Le dégoût prend, Monſieur, vous voilà défait d'elle.

CYDALISE.

La Provence, dit-on, eſt ſous un ciel riant.

ARLEQUIN.

Madame, point du tout, c'eſt un ciel mal-faiſant ;

Un climat dangereux, un air, ah, déteſtable !
Des brouillards en hiver, un chaud l'été, du diable ;
Des vents de mer puants, des ouragans, des feux,
Que l'ardeur du ſoleil vomit du haut des cieux :
Un tonnerre tout prêt à foudroyer la terre ;
Madame, par hazard, craignez-vous le tonnerre ?

CYDALISE.

Ah, ciel ! Si je le crains ?

ARLEQUIN.

Eh bien, dans ce pays
On diroit que de Dieu les habitans maudits
Attendent chaque inſtant la céleſte vengeance ;
Un tonnerre éternel y fait ſa réſidence,
Toutes les fois qu'ici vous ne l'entendez pas,
C'eſt qu'il eſt en Provence à faire ſon fracas.

CYDALISE.

Faut-il que vous alliez demeurer en Provence ?

CLÉODON.

Sur de fortes raiſons, j'ai rompu le ſilence.

CYDALISE.

Eh bien, l'on vous ſuivra.

CLÉODON.

Oh ciel ! Je ſuis perdu !

ARLEQUIN *à part.*

Mon tonnerre a raté, je reſte confondu.

CLÉODON.

Vous ferez malheureuſe....

CYDALISE.

Allons, je veux bien l'être;
Et dans ce beau deſſein je cours vite paroître
Chez Oronte, & lui dire, il en ſera ſurpris,
Sur vos réflexions, le parti que j'ai pris,
Afin que ſur cela vous n'ayez aucun doute.

SCENE III.

CLÉODON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA foi, voilà, Monſieur, votre amour en déroute,
Cette fille vous aime impitoyablement.

CLÉODON.

Et c'eſt dans mon malheur un ſurcroît de tourment;
J'ai honte du détour que l'amour m'a fait prendre.

ARLEQUIN.

Mais il étoit bien pris, elle eût bien dû s'y rendre.

CLÉODON.

Que faire? Allons pourtant apprendre à Liſimon,

Dans le trouble où je ſuis il voudra bien ... mais
non....
Riſquons près de Lucile un aveu plus ſincere ;
Liſette vient ici ; ne lui fais point miſtere
Du malheureux état où tu vois qu'eſt mon cœur
Lucile l'aime aſſez, dis-lui qu'en ma faveur
Elle lui parle enfin, que ſans r urce aucune
Il y va de ma vie & de votre f ne.
Je vais à Liſimon dévoiler n t ment,
Et chercher dans ſon co quelque ſoulagement.

SCENE IV.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SERVITEUR à Liſette ; elle eſt toujours ſi belle
Que ma flâme à ſes yeux toujours ſe renouvelle.

LISETTE.

Quoi, tu prétens auſſi donner dans la fadeur ;
Et d'un maître trop fat, très-digne ſerviteur....

ARLEQUIN.

Non, mon enfant, je ſors de mon humeur ſincere ;
Que veux-tu, ce pays prend ſur mon caractère,
Pour valoir un peu plus je me donne des ſoins,
Et je crois après tout, que j'en vaux beaucoup moins :
Or donc, en vrai valet que ta leçon corrige,

Pour ton bien, pour le mien, voici ce qu'on exige ;
Mon Maître eſt devenu, mais tout ſubitement
Amoureux de Lucile, & ſon amour....

LISETTE.

Comment...

Lui qui d'un faux aveu....

ARLEQUIN.

La choſe eſt véritable ;
Il a voulu jouer cet objet reſpectable ;
Mais l'amour plus malin, piqué d'un tel détour ;
Se vange du trompeur, & le joue à ſon tour ;
Il doit, comme tu ſçais, épouſer Cydaliſe :
Pour Lucile à préſent, l'amour le tiranniſe :
Tu ſçais qu'il ne peut pas pour corriger ſon choix ;
Épouſer en un jour deux femmes à la fois ;
Mais pour mettre à profit l'eſpoir qu'il ſe propoſe ;
Voici comme à Lucile il faut offrir la choſe ;
Mon Maître repentant, amoureux....

LISETTE.

Vain détour ;
Le ſexe eſt plus ſenſible au mépris qu'à l'amour ;
Si ton maître a déplu, c'eſt qu'il devoit déplaire ;
Je ne me mêle point d'une pareille affaire.

ARLEQUIN.

Non ?

LISETTE.

Tu peux t'arranger là-deſſus.

ARLEQUIN.

Par ma foi

Tu t'en repentiras, j'en ſuis fâché pour toi.

LISETTE.

Cela m'eſt fort égal.

ARLEQUIN.

Oh, pas tant qu'on le penſe.

LISETTE.

Pourquoi ? De ce refus quelle eſt donc l'importance ?

ARLEQUIN.

Pour ne pas plus longtems te cacher ton deſtin,
Tu perds par ce refus ta fortune & ma main.

LISETTE.

Que ton Maître te garde ainſi que ſes richeſſes,
Mon cœur n'eſt point touché de toutes ces promeſſes ;
Si l'un & l'autre enfin vous êtes amoureux,
Lucile & moi tout net vous refuſons tous deux.
Ton Maître pour avoir tantôt joué Lucile,
Et toi pour m'avoir fait d'un projet imbecile
Un important ſecret : pour tout dire en un mot,
C'eſt l'un pour être un fat, l'autre pour être un ſot.

Elle lui donne un ſoufflet.

ARLEQUIN.

Pour mon Maître & pour moi, c'eſt donc là la réponſe ?
Voilà ton dernier mot.

LISETTE.

Oui, même je t'annonce
Que d'aucun de vous deux ne voulant me mêler,
Tu feras beaucoup mieux de ne m'en plus parler.

ARLEQUIN.

Vraiment je le crois bien, & ta vive éloquence
M'apprend ſenſiblement à garder le ſilence.
Adieu.

SCENE V.

LISETTE *ſeule*.

CEt amoureux ne s'en va pas content
C'eſt bien fait, ſi chacun en remportoit autant,
Alors qu'à notre ſexe il manque en quelque choſe,
Aucun d'eux aujourd'hui n'oſeroit ce qu'il oſe.
J'enrage, quand je vois du train dont on y va,
Qu'on ne connoiſſe plus....

SCENE VI.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

QUE médites-tu là ?

LISETTE.

Je médite vraiment une importante affaire ;
Je voudrois dans le feu de ma juſte colere,
Réformer notre ſexe, & changer ſes abus,
Sur les hommes lui rendre un pouvoir qu'il n'a plus ;
Et de leurs procédés réprimant la licence,
Les rendre plus ſoumis à notre obéiſſance.

LUCILE.

Le projet eſt très-beau, mais la réflection
Te fera renoncer à l'exécution.

LISETTE.

Comment ?

LUCILE.

Le ton qu'on prend leur rend tout légitime ;
Trop de facilité nous en fait la victime.
Notre ſexe étendant les loix de la pudeur,
Ne paroît plus chercher les qualités du cœur.
Un homme avantageux, ſuffiſant, agréable,
L'emporte maintenant ſur un homme eſtimable ;

Le mérite n'a plus qu'un ton froid, ennuyeux,
Qui réuſſiſſant peu, ne fait plus d'envieux.
Les hommes cependant cherchant toujours à plaire;
Sachant à nos défauts plier leur caractere,
Se livrant au pouvoir qu'ont ſur eux nos appas,
Nous adorent, ſouvent ne nous eſtiment pas;
Et s'ils manquent aux ſoins que nous pourrions prétendre,
A nous ſeules, je crois, nous devons nous en prendre.

LISETTE.

Puiſque de tout le mal notre ſexe eſt l'auteur,
Je renonce au ſuccès d'un projet trop flateur.
Pour vous conter en bref ce que je dois vous dire,
C'eſt pour vous maintenant que Cléodon ſoupire;
Cydaliſe a perdu tous ſes droits ſur ſon cœur,
Et vous êtes l'objet de ſa nouvelle ardeur.

LUCILE.

De ce ſecond détour je ne ſuis point ſurpriſe;
C'eſt un jeu, m'a-t-on dit, joué par Cydaliſe.

LISETTE.

O ciel! pour la punir d'un ſi hardi défaut,
Vous devriez ma foi, la traiter comme il faut.
Pour peu que vous vouliez, vous en aurez la gloire.

LUCILE.

Et quel ſeroit pour moi le but de la victoire?

LISETTE.

La vengeance, plaiſir en pareil cas ſi doux,

Qu'il eſt pour notre ſexe un des plus vifs de tous.

LUCILE.

Déja pour m'amuſer j'en ai formé l'envie ;
Mais la raiſon m'en fait paſſer la fantaiſie.
Je plains d'ailleurs, je plains le pauvre Liſimon ;
Il ne reconnoît plus l'eſprit de Cléodon.

LISETTE.

Mais à qui s'en prend-il ?

LUCILE.

Dans ſa triſte franchiſe ;
Il s'en prend à Paris, accuſe Cydaliſe :
Il m'a même aſſuré qu'il ne finiroit rien
Que nous n'euſſions enſemble un ſecret entretien ;
Je ſuis ſa confidente, & cet homme eſtimable
Dans ſon malheur devient, pour moi plus reſpectable.

LISETTE.

Fort bien ; mais ſi pourtant cet entretien ſecret
Avoit, ſuppoſons-le, pour principal objet....

LUCILE.

Non, ne ſuppoſe rien, L :, q
Qu'un Oncle malheureux p q
Ainſi, va de ma part lui dire que ce ioir.
(*Cléodon arrive & entend ces trois*
Il ſe trouve ici ſeul, que je p
Et que c'eſt-là, pour peu q ce ac ı
Que nous pourrons to

SCENE VII.

CLÉODON, LISETTE.

CLÉODON.

PARLER tout à notre aiſe, ici ſeul & ce ſoir ?
Mais c'eſt un rendez-vous, à ce que je puis voir,
Bien conditionné.

LISETTE.

Cela pourroit bien être.
D'où vient l'étonnement que vous faites paroître ?
Dans ce monde chacun a ſes arrangemens.
à part. Il va me dévoiler ſes ſecrets ſentimens,
Car il a pris le change.

CLÉODON.

Il eſt vrai, mais Lucile
Ne me paroiſſoit pas à vaincre ſi facile.
Et pourroit-on ſçavoir quel eſt l'objet charmant
Qui fait l'eſpoir ſecret de ſon contentement ?

LISETTE.

Liſette ſur cela doit avoir bouche cloſe.
Quel intérêt d'ailleurs prenez-vous à la choſe ?

CLÉODON.

Celui que doit avoir l'ami de la maiſon,

LISETTE.

Votre crainte, en ce cas, devient hors de ſaiſon;
L'ami d'une maiſon, quand il eſt honnête homme,
Tel que dans celle-ci, Monſieur, on vous renomme,
Doit tout voir, tout entendre & rien aprofondir,
Ami de tout le monde, y laiſſer vivre, agir,
Sans jamais éclairer les projets de perſonne,
Croire que de chacun l'intention eſt bonne;
Et s'il voit par hazard faire quelque faux pas,
N'en dire mot, ou bien en raiſonner ſi bas,
Qu'en le voyant, jamais on n'ait à ſe contraindre:
Nous haïſſons toujours qui nous force à le craindre;
Et l'eſpion enfin eût-il quelque raiſon,
Eſt le monſtre & non pas, l'ami d'une maiſon.

CLÉODON.

Oui, tu dis vrai, Liſette, & mon cœur t'en eſtime.
Qu'un plus vif intérêt en ce moment m'anime!

LISETTE *à part.*

Nous y voilà. *haut.* Je ſçais quel eſt votre défaut,
Et je veux ſur cela vous traiter comme il faut.
Vouloir plaire à Lucile eſt donc votre manie?
Vous devriez rougir d'une telle folie.

CLÉODON.

Ah! ma chere Liſette, épargne un malheureux
Puni de ſon forfait & plus que tu ne veux.

LISETTE.

Mais penſez-vous, Monſieur, que demain ſans ce
miſe,

L'hymen, de votre aveu, vous lie à Cydaliſe;
Et qu'il eſt ſingulier....

CLÉODON.

Dans mon amour fatal
Il ne me manquoit plus que d'avoir un rival.
Mais que dis-je un rival! Qui, moi que l'on déteſte!
Ah! De grace, ma chere, éclaircis-moi du reſte:
L'incertitude encor ajoute à mon tourment.

LISETTE.

Que voulez-vous ſçavoir?

CLÉODON.

Quel eſt l'heureux amant
Qui ce ſoir au jardin.... Tu ris de ma diſgrace!

LISETTE.

Et mais, Monſieur, comment voulez-vous que l'on faſſe?

CLÉODON.

Comment?

LISETTE.

Vous avez beau me marquer du ſouci,
On croit que c'eſt pour rire, & l'on en rit auſſi.
Vous poſſedez ſi bien l'art de vous contrefaire.

CLÉODON.

Va, je ſçaurai ſans toi dévoiler ce myſtere.

LISETTE.

Oh, ſoit; mais croyez-moi, dans vos tranſports jaloux,
Gardez-vous de déplaire à l'homme au rendez-vous.

SCENE VIII.

LISETTE *ſeule.*

IL eſt bien amoureux ou je ſuis bien trompée ;
Et je crois que Lucile en a l'ame occupée.
Oronte vient ici, allons adroitement
Découvrir ſi Lucile en veut à notre Amant.

SCENE IX.

LISIMON, ORONTE.

LISIMON.

JE partirai, vous dis-je.

ORONTE.

Oh, je veux, mon cher Maître....

LISIMON.

Vous me preſſez envain, & quoiqu'il en puiſſe être,
L'ennuyeuſe Province a pour moi plus d'appas,
Que ce brillant Paris à qui je ne plais pas.
Depuis que j'y parois mon eſprit s'étudie
A pouvoir ſupporter la fade Comédie,
Que vos gens du bel air, à dehors affecté,
Pour plaire dans le monde ont ſi mal inventé.

Déja je me formois un fond de patience,
Aſſez grand pour pouvoir avec quelqu'aſſurance
Eſpérer du ſuccès, comme un vieil étourdi;
Dans deux ou trois maiſons on m'avoit applaudi.

ORONTE.

Eh bien, qui peut avoir troublé ta réuſſite?

LISIMON.

Au Fauxbourg Saint Germain j'ai riſqué ma viſite;
J'ai crû que le même art qui dans ce quartier-ci,
Dans plus d'un fameux cercle avoit tant réuſſi,
Dans l'autre me rendroit un ſemblable ſervice;
Mais c'eſt un autre monde où j'ai paru novice,
Au point qu'il doute encor ſi j'ai le ſens commun.

ORONTE.

Ta franchiſe ſans doute aura choqué quelqu'un?

LISIMON.

Non, Monſieur, ſans vouloir vous faire un vain phantôme,
J'ai trouvé qu'on parloit un nouvel idiome;
Que cet autre quartier eſt un autre Univers;
Qu'ici paſſer un Pont c'eſt traverſer les Mers:
Que tous vos habitans d'humeur douce & docile,
Sont, hors de leurs foyers étrangers dans leur Ville;
Et que pour ſe flatter de plaire dans Paris,
Il faudroit qu'un homme eût mille ſortes d'eſprits.
Je n'y puis plus tenir, & ſans miſantropie,
Je renonce au deſir d'approuver la folie
De vos originaux, Monſieur, & vais ſoudain

De mon triſte pays reprendre le chemin.
On n'y voit point briller le luxe & l'abondance.
Les plaiſirs n'y ſont point offerts avec licence,
J'en conviens avec vous, c'eſt même une priſon;
Mais on n'y rougit point d'avoir de la raiſon.

ORONTE.

A qui diable en as-tu pour exercer ta haine
Sur ce pauvre Paris, qui te fais tant de peine?
Et qu'as-tu fait, dis-mois, de ton ancien bon ſens,
Pour tenir contre lui ces propos indécens?
Avec ces beaux diſcours que ta critique étale,
Crois-tu me ſubjuguer par ta triſte morale?
Un homme raiſonable a de l'eſprit partout;
A Paris plus qu'ailleurs, il contente ſon goût.
La raiſon que tu fais habiter en Province,
Entre nous, m'a paru d'un mérite ſi mince,
Que je n'ai jamais pû dans ſes plus beaux ſéjours,
Tu le ſçais; y tenir plus de cinq ou ſix jours.
Qu'y trouve-t'on, dis moi? Faux Sçavans qui diſſertent,
Ou médiſans cruels, & qui vous déconcertent?
Froids railleurs, qui riant tous ſeuls de leurs propos,
Courent après l'eſprit, & ne ſont que des ſots:
Eternels raconteurs & de la même hiſtoire,
Dont il faut, malgré ſoi, ſe charger la mémoire
Ou diſcoureurs plus gais, gliſſans d'un ton précis,
Des impromptus qu'ils ont appris de pere en fils.
Triſtes complimenteurs, que leurs lourdes careſſes
Rendent fort impolis par trop de politeſſes,
Et qui, pour vous à table ont tant d'attention,
Que ſi vous n'en avez une indigeſtion,
Ils ne ſont pas contens.

Vous alliez échapper à mon embraſſement :
Quand partout je vous cherche & que mon cœur timide
N'a plus auprès de vous que l'amitié pour guide.

LISIMON.

L'amitié ? De ce nom reſpectez la douceur,
Elle n'eſt plus pour moi connue à votre cœur ;
Et depuis qu'en ces lieux j'ai vû votre conduite,
De vos fauſſes vertus je connois le mérite.

CLÉODON.

En partant ſans me voir, hélas ! vous vous trompiez,
Et tous deux à la fois vous nous déſeſpériez.

LISIMON.

Près de moi croyez-vous être un peu plus habile
Que vous l'avez été tantôt près de Lucile ?

CLÉODON.

Ne doutez point, Monſieur, de ma ſincérité,
Et ſi mon repentir ne peut être écouté,
Par la prévention, hélas ! trop légitime
Que j'ai fait naître en vous en perdant votre eſtime ;
Donnez au moins relâche à votre inimitié,
Pour juger ſi je ſuis indigne de pitié ;
Je me jette à vos pieds, & j'adore Lucile.

LISIMON.

Vous l'adorez ! ... Mon cœur à vous croire eſt facile ;

Quand ils ſont bien greffés. Oui, ſans notre ſecours
Vous ſeriez ſauvageons le reſte de vos jours.
Ici nous vous greffons, & par cet avantage,
Vous rapportez un fruit moins acre & moin ſauvage.

LISIMON.

Vantez-vous de cela.

ORONTE.

Je le puis.

LISIMON.

Oui parbleu;
Et vous avez vraiment bien greffé mon neveu;
C'eſt un joli garçon.

ORONTE.

Sans doute, il eſt aimable;
Ce ſéjour l'a rendu beaucoup plus agréable.

LISIMON.

Il a l'eſprit ſurtout, fort juſte & fort ſenſé.

ORONTE.

Pourquoi non? D'où te vient ce regard courouce?

LISIMON.

Du dépit qu'à bon droit un tel diſcours inſpire.
Vous me l'avez gâté, puiſqu'il faut vous le dire;
Tout brute il valoit mieux qu'avec tous ſes grands
airs,

Qui le font promener de travers en travers
Qui d'inutilités rempliſſant ſa cervelle,
En chaſſent la raiſon.

ORONTE.

Allons-donc, bagatelle;
Cléodon a cent fois plus de raiſon que toi.

LISIMON.

Je comptois aujourd'hui l'emmener avec moi;
Mais de le corriger mon eſpérance ceſſe;
Vous en êtes contens, ma foi je vous le laiſſe.
Il a, je vous l'ai dit, cent mille écus de bien,
Et ma ſucceſſion dont il ne perdra rien.
Le chagrin qu'il me cauſe eſt un très-sûr préſage
Qu'il deviendra bientôt maître de l'héritage.

ORONTE.

Va, va, mon cher enfant, cela ne preſſe pas.

LISIMON.

Adieu.

ORONTE.

Mais doucement, ou je ſuivrai tes pas.
Comment donc, tu prétens t'en aller de la ſorte?

LISIMON.

Oui.

ORONTE.

Cléodon t'a-t'il embraſſé?

LISIMON.

Non, qu'importe

Épargnez à tous deux ce cérémonial,
Ma tendreſſe pour lui m'en tireroit fort mal;
Et dans un tel adieu, craignez que je ne voie
Un contraſte cruel de douleur & de joie.

ORONTE.

Non, tu n'y penſes pas, & je cours l'avertir.
Moi, je veux qu'il t'embraſſe avant que de partir;
Au diable de bon cœur je donne la manie,
Qui de nous fuir ainſi te ſuggere l'envie.

Il ſort & avertit Cléodon qui entre.

SCENE X.

LISIMON *ſeul.*

IL ne m'écoute pas, & malgré mon projet;
Je vais de mes chagrins voir le trop cher objet.

SCENE XI.

LISIMON, CLÉODON.

CLÉODON.

QUOI, vous partiez, Monſieur, & ſans l'avis d'Oronte!
Vous alliez m'accabler de chagrin & de honte;
Et trompant mon reſpect & mon attachement,

SCENE II.

CLÉODON, LUCILE, CYDALISE.

CYDALISE *à part.*

COMMENT, Lucile seule, & Cléodon aussi!
Tâchons adroitement d'éclaircir tout ceci.
Cléodon m'a paru sous un ton de prudence
Moins empressé, moins vif, & suivant l'apparence...
à Lucile.
Toute seule en ce lieu, qui cherchez-vous si tard?

LUCILE.

J'y cherchois Lisimon.

CYDALISE.

Et c'est donc par hazard
Que Cléodon ici se rencontre à sa place?

LUCILE.

Assurément.

CLÉODON *à Lucile.*

Pour moi, j'ai lieu de rendre grace
A ce même hazard qui m'a fait demeurer
Assez de tems ici pour vous y rencontrer:
à part.
Dans cet heureux moment, hélas, sans Cydalise...

Mais comment voulez-vous qu'on puiſſe ſe flatter
D'obtenir ce pardon, quand on doit déteſter
Ce qui devroit plutôt vous rendre plus aimable ?
Votre jeuneſſe enfin.

CLÉODON.

Je ſuis inexcuſable ;
Ce ſéjour a trop pris ſur mon eſprit léger ;
Mais j'en ſens les erreurs, & viens m'en corriger.

LISIMON *à part.*

O ciel ! En un inſtant l'aurois-tu rendu ſage !
Son amour pour Lucile eſt d'un heureux préſage ;
Cachons-lui le plaiſir....

CLÉODON.

Vous ne répondez rien ?

LISIMON.

Et donnons tous mes ſoins pour qu'un plus doux lien
Puiſſe....

CLÉODON.

Vous parlez ſeul, & ſans doute.... Ah ! de grace
Remettez-moi, Monſieur, à ma premiere place
Dans votre cœur.

LISIMON.

Oui, ſoit, vous êtes mon neveu,
Si votre repentir part d'un ſincere aveu ;

SCENE II.

CLÉODON, LUCILE, CYDALISE.

CYDALISE *à part.*

COMMENT, Lucile ſeule, & Cléodon auſſi !
Tâchons adroitement d'éclaircir tout ceci.
Cléodon m'a paru ſous un ton de prudence
Moins empreſſé, moins vif, & ſuivant l'apparence...
à Lucile.
Toute ſeule en ce lieu, qui cherchez-vous ſi tard ?

LUCILE.

J'y cherchois Liſimon.

CYDALISE.

Et c'eſt donc par hazard
Que Cléodon ici ſe rencontre à ſa place ?

LUCILE.

Aſſurément.

CLÉODON *à Lucile.*

Pour moi, j'ai lieu de rendre grace
A ce même hazard qui m'a fait demeurer
Aſſez de tems ici pour vous y rencontrer :
à part.
Dans cet heureux moment, hélas, ſans Cydaliſe...

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉODON *ſeul.*

LISIMON près d'Oronte agit en ma faveur,
Je crois avoir trouvé mon pardon dans ſon cœur ;
Mais que puis-je eſpérer de celui de Lucile !
Ce que j'ai fait m'en rend l'accès ſi difficile,
Que je dois renoncer à l'eſpoir trop charmant
De m'en faire écouter, & voilà mon tourment.
Déja la nuit approche ... & que vois-je ! Lucile !
Mais, Cydaliſe ! Hélas ! Eſpoir trop inutile.

Je perdrai tout eſpoir. *à Cydaliſe.* Je ne vous entends point.

CYDALISE.

Non ? Soit, une autrefois nous traiterons ce point ;
Il faut en agiter avant, un qui décide,
Et qui doit me pouvoir tout l'amour qui vous guide.
Oui, j'ai paru, Monſieur ; mais ſans trop y penſer,
Contente d'un projet dont je dois m'offenſer.
Vous prétendiez me faire habiter la Provence,
En me montrant pour vous quelle en eſt l'importance ?
Ce projet maintenant ne me plaît point du tout ;
Moi je ne prétends plus ſacrifier mon goût
Aux motifs faux ou vrais que vous m'avez ſçu dire ;
Ma raiſon, la fierté de mon ſexe en ſoupire,
Et pour vous parler net, il ne me convient pas
Par tout où vous voudrez, de ſuivre ainſi vos pas ;
C'eſt à l'Amant ſoumis en pareille avanture
A ſuivre le deſtin que l'Amour lui procure ;
Et je veux un époux toujours prêt d'habiter
Le ſeul lieu que mon goût prétendra lui dicter.

CLÉODON.

Dans le choix de ce lieu, j'avois cru la prudence
Avec l'amour devoir être d'intelligence.

CYDALISE.

La prudence, j'admire un ſemblable détour,
Un Amant n'eſt prudent qu'au dépens de l'Amour ;
Oui, plus il réflechit, Monſieur, & moins il aime.

CLÉODON.

L'amour qui déraiſonne eſt donc l'amour ſuprême ?

CYDALISE *à part.*

Il met dans ce diſcours certain air de ſurpriſe.

CLÉODON *à Lucile.*

Liſimon ſort d'ici, qui ſe reprochera
De n'être point reſté, ſi-tôt qu'il apprendra....

CYDALISE *à Lucile.*

Mais, à l'heure qu'il eſt, qu'avez-vous à lui dire ?

LUCILE.

Moi ! rien, & c'étoit lui qui prétendoit m'inſtruire
Avant que de partir, d'un ſerieux projet :
J'ignore....

CYDALISE.

Votre eſprit fait ici le diſcret.

CLÉODON *à part.*

C'eſt-là le rendez-vous dont me parloit Liſette.
Je reſpire.

CYDALISE.

Et pourquoi paroître ſi diſtraite ?

LUCILE.

J'ignore en bonne foi ce que veut Liſimon.

CYDALISE.

Oh, que je vous connois, voilà bien votre ton,

CLÉODON.

Mais tout ces traits brillans n'ont plus pour moi d'appas.

CYDALISE.

Ils vous donnent tout l'air d'un Amant à la glace.

CLÉODON.

Et l'eſprit n'y paroît pas toujours à ſa place.

CYDALISE.

Depuis peu vous tenez ces ſinguliers propos.

CLÉODON.

Depuis que la raiſon corrige mes défauts,
à part.
Comment pouvois-je aimer un pareil caractere !

CYDALISE *à part.*

Et cet homme avoit eu le talent de me plaire !

CLÉODON.

Et je l'épouſerois ! Non, c'eſt trop hazarder.

CYDALISE.

Je prétends d'un ſeul mot, le faire décider ;
à Cléodon.
Mais nos cœurs ſont ici d'un avis ſi contraire
Qu'en vérité....

Il aime maintenant, je n'en fais aucun doute;
Mais je mettrai dans peu cet amour en déroute.

LUCILE.

Ma préſence vous gêne, à ce que je puis voir;
Vous parlez bas; il m'eſt aiſé de concevoir
Qu'ici je ſuis de trop; ainſi je me retire.

CLÉODON.

Pourquoi? Nous n'avons rien de ſecret à nous dire.

CYDALISE.

Si vraiment. *Lucile ſort.*

SCENE III.

CLÉODON, CYDALISE.

CLÉODON.

EN ceci vous mettez de l'humeur;
Pourquoi la traitez-vous avec cette rigueur?

CYDALISE.

Vous pourriez mieux que moi, Monſieur, en rendre compte.

CLÉODON *à part.*

Elle m'a deviné, mais ſi je me démonte

Je perdrai tout eſpoir. *à Cydaliſe.* Je ne vous entends point.

CYDALISE.

Non ? Soit, une autrefois nous traiterons ce point ;
Il faut en agiter avant, un qui décide,
Et qui doit me prouver tout l'amour qui vous guide.
Oui, j'ai paru, Monſieur, mais ſans trop y penſer,
Contente d'un projet dont je dois m'offenſer.
Vous prétendiez me faire habiter la Provence,
En me montrant pour vous quelle en eſt l'importance ?
Ce projet maintenant ne me plaît point du tout ;
Moi je ne prétends plus ſacrifier mon goût
Aux motifs faux ou vrais que vous m'avez ſçu dire ;
Ma raiſon, la fierté de mon ſexe en ſoupire,
Et pour vous parler net, il ne me convient pas
Par tout où vous voudrez, de ſuivre ainſi vos pas ;
C'eſt à l'Amant ſoumis en pareille avanture
A ſuivre le deſtin que l'Amour lui procure ;
Et je veux un époux toujours prêt d'habiter
Le ſeul lieu que mon goût prétendra lui dicter.

CLÉODON.

Dans le choix de ce lieu, j'avois cru la prudence
Avec l'amour devoir être d'intelligence.

CYDALISE.

La prudence, j'admire un ſemblable détour,
Un Amant n'eſt prudent qu'au dépens de l'Amour ;
Oui, plus il réflechit, Monſieur, & moins il aime.

CLÉODON.

L'amour qui déraiſonne eſt donc l'amour ſuprême ?

CYDALISE.

Sans doute, & tout amant qui garde ſa raiſon
Eſt près de l'inconſtance & de la trahiſon :
Le véritable amour eſt un puiſſant délire,
Qui ſeul exerce en nous un deſpotique empire,
Malgré nous, nous entraîne & ne nous permet pas
Contre un penchant ſi fort de détourner nos pas.

CLÉODON.

Oh, cet amour, Madame, eſt une tirannie
Qu'on ne peut appeller que du nom de folie.
Il en exiſte un autre & plus tendre & plus doux,
Qui ſeul peut des amans faire d'heureux époux ;
C'eſt ce penchant ſecret, ce mouvement durable,
Qui rend à nos regards l'objet toujours aimable,
Qui fait notre bonheur de ſa félicité
En fermant notre cœur à toute autre beauté ;
C'eſt cette égalité d'eſprit, de caractere,
Qui conduit ſans étude au bonheur de ſe plaire,
Simpatique lien qui coutant peu de ſoin,
Fait aimer davtant plus qu'il tiranniſe moins.

CYDALISE.

Vraiment, vous diſſertez, Monſieur, le mieux du monde.

CLÉODON.

En traits plus éclatans, votre diſcours abonde.

CYDALISE.

Mais ce ton-là m'ennuie & ne me convainct pas.

Que de reſter ici nous avions beau prier,
T'a-t'il dit que ce ſoir il va s'y marier ?

CLÉODON.

S'y marier, Monſieur !

ORONTE.

Oui.

CLÉODON.

Seroit-il bien poſſible !

ORONTE.

Poſſible ou non, ma foi, la nouvelle eſt riſible ;
Comment la trouves-tu ?

CLÉODON.

Vous voulez plaiſanter.

ORONTE.

Le fait eſt vrai, te dis-je, à n'en pouvoir douter ;
On dreſſe le contract, la parole eſt donnée,
Et ce ſoir au plutard l'affaire eſt terminée.

CLÉODON.

Cela n'eſt pas croyable.

ARLEQUIN.

Eh quels ſont les beaux yeux
Qui nous volent ainſi notre Oncle précieux !

CLÉODON.

Comment ?

CYDALISE.

Nous ne nous aimons guère.

CLÉODON.

Cela pourroit bien être, & ſans trop de courroux
Si vous le décidez, je m'en rapporte à vous.

CYDALISE.

Pour le coup, c'en eſt trop; un tel diſcours m'excede,
Et je vais près d'Oronte y trouver le remede;
Je ſçais qui peut ici ſous un air de raiſon
Exciter votre cœur à cette trahiſon,
Je vais lui déclarer que le mien vous déteſte,
Et laiſſe à vos regrets à me venger du reſte.

CLÉODON.

Madame, heureuſement que nous ſommes à tems
De dégager deux cœurs qui ne ſont pas contens.

SCENE IV.

CLÉODON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, vous êtes-vous défait de Cydaliſe?

CLÉODON.

Nos liens ſont rompus d'accord, & ſans remiſe.

ARLEQUIN.

Bon!

CLÉODON.

Contre notre hymen tous deux nous proteſtons,
Te dis-je!

ARLEQUIN.

Pourquoi donc?

CLÉODON.

Mais nous nous déteſtons.

ARLEQUIN.

Eh bien, après?

CLÉODON.

Comment! en veux-tu davantage?

ARLEQUIN.

Cela ne ſuffit pas pour rompre un mariage,
Loin de vous récrier ſur cette averſion;
C'eſt avoir tous les deux de la vocation.

CLÉODON.

Liſimon près d'Oronte à l'inſtant me dégage,
Et je vais....

SCENE V.

CLÉODON, ARLEQUIN, ORONTE *entrant ſans les voir.*

ORONTE.

LE vieux fou ! Prendre femme à ſon âge;
Les voila ces Catons ſi forts & ſi ſenſés,
Qui jugeant tout le monde en eſprits courroucés,
S'érigent en cenſeur des défauts & des vices,
Et donnent à leur tour dans les plus grands caprices.
Ah ! Cléodon, parbleu je te vais divertir;
Ton Oncle Liſimon n'eſt pas prêt à partir.

CLÉODON.

Je le ſçais.

ORONTE.

T'en a-t-il auſſi fait co
Et ſans rien ménager ce Caton de l

LISETTE.

Votre choix ſingulier pourroit l'autoriſer.

CLÉODON *à Arlequin.*

Quelle eſt belle, Arlequin! & que mon cœur timide
Exprimera bien mal, la douleur qui me guide.

ARLEQUIN.

Bon, du courage, allons.

CLÉODON.

Je tremble à ſon aſpect;
Il redouble à la fois ma honte & mon reſpect.
à Lucile.
Madame, en ce moment, ce lieu me favoriſe,
De paroître à vos yeux, le hazard m'autoriſe;
Sans lui, je l'avouerai, je n'aurois point oſé
Fatiguer vos regards d'un objet mépriſé,
Qui par trop de raiſon, méritant de l'être,
Ne peut même eſperer de vous faire connoître
Le repentir ſecret qui déchire ſon cœur,
Et le punit aſſez de ſa coupable erreur.

LISETTE *à Lucile.*

De cet avant-propos, la tournure eſt touchante!

LUCILE.

C'eſt me croire, Monſieur, l'ame un peu trop méchante:
De certains procedés peuvent nous offenſer;
Mais un vrai repentir les doit tous effacer,

ORONTE.

Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

ARLEQUIN.

Donnez-le nous en un.

ORONTE.

Il épouſe Lucile.

CLÉODON.

Lucile ? ô ciel, lui !

ARLEQUIN.

Quoi, ſans nous avertir !

CLÉODON.

Comment, à cet hymen pourriez-vous conſentir ?

ORONTE.

Moi, comme plus ſenſé, je ris de ſa folie ;
Mais comme ami, je veux contenter ſa manie :
Je ſuis d'accord de tout, & lui donne ma voix.
Parbleu, mon vieil ami, je pourrai cette fois
Avoir enfin ſur vous cet honnête avantage
Que prend ſur tous les fous l'homme prudent & ſage.

CLÉODON.

Doucement ; ſans vouloir être ici ſon appui ;
Vous auriez pû du moins être ſage pour lui.

Et Lucile, Monſieur, ſans dégout conſent-elle....

ORONTE.

Lucile à ce galant n'eſt point du tout cruelle,
Elle acquiert par ce nœud l'aimable liberté
Dont tout eſprit femelle a droit d'être enchanté,
Et par chagrin d'état, bien plus que par tendreſſe,
Elle aſpire à l'hymen pour être ſa maîtreſſe:
De Lucile, voilà, je crois, la paſſion,
Et je ſuis les projets de ſon ambition;
Mais ne t'en fâche pas, Lucile eſt raiſonnable,
Et ton oncle eſt ſi vieux, qu'il eſt au moins probable
Que cet époux mourant, mais ſans poſterité,
Ne peut par cet hymen t'avoir deshérité:
Conſole-toi, j'en vais rire avec Cydaliſe.

SCENE VI.

CLÉODON, ARLEQUIN.

CLÉODON.

JE ne puis revenir de ma juſte ſurpriſe.

ARLEQUIN.

Voilà pour votre amour un ſurcroit d'embarras.

CLÉODON.

Quoi, mon oncle qui vient de me tendre les bras,
Qui charmé de l'ardeur que je ſens pour Lucile,

Me flattoit de trouver notre union facile,
Au même instant me trompe, & prétend l'épouser;
Puis-je croire en effet qu'il vouloit m'abuser
En me montrant tantôt la tendresse d'un pere!
Non, ce nouveau projet cache quelque mistere;
Et loin de soupçonner ici sa bonne foi,
J'ai tout lieu d'espérer qu'il travaille pour moi.

ARLEQUIN.

Comment, en l'épousant? Le plaisant stratagême!
J'entends quelqu'un, Monsieur, c'est Lucile elle-même.

CLÉODON.

Tant mieux, sur tout ceci je veux l'entretenir,
Et sçavoir d'elle à quoi je pourrai m'en tenir.

SCENE VII.

LUCILE, CLÉODON, LISETTE, ARLEQUIN.

LISETTE.

J'Aperçois Cléodon, qui [illegible] é
Sur votre hymen nouveau va lan[illegible]

LUCILE.

S'il le prend sur ce t[illegible]

LISETTE.

Votre choix ſingulier pourroit l'autoriſer.

CLÉODON *à Arlequin.*

Quelle eſt belle, Arlequin! & que mon cœur timide
Exprimera bien mal, la douleur qui me guide.

ARLEQUIN.

Bon, du courage, allons.

CLÉODON.

Je tremble à ſon aſpect;
Il redouble à la fois ma honte & mon reſpect.
à Lucile.
Madame, en ce moment, ce lieu me favoriſe,
De paroître à vos yeux, le hazard m'autoriſe;
Sans lui, je l'avouerai, je n'aurois point oſé
Fatiguer vos regards d'un objet mépriſé,
Qui par trop de raiſon, méritant de l'être,
Ne peut même eſperer de vous faire connoître
Le repentir ſecret qui déchire ſon cœur,
Et le punit aſſez de ſa coupable erreur.

LISETTE *à Lucile.*

De cet avant-propos, la tournure eſt touchante!

LUCILE.

C'eſt me croire, Monſieur, l'ame un peu trop méchante:
De certains procedés peuvent nous offenſer;
Mais un vrai repentir les doit tous effacer,

Et ſitôt qu'on commence à ſe faire juſtice ;
La perſonne offenſée agiroit par caprice,
De rufuſer toujours un pardon qu'on attend ;
Et que mérite enfin quiconque ſe repent.

CLÉODON.

Cette façon d'agir vous rend plus eſtimable ;
Mais c'eſt en me rendant à mes yeux plus coupable ;
Et votre haine doit....

LUCILE.

Je ne ſçais point haïr ;
Et pour vous excuſer j'ai ſçu vous prévenir :
D'ailleurs le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites :
Quoi, pour avoir voulu conter quelques fleurettes,
Eſſayer ſi mon cœur eſt prompt à s'émouvoir,
Eſt-ce donc un motif pour tant vous en vouloir !

LISETTE.

Si l'on penſoit ainſi ſur le compte des hommes
Ils ſeroient déteſtés de tout tant que nous ſommes.

ARLEQUIN.

Oh, ſans doute, il faut bien près d'un aimable objet
Paroître au moins former quelqu'amoureux projet ;
Il arrive ſouvent qu'on commence par rire,
Et que l'amour après peut....

CLÉODON.

On vient de m'inſtruire ;
D'un deſſein dont je puis vous paroître étonné.

On dit que votre cœur à l'inſtant s'eſt borné
Au deſir de fixer quelqu'un qui par ſon âge
Ne pouvoit eſperer vous avoir en partage.

LUCILE.

L'âge dans ce quelqu'un peut paroître un défaut ;
Mais c'eſt le ſeul qu'il ait ; & puiſqu'enfin il faut
Tôt ou tard, bien ou mal fixer ma deſtinée,
Il n'eſt point ſurprenant de me voir réſignée
A choiſir un époux, dont la raiſon, le cœur,
Malgré l'âge qu'il a, feront tout mon bonheur.

CLÉODON *à part.*

O ciel ! Qu'ai-je entendu !

ARLEQUIN.

Ce qu'il faut pour connoître
Que votre Oncle eſt, Monſieur, des oncles le plus traître,
Que l'on ait vû depuis qu'ils font des trahiſons.
Peut-on être ſi fourbe avec tant de raiſons.

LUCILE.

Je ſuis au fait auſſi du choix qui vous engage :
Oronte m'a parlé de votre mariage,
Et comme ſur le mien vous me complimentez,
Je dois avoir pour vous de pareilles bontés.
Je ſçais que dès ce ſoir l'amour vous détermine
A recevoir la main de ma belle couſine.

CLÉODON.

Ce compliment pourroit fort bien tomber à faux,

ORONTE.

Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

ARLEQUIN.

Donnez-le nous en un.

ORONTE.

Il épouſe Lucile.

CLÉODON.

Lucile ? ô ciel, lui !

ARLEQUIN.

Quoi, ſans nous avertir !

CLÉODON.

Comment, à cet hymen pourriez-vous conſentir ?

ORONTE.

Moi, comme plus ſenſé, je ris de ſa folie ;
Mais comme ami, je veux contenter ſa manie :
Je ſuis d'accord de tout, & lui donne ma voix.
Parbleu, mon vieil ami, je pourrai cette fois
Avoir enfin ſur vous cet honnête avantage
Que prend ſur tous les fous l'homme prudent & ſage.

CLÉODON.

Doucement ; ſans vouloir être ici ſon appui ;
Vous auriez pû du moins être ſage pour lui.

Dévorer les regrets, dont ma triſte raiſon
En éclairant mon cœur, entretient le poiſon.

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui, nous allons tous deux d'une douleur commune
Dans quelqu'affreux deſert gémir notre infortune,
Nous abreuver de pleurs, nous nourrir de ſanglots,
Et contant notre hiſtoire aux conſolans Échos
Leur dire qu'à Paris pour notre apprentiſſage
Nous avons fait tous deux un fort ſot perſonnage.

CLÉODON *à Lucile.*

Si mon chagrin ne peut émouvoir votre cœur....

ARLEQUIN.

Liſette, ſi j'ai pû mériter ta rigueur....

CLÉODON *à Lucile.*

Au moins croyez le vrai, j'en ſerai moins à plaindre.

ARLEQUIN.

Compte que je t'aimois, & que je ne ſçai point feindre....

CLÉODON.

Et que tout le regret dont je ſuis combatu,
Eſt d'avoir honoré ſi tard votre vertu.

ARLEQUIN.

Et que mon déſeſpoir en partant de la ſorte,
Eſt de t'aimer encor, ou le Diable m'emporte.

SCENE VIII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

EH bien ! Que penſes-tu de ces tendres adieux ?

LISETTE.

Qui, moi ? J'en ſuis touchée, & l'on ne peut pas mieux ;
Vous avez eu grand tort d'en décider ſi vîte,
Ce Cléodon, Madame, a vraiment du mérite.

LUCILE.

Je crois que les défauts qu'il a d'abord fait voir,
Sont étrangers en lui....

LISETTE.

Comment ! Son déſeſpoir
Eſt d'une ame amoureuſe autant que délicate ;
Son air tendre & timide, avouez-le, vous flatte,
Et ſans mépriſer l'Oncle, après un tel aveu,
On pourroit bien rabattre un peu ſur le Neveu.

LUCILE.

Moi, tu ni penſes pas ; quand je ſuis décidée
Et que des deux côtés la parole eſt donnée,

CLÉODON *à part.*

Puis-je me reprocher assez mon injustice !
Ecoutons mon arrêt...

LUCILE *à Lisimon.*

Ce seroit un caprice
Que de livrer mon cœur à ce prompt changement,
Et sans rien imputer à mon ressentiment,
J'ai tout lieu de douter après son imposture,
Que pour moi Cléodon ait l'intention pure.

LISIMON.

Non, de votre bonheur, je suis assez jaloux
Pour vous jurer qu'il s'est rendu digne de vous.

LUCILE.

Si de ces sentiments j'avois l'ame certaine,
Votre espérance alors pourroit n'être pas vaine,
Et l'on m'excuseroit de faire cas d'un cœur
Offert de votre main avec tant de chaleur :
Je vous crois volontiers, mais mon incertitude
Exige de ce cœur une plus longue étude.

CLÉODON.

Eh bien, belle Lucile, il faut à vos genoux
Commencer de mes jours les instans les plus doux ;
Mon oncle, mon cher oncle, oui, je me meurs d'envie
De vous bien embrasser ? vous me rendez la vie.
à Lucile. Vous me verrez toujours amant respectueux ;
De l'espoir d'être aimé me trouver trop heureux.

SCENE IX.

LUCILE, LISIMON, LISETTE, CLÉODON *écoutant au fond du Théâtre.*

LISIMON *à Lucile.*

PUIS-JE croire, en effet, ce que je viens d'apprendre,
Lucile, vos bontés ont lieu de me ſurprendre.

CLÉODON *à part.*

Voilà donc ce rival qui détruit mon eſpoir!
Voyons comme il ſoutient un projet auſſi noir.

LISIMON *à Lucile.*

Comment, mes traits déja trop effacés par l'âge,
Et que je regardois comme le ſûr préſage
D'un refus, n'auroient point attriſté votre cœur!
Je n'oſois me flatter d'obtenir ce bonheur.

CLÉODON *à part.*

O ciel!

LISETTE.

Vraiment la choſe eſt aſſez ſurprenante!
à Lucile.
Allons.

LUCILE.

L'âge chez vous n'a rien qui m'épouvante.

Et je vous reconnois tant.... d'autres qualités
Qu'elles méritent bien de ma part ces bontés....

LISIMON.

En ce moment, par grace, oublions mon mérite;
Et parlons ſeulement du deſir qui m'agite;
C'eſt votre bonheur ſeul qui peut faire le mien,
Secondez-moi, Lucile, & dans un doux lien
Permettez d'eſperer à mon ame attendrie
De rendre heureux ce cœur que l'on me ſacrifie.

CLÉODON *à part.*

Le traître!

LUCILE.

Oui, Monſieur, & vous craignez à tort;
Que ſur moi je ne faſſe un trop puiſſant effort....
En conſentant aux nœuds qu'ici l'on me propoſe,
De mon bonheur ſur vous, ma raiſon ſe repoſe.

LISETTE *à Lucile.*

Mais comptez-vous ainſi vous tirer d'embarras?

LUCILE.

Je ne ſçais.... que veux-tu!

LISIMON.

Vous ne m'entendez pas;
Lucile, tous les cœurs doivent vous rendre hommage,
Vous charmez aiſément qui vous voit; & mon âge
Ne me rend point exempt de cette impreſſion
Qui ſe change bientôt en vive paſſion!

Mais

Mais ma ſaine raiſon, en me rendant juſtice,
Saura me preſerver du ſéduiſant caprice
Que j'aurois en effet, ſi j'oſois me flatter
De votre libre aveu, pouvoir vous mériter;
J'ai lû dans votre cœur, ſuivant les apparences
Vous vous ſacrifiez à quelques circonſtances,
Vous craignez que peut-être on ne s'en prenne à vous,
Si vous ne vous fixez pas le choix d'un époux.
Mais le bonheur enfin qu'ici je me prépare,
Doit naître d'un lien plus doux & moins bizarre,
Que cet hymen auquel vous daignez conſentir.

CLÉODON *à part.*

Seroit-il bien poſſible ?

LISETTE *à Lucile.*

A quoi veut-il venir ?
J'apperçois à travers ce diſcours un peu louche....
Expliquez-vous, Monſieur, votre intérêt me touche.

LISIMON.

J'ai formé le projet d'obtenir votre main :
Puiſque j'ai réuſſi, ſecondez mon deſſein ;
Daignez me la donner pour une autre moi-même ;
Qui connoît vos vertus, vous eſtime, vous aime,
Et qui, s'il n'eut un tems égaré ſes eſprits,
Lui-même auroit d'abord connu tout votre prix,
Pour Cleodon enfin je vous demande grace.

LISETTE.

Maſoi, voilà, Monſieur, un trait que rien n'efface;
Vous nous tire vraiment d'un cruel embarras,
Belle Lucile, zlloans, neme démentez pas.

CLÉODON *à part.*

Puis-je me reprocher assez mon injustice !
Ecoutons mon arrêt...

LUCILE *à Lisimon.*

Ce seroit un caprice
Que de livrer mon cœur à ce prompt changement,
Et sans rien imputer à mon ressentiment,
J'ai tout lieu de douter après son imposture,
Que pour moi Cléodon ait l'intention pure.

LISIMON.

Non, de votre bonheur, je suis assez jaloux
Pour vous jurer qu'il s'est rendu digne de vous.

LUCILE.

Si de ces sentiments j'avois l'ame certaine,
Votre espérance alors pouroit n'être pas vaine,
Et l'on m'excuseroit de faire cas d'un cœur
Offert de votre main avec tant de chaleur :
Je vous crois volontiers, mais mon incertitude
Exige de ce cœur une plus longue étude.

CLÉODON.

Eh bien, belle Lucile, il faut à vos genoux
Commencer de mes jours les instans les plus doux ;
Mon oncle, mon cher oncle, oui, je me meurs d'envie
De vous bien embrasser ? vous me rendez la vie.
à Lucile. Vous me verrez toujours amant respectueux,
De l'espoir d'être aimé me trouver trop heureux.

LUCILE *à Cleodon.*

Mais dans ce changement que l'amour vous propoſe ;
Ne craignez-vous donc point qu'Oronte ne s'oppoſe ?

LISIMON.

Son amitié pour moi vous ſervira d'appui ;
Il vous approuvera, je vous répons de lui.

LUCILE.

Mais ma couſine peut.....

LISIMON.

Non, ſans vous compromettre ;
Aux ſentimens d'Oronte il faudra vous ſoumettre.

LISETTE.

A Cydaliſe enfin vous en devez de vieux,
Et pour vous acquitter que voulez-vous de mieux ?

LISIMON.

Contre tant de raiſons, pourrez-vous vous défendre ?

CLÉODON.

Au plus parfait amour, hélas ! daignez vous rendre ?

LUCILE *regardant Liſimon.*

Que vous avez, Monſieur, un oncle ſéduiſant !

CLÉODON *baiſant la main de Lucile.*

J'oſe croire que tout ira bien à préſent.

SCENE X & derniere.

ORONTE, LUCILE, LISIMON, LISETTE, CLÉODON.

ORONTE.

COMMENT donc ! Cléodon aux genoux de Lucile !
à Liſimon.
Parbleu tu me parois un mari bien facile,
Le charge-tu pour toi de lui faire l'amour ?

LISIMON.

Vous l'avez deviné !

ORONTE.

Quel eſt donc ce détour ?

LISIMON.

Je lui cede Lucile, & me rendant juſtice,
Permettez qu'à vos yeux ici je les uniſſe.

ORONTE.

Quoi, Cydaliſe & moi, vous nous jouez ainſi ?....
Mais je ne prétens point .... que veut dire ceci ?
Me prend-on, s'il vous plaît, pour un Oncle en peinture ?

LUCILE.

Mon respect est pour vous tout entier, je vous jure;

ORONTE.

Quand vous vous arangez sans m'avoir consulté...

LUCILE.

Non, j'attends mon destin de votre volonté.

LISETTE.

Ceci n'est qu'un projet & non un mariage.

LUCILE.

Et j'y renonce enfin, s'il n'a votre suffrage.

CLÉODON.

Pour moi, c'est de ce nœud d'où dépend mon bonheur:
Oronte en ce moment, voyez clair dans mon cœur,
De Lucile dépend mon bonheur & ma vie,
Mon Oncle a bien voulu seconder mon envie,
Et par ce prompt détour changer en si beaux nœuds
Des nœuds qui n'auroient pû jamais nous rendre heureux.

EISIMON.

Cher Oronte, approuvez une union si belle;
Nous serons tous contens.

ORONTE.

J'admire trop ton zele,

Oui ; sur cela, mon cher, n'ayons plus de
A l'univers entier, Paris est préférable ;
Puisque par l'amour même, on s'y rend ra

Fin du troisième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

LES QUATRE AGES.

L'ENFANCE.

JOUEZ, danſez, tendres enfans ;
Une favorable ignorance,
Préſide à vos jeux innocens,
Et pour les rendre intéreſſans,
En embellit la jouiſſance.

Le Soleil, dans ſes plus beaux jours ;
Aux yeux de Zéphire & de Flore,
Eſt plus charmant dès ſon aurore,
Que dans le reſte de ſon cours.